

IRIS VISSER

Bons baisers de New York



ORIGINAL **kobo**

Bons baisers de New York

Iris Visser

Traduit du néerlandais par Yvonne Pétrequin et Brigitte Zwerver-Berret

A **kobo** ORIGINAL

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Page de titre

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Épilogue

Colophon

Prologue

— Miranda veut te voir dans son bureau, Emma.

Surprise, je lève la tête de mon écran d'ordinateur. Mon regard rencontre celui d'Isabel qui se tient devant moi, un scintillement diabolique dans les yeux. Vite, je fais disparaître un courriel dans lequel je propose différents DJ pour un grand événement destiné au personnel d'une multinationale.

Isabel s'assoit sur le bord de mon bureau, avale une gorgée de son café brûlant et poursuit :

— Elle n'a pas l'air très contente. Ce n'est pas toi qui as récemment organisé cette fête d'entreprise pour une agence comptable et qui as réservé un pousse-pousse au lieu d'une limousine ?

Je réponds en marmonnant :

— Yep, c'était moi.

Petite précision : ce n'était pas moi qui avais commandé un pousse-pousse par inadvertance, mais j'étais la responsable du projet. On pouvait donc m'attribuer cette erreur. Non pas que cet incident ait pesé sur la bonne humeur des employés. Au contraire même. Assis sur les bancs du tricycle rose fluo, ils étaient morts de rire et chantaient à tue-tête les morceaux entraînants que le chauffeur avait choisis. Le fait qu'on leur ait offert de l'alcool depuis dix-sept heures et que le repas ait été servi avec du retard n'était certainement pas étranger à cette ambiance exubérante.

Je recule ma chaise à roulettes, me lève et jette un regard inquiet vers l'antre de Miranda. C'est extrêmement rare qu'elle demande à me parler en tête à tête.

Isabel suit mes mouvements avec son air de commère, tout en laissant échapper un petit « aïe ».

Par chance, j'ai mis des talons hauts. Je n'en impose déjà pas trop à cause de ma petite taille, alors à côté d'une femme qui a des jambes comme des échasses, je passe totalement inaperçue.

— Tu me raconteras ! crie Isabel.

Elle saute de mon bureau et se dirige vers le sien où elle commence à papoter avec une autre collègue.

En traînant des pieds, je pénètre dans le bureau de ma directrice. En me voyant, elle lève un doigt parfaitement manucuré pour me signifier de me taire. Je l'observe, légèrement tendue. Le téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule, elle discute dans un italien parfait tout en pianotant sur son clavier. Je ne sais pas si c'est à cause de son débit de paroles ou de sa façon d'enfoncer les touches, comme si sa vie en dépendait, mais elle semble très en colère.

Mal à l'aise, je tripote le bord de ma veste.

Merde ! Merde, merde, merde !

Voilà le moment où je vais perdre le boulot pour lequel j'ai travaillé d'arrache-pied. Et tout ça parce que la stagiaire qui a démissionné de son poste au bout d'une semaine avait réservé une limo-pousse-pousse au lieu d'une limousine normale !

Après avoir terminé sa conversation, Miranda me désigne la chaise en face d'elle et m'invite à m'y asseoir.

Je prends place en retenant ma respiration, ne sachant que faire de mes jambes. D'abord, je les croise, puis je les pose côte à côte avant de revenir à ma position initiale. Finalement, je décide de les serrer l'une contre l'autre en drapant mes mains sur mes genoux le plus élégamment possible.

— Nerveuse, Emma ? demande Miranda en haussant un sourcil, qui disparaît sous sa frange coupée droite.

— Non, ça va, dis-je, tandis que le bout de ma chaussure bat vigoureusement le sol au rythme endiablé de « Rap God » d'Eminem.

Suis-je censée m'excuser ? Dire que je suis désolée d'avoir confié une tâche aussi importante à une stagiaire ? Désolée que les experts-comptables, dont la garde-robe ne comporte sans doute que des costumes gris, aient été amenés à la salle de réception à bord d'un véhicule d'une couleur à vous donner une rage de dents ?

Pensive, Miranda m'observe de derrière ses lunettes aux verres rectangulaires. Elle prend son temps avant de poursuivre. Pendant ce silence inconfortable, je réfléchis aux excuses que je peux trouver pour justifier mon manque de professionnalisme.

— Je veux que vous vous installiez à New York pour un an, déclare-t-elle enfin, juste au moment où je crie « Hackeurs ! »

— Hackeurs ? demande-t-elle, intriguée.

D'un ton encore plus surpris, je répète :

— New York ?

Elle fronce légèrement les sourcils.

— On a des hackers ?

Je cligne plusieurs fois des yeux ; mon cerveau est en ébullition. Rapidement, je rectifie :

— Non, j'ai dit « haut les cœurs », parce que je suis enchantée d'aller à New York.

Je lève le poing et répète doucement :

— Haut les cœurs.

— Eh bien, je suis ravie de votre enthousiasme, déclare-t-elle avec un sourire pincé. La plupart des gens ne trépignent pas d'impatience à l'idée de partir loin de chez eux pendant si longtemps.

— Euh, oui, ça se comprend.

Je pense à mes amis et à ma famille, qui vont me manquer durant plusieurs mois. Même si prendre mes distances pendant quelque temps n'est pas une si mauvaise idée, après ce qui s'est passé avec « lui » l'année dernière. En vivant toute une année dans un autre pays, j'ai peu de chances de le croiser dans un magasin ou de le rencontrer à la plage avec « elle ». En fait, c'est l'occasion en or de clore définitivement ce chapitre...

En tirant sur ma jupe, je regarde ma patronne et demande d'un ton hésitant :

— Mais, euh... pourquoi dois-je aller à New York ?

Miranda croise les mains.

— Comme vous le savez, nous y avons ouvert une succursale de Make a Mark Events il y a quelques années, et... ça marche du tonnerre. Nos nouveaux clients new-yorkais sont, pour le moins qu'on puisse dire, éminents et prestigieux. Des cabinets d'avocats, des entreprises internationales... La demande est si forte que nous n'arrivons pas à trouver suffisamment de personnel sur place pour garantir la qualité. C'est la raison pour laquelle j'ai proposé de leur envoyer l'un de mes meilleurs éléments.

Elle me gratifie de l'un de ses rares sourires.

C'est plus fort que moi : je sens mon ego gonfler. Et pourquoi pas d'ailleurs ? À part la gaffe du pousse-pousse – dont Miranda ne semble pas être au courant – ma liste d'erreurs professionnelles est vierge.

— Ce serait bien si vous partiez dès le mois prochain, interrompt-elle mes pensées. Avant les fêtes de fin d'année, il y a beaucoup de travail. Vous connaissez la chanson : Thanksgiving, Noël, le nouvel an... Bien évidemment, nous vous trouverons un logement pour lequel nous ne vous demanderons qu'une petite contribution, car New York est hors de prix.

Pleine d'espoir, Miranda m'interroge du regard.

Lentement, je prends conscience qu'en moins d'un mois je me trouverai de l'autre côté de l'océan Atlantique.

— Alors, qu'en dites-vous ? demande-t-elle d'un ton ne tolérant aucun refus. New York, haut les cœurs ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

Tenant fermement mon billet d'avion dans une main, j'éponge avec l'autre la sueur de mon front. Comme mon vol au départ d'Amsterdam avait du retard, j'ai failli rater la correspondance à Londres. Changer d'avion à Heathrow Airport s'est vite avéré périlleux. Un passeport néerlandais, qui plus est délivré par la ville d'Amsterdam, est le motif par excellence pour des investigations poussées.

En découvrant le numéro de mon siège, je pousse un petit cri d'émerveillement, ce qui provoque quelques regards étonnés de la part de mes copassagers. 23A, j'ai une place près du hublot. Affichant un immense sourire, je traverse l'étroite allée centrale. Mon bagage à main, qui a les dimensions maximales autorisées, heurte à plusieurs reprises des genoux. Je marmonne des excuses en réponse aux regards courroucés. J'arrive enfin à ma place, sauf que... celle-ci est déjà occupée.

Un homme d'une bonne vingtaine d'années, un peu plus jeune que moi, y est assis, les jambes écartées. Il porte un jean déchiré aux genoux, une mode que je n'ai jamais comprise. Pourquoi payer pour un pantalon usé ? Autour de son cou pend un énorme casque. Je ne vois que le côté de sa tête car il regarde fixement par le hublot. Ses cheveux mi-longs – pas assez pour les attacher – tombent nonchalamment le long de son visage.

Je me racle la gorge mais il ne bouge pas, ne se doutant pas qu'il occupe ma place.

— Hum, dis-je, un peu plus fort.

À présent, il se tourne vers moi. Un instant, j'oublie que j'avais l'intention de le déloger. Je dirais même que je suis à deux doigts de m'installer sur ses genoux. Il a de magnifiques yeux vert marron. N'appelle-t-on pas cette couleur « noisette » ? En tout cas, je n'en ai encore jamais vu d'aussi beaux. Ses longs cils foncés sont recourbés et... il porte de l'eye-liner ! Il ressemble au capitaine Jack Sparrow, mais en plus soigné. Un brin sauvage, mais stylé à la fois. Pas vraiment le genre dont je tombe habituellement sous le charme. Je suis plus attirée par des hommes en costume et portant, de préférence, une raie dans les cheveux.

— Ouais ? demande-t-il enfin d'un ton agacé, après mon silence d'une dizaine de secondes.

Sa voix est un peu rauque, à la limite même sexy. Il hausse un sourcil et se passe la main dans sa tignasse. Un petit anneau d'argent brille à son oreille.

Je me racle de nouveau la gorge. Puis j'affiche mon plus charmant sourire.

— Vous êtes à ma place, dis-je en brandissant mon billet d'avion. J'ai le siège 23A.

Jack Sparrow fronce les sourcils mais ne réagit pas. Il continue à me fixer stoïquement. Ça me rend nerveuse. Je déglutis et le supplie presque du regard. Je déteste les confrontations.

Alors je reprends :

— Donc, euh... pourriez-vous vous asseoir sur le siège qu'on vous a attribué ?

Au moment où il s'apprête à me répondre, une hôtesse passe près de nous.

— Tout va bien ? demande-t-elle.

Les hôtesse de l'air suivent-elles aussi des cours de sourires pendant leur formation ? Ils sont la plupart du temps tellement parfaits que c'en est

presque terrifiant.

Le voleur de siège pousse un profond soupir, hoche la tête et s'installe sur le fauteuil du milieu. Avec les talons de ses Doc Martens, il bat le rythme d'une chanson qui ressemble à « (I Can't Get No) Satisfaction » des Rolling Stones.

Étonnée, je le dévisage. Pense-t-il réellement que je vais l'enjamber pour atteindre ma place ? Il a de longues jambes qui me laissent peu de marge de manœuvre.

Avec quelques efforts, je range mon sac dans le compartiment au-dessus des sièges. Je sens mon tee-shirt remonter légèrement. L'homme m'observe sans gêne. Je tire sur mon haut en étudiant l'obstacle qui me sépare de ma place près de la fenêtre. Il semble se rendre compte de mon problème et, en faisant un geste de la main pour m'inviter à passer, il déplace ses jambes de quelques millimètres afin que je puisse lui démontrer mes talents de contorsionniste.

Je garde mon sang-froid et m'apprête à tenter ma chance. À l'inverse de ce grand échalas et à cause de ma petite taille, je n'ai pas de jambes de mannequin. Lentement, je passe ma première jambe par-dessus les siennes, mais mon pied peine à toucher le sol. En levant la deuxième jambe, je perds l'équilibre et pousse un petit cri quand, malgré mes précautions, j'atterris sur ses genoux. Il affiche un air amusé tandis que je glisse en avant. Finalement, on se retrouve nez à nez. Je reste immobile quelques instants.

Merde !

Un minuscule sourire se dessine sur ses lèvres pulpeuses.

Je jure intérieurement en fixant ses yeux. De près, ils sont encore plus beaux. Autour des pupilles, ses iris sont brun clair – de plus en plus clair, jusqu'à devenir presque verts.

Il plisse légèrement les paupières et arbore un petit air arrogant. Un coin de sa bouche se relève pendant qu'il soutient mon regard.

Surprise, je cligne des yeux, sortant ainsi de ma sidération. Puis je marmonne une excuse. De manière peu séduisante, je descends de ses genoux, m'affale sur mon siège, croise les bras et regarde droit devant moi, honteuse. En secouant la tête, l'homme sort un livre de son sac et l'ouvre. L'avion commence à avancer sur le tarmac.

Les hôtesse tiennent leur discours habituel et désignent les sorties de secours. Au moment où les roues quittent la terre ferme, je presse mon visage contre le hublot et m'extasie devant le panorama qui s'offre à moi. La Tamise serpente à travers la magnifique ville qui rapetisse. Le soleil est presque couché. Des lumières s'allument un peu partout, donnant un aspect féérique à la cité. Le London Eye disparaît lentement de mon champ de vision. Je réussis à glaner une dernière image du Tower Bridge juste avant que l'on monte au-dessus des nuages.

Le signal lumineux « Attachez votre ceinture » s'éteint avec un *ping* mélodieux. Je détache la mienne et j'entends que l'homme à côté de moi suit mon exemple. Je l'observe du coin de l'œil et découvre, quand il tourne une page de son livre, qu'il porte une bague en argent au pouce. Je fronce les sourcils en tentant de déchiffrer le titre de l'ouvrage. Est-il en train de lire Nietzsche ?

— Vous pouvez aussi regarder par la fenêtre, maugrée-t-il sans lever le nez.

Prise en flagrant délit, je tourne la tête. Mes joues s'empourprent. Qu'est-ce qui lui prend ? Je n'ai rien fait de mal, si ? Je lui ai juste dit qu'il avait piqué ma place.

Je me sens extrêmement mal à l'aise. Je ne supporte pas qu'on me traite de la sorte. Généralement, j'ai le contact facile, ça fait partie de mon travail. En réalité, jamais personne ne m'a encore rudoyée comme ce Jack Sparrow des temps modernes. Et je déteste ça !

Je tapote nerveusement mes genoux et regarde autour de moi. Irrité, Jack Sparrow observe mon manège du coin de l'œil. Ses mâchoires se

crispent. Vite, je cache mes mains sous mes cuisses et soupire doucement. Quelques instants plus tard, un steward surgit devant nous, à mon grand soulagement. Une distraction bienvenue !

— Désirez-vous boire quelque chose ? demande-t-il avec son sourire mécanique.

Je regarde mon voisin qui, imperturbable, tourne une nouvelle page. C'est le genre de situation qui requiert de l'alcool. Je demande donc :

— Avez-vous du vin rouge ?

Le steward sourit aimablement, ouvre plusieurs tiroirs de son chariot et, quelques secondes plus tard, me tend un verre plein. Je paie avec la carte de crédit que j'ai demandée exprès pour cette aventure.

— Et vous, Monsieur ? demande le steward en s'adressant au grincheux à côté de moi.

— Auriez-vous du rhum ? demande-t-il, sans avoir l'air d'y croire.

Le steward secoue la tête d'un air désolé.

— Non, excusez-nous, Monsieur. En revanche, nous avons du whisky, c'est ce qui s'en rapproche le plus, je crois.

— Ah, dommage. Alors je passe mon tour, répond-il avant de se replonger dans sa lecture.

J'observe la scène en pesant les possibilités qui s'offrent à moi pour ne pas passer les huit prochaines heures dans un silence total. Peut-être devrais-je tenter d'entamer la conversation, ou alors dire quelque chose d'insignifiant pour briser la tension désagréable qui règne entre nous.

— Si j'rêvais y aurait du rhum !

À peine ai-je prononcé cette phrase que je le regrette déjà. L'homme me regarde comme si j'étais complètement débile. Et je ne peux pas lui en vouloir. N'aurais-je pas pu trouver mieux qu'une réplique des *Pirates des Caraïbes* ?

— Monsieur ! crie-t-il par-dessus son épaule. Donnez-moi quand même un whisky !

Où diable se trouve le bouton du siège éjectable ? Et, non merci, je n'ai pas besoin de parachute.

Les trois heures suivantes, je me tiens à carreau. Le dîner est derrière moi : des lasagnes qui étaient une véritable insulte pour la cuisine italienne, accompagnées d'un morceau de pain pas assez cuit. Je bois mon deuxième verre de vin. Mon voisin en est à la moitié de son livre. Il a laissé les deux tiers de son repas.

Je me mordille la lèvre.

— Dans l'avion, la nourriture est toujours infecte, vous ne trouvez pas ?

Deuxième tentative d'approche. Pourquoi est-il si impoli ? N'est-il pas plus sympa de pouvoir papoter pendant un si long voyage ?

L'homme lève la tête. Il ne semble pas impressionné. Quand son regard se déplace vers mon assiette vide, il hausse les sourcils. Je suis tout de suite sur la défensive :

— Oh. C'est seulement parce que j'avais faim.

— Je vois ça, répond-il avant de se replonger dans son livre.

Ravie d'avoir réussi à lui extirper quelques mots, je continue :

— En fait, j'avais prévu d'acheter quelque chose à manger à Heathrow, mais mon premier vol avait du retard alors j'ai dû me dépêcher.

— Ah.

— En plus, on m'a fouillée parce que je venais d'Amsterdam, dis-je d'un ton courroucé. Vous y comprenez quelque chose ?

Il relève la tête et en tournant vers moi un visage impassible, il répond :

— Oui.

Imperturbable, je poursuis :

— On m'envoie travailler à New York pendant un an. Juste parce que j'ai commis une petite erreur au boulot. Ma langue a fourché, et j'ai dit oui, mais en réalité, je n'ai aucune envie de déménager. Même si cela a aussi de bons côtés, prendre un nouveau départ et tout ça. Mais un an, c'est vraiment super long. Toute ma famille et tous mes amis vivent aux Pays-Bas. Ils sont

venus me dire au revoir à l'aéroport de Schiphol. J'ai pleuré comme une madeleine.

Je suis un vrai moulin à paroles. C'est nerveux. Je ne supporte pas que quelqu'un se comporte envers moi de manière aussi bourrue sans raison. N'importe qui d'autre lâcherait l'affaire, sachant qu'une telle conversation ne mène à rien et que de toute façon, il ne reverrait plus jamais l'homme aussi imbu de sa personne assis à côté de lui. Mais moi, j'en suis incapable. J'ai un besoin irrépressible d'approbation et de reconnaissance. Donc je continue à parler, tandis que la partie adverse se renfroge de plus en plus.

— Et vous ? finis-je par demander. Qu'est-ce qui vous amène à New York ?

Jack Sparrow me dévisage sans sourciller. Puis il saisit le casque qui pend à son cou et le met sur ses oreilles.

Je cligne des paupières. Un certain malaise s'empare de moi.

OK. J'abdique.

CHAPITRE 2

Nous atterrissons en toute sécurité à Newark. Je quitte l'avion sans accorder le moindre regard à l'énergumène du siège 23B – l'homme à qui je dois de ne pas avoir pu vider ma vessie pendant plus de huit heures, parce que je n'osais pas l'escalader une deuxième fois – et cours vers les W-C pour me délester d'un litre de liquide. Les toilettes américaines n'offrent aucune intimité à cause des énormes fentes de part et d'autre des portes, mais cela m'importe peu à cet instant.

Soulagée, je me dirige vers le hall des bagages. J'attends une éternité avant de voir enfin apparaître ma grosse valise sur le tapis roulant. Jack Sparrow se tient un peu plus loin. Dans l'avion, j'avais déjà deviné sa grande taille, vu la façon dont il se tenait assis, un peu recroquevillé. Ses cheveux foncés pointent au-dessus de la foule pendant qu'il regarde en direction des lamelles en plastique. Peu après, il se saisit d'abord d'un sac de voyage puis d'un étui à guitare bardé d'autocollants. Ensuite, il se retourne. Nos regards se croisent une dernière fois. Il secoue presque imperceptiblement la tête, comme un signe définitif de désapprobation. Enfin, il se dirige vers le hall de sortie et disparaît par les portes coulissantes.

Je me sens à présent libérée d'un poids, car je ne verrai probablement plus jamais cet homme qui a été témoin de mon comportement extrêmement gênant.

Quand ma valise – joliment décorée avec des autocollants de tulipes et de sabots en bleu de Delft – s’immobilise enfin devant moi, je la soulève. Elle est si lourde que j’ai dû payer un supplément, ce qui ne m’était encore jamais arrivé.

Devant la douane, l’attente est longue : près de deux heures. Après avoir répondu aux questions habituelles, du genre « Comment vous appelez-vous ? » « Que venez-vous faire ici ? » « Avez-vous déjà poignardé quelqu’un alors que vous veniez de sniffer de la cocaïne ? », je peux poursuivre mon chemin. Je suis les panneaux verts qui me conduisent vers la station de taxis.

Dès que je sors, une brise fraîche de fin d’été joue avec mes mèches blondes. De nombreuses personnes attendent d’être transportées en ville. L’air exténuées par leur vol long-courrier, beaucoup d’entre elles s’appuient lourdement sur la poignée relevée de leur valise.

Un homme vêtu d’un gilet noir guide les passagers vers leur taxi. Je suis un peu déçue. J’aurais voulu lever la main, comme Carrie Bradshaw dans *Sex and the City*. Et si aucun taxi ne s’était arrêté, j’aurais pu, d’un geste subtil, relever légèrement ma jupe pour découvrir ma jambe de manière sensuelle. Bien sûr, pour parfaire l’image, j’aurais porté des escarpins Manolo Blahnik.

Au lieu de cela, vêtue d’un jean usé et baskets aux pieds, je patiente jusqu’à ce que l’homme, en train de manger un donut, veuille bien m’attribuer un véhicule.

Du sucre glace rose colle encore aux commissures de ses lèvres quand il désigne un taxi jaune avec un grand panneau publicitaire sur le toit.

— Celui-là est pour vous, Madame ! crie-t-il, la bouche pleine, avant d’ouvrir la portière.

Je le remercie et me glisse sur la banquette arrière. Un écran en plastique transparent me sépare du chauffeur, qui se retourne. Excepté ses sourcils et sa moustache grise broussailleuse, il est entièrement chauve.

— Où voulez-vous aller, Madame ?

Sa voix suggère des voies respiratoires bien goudronnées.

— Euh...

De la poche de mon pantalon, je sors un papier froissé sur lequel est notée l'adresse et le lui remets à travers une fente dans l'écran de séparation.

— Là, s'il vous plaît.

— Ah ! Greenwich Village ! s'exclame-t-il d'un air approbateur. Seriez-vous par hasard fan de la série *Friends* ? demande-t-il tout en démarrant.

Je réponds en monosyllabe :

— Non.

Même si j'en vois souvent passer à la télévision, je ne suis pas fan des sitcoms. Les rires incessants en arrière-plan vous obligent presque à trouver drôle chacune des répliques. Je n'en ai donc jamais regardé.

— Dommage. Vous ne savez pas ce que vous ratez. La série se passe principalement à Greenwich Village. C'est un quartier agréable. À mon avis, peut-être un peu trop... moderne avec tous ces hipsters et tout ça. Mais c'est très beau.

Bien que le chauffeur de taxi ait l'air sympathique, je n'ai aucune envie – contrairement à quelques heures plus tôt – de parler de la pluie et du beau temps. Je suis fatiguée. Les chiffres lumineux sur le tableau de bord indiquent qu'il est vingt heures. Donc aux Pays-Bas, il doit être maintenant deux heures du matin. Mes paupières s'alourdissent, mais lorsque je vois surgir au loin l'incroyable silhouette de New York, je suis tout à coup bien réveillée. Étais-je réellement sur le point d'entrer pour la première fois de ma vie dans la ville qui ne dort jamais les yeux fermés ?

C'est tout juste si je ne colle pas mon visage contre le plastique qui me sépare du pare-brise.

Le nouveau World Trade Center domine tous les autres bâtiments. Les gratte-ciel qui l'entourent semblent insignifiants comparés au roi incontesté

des immeubles de bureaux.

Puis je découvre le fameux pont, que je reconnais aussitôt comme étant le Brooklyn Bridge, qui relie Brooklyn à Lower Manhattan. Les énormes câbles qui portent la structure atteignent en lignes harmonieuses les arches de pierres où flotte fièrement le drapeau américain. L'armature métallique qui encadre la route telle une cage ouverte file devant mes yeux.

Nous traversons Lower Manhattan, entourés d'immenses bâtisses. Je ne me suis jamais sentie aussi petite dans une ville. Je crois que Rotterdam est l'endroit qui s'en approche le plus, même si la ville portuaire néerlandaise est toujours minuscule comparée à cette métropole.

Je suis surprise de constater à quel point l'image que j'ai de cette mégapole – acquise grâce au visionnage de nombreux films tournés à New York – correspond à la réalité. Les bruits, les bâtiments, les gens qui se pressent sur les passages piétons en regardant leur montre... Tout colle.

— Voilà, on est arrivés, Madame, déclare le chauffeur.

Nous nous trouvons devant un grand immeuble en briques aux fenêtres rectangulaires, couvert de graffitis colorés. Un escalier de secours zigzague le long de la façade, et à côté, une musique agréable sort d'un petit café. Une grande enseigne indique son nom : NIGHT LIGHTS.

Un homme vêtu d'un manteau élimé est assis sur le trottoir. Les mains dans deux chaussettes ornées d'yeux, il fait tenir un dialogue interminable à ces deux poupées crasseuses. En l'observant, je me dis que les chaussettes auraient tout aussi bien pu être des armes.

Je paie le chauffeur, et sans plus prêter attention au clochard, je monte l'escalier qui mène à une grande porte d'entrée commune de couleur marron foncé. Elle mériterait d'être remplacée : la peinture est écaillée et le bas est pourri, donnant à l'ensemble un aspect peu ragoûtant.

Je tripote nerveusement la poignée de ma valise. Je sais que la vie est chère à New York, mais je me demande quel genre de logement Make a Mark Events a prévu pour moi. Si ma première impression présage de ce

qui m'attend à l'intérieur, je devrai bientôt faire attention de ne pas marcher par inadvertance sur des aiguilles usagées.

Je laisse glisser mon index le long des numéros presque illisibles à côté de l'interphone, à la recherche du numéro 44 où habite Mary, la concierge. La seule preuve que j'appuie bien sur le 44 est que le numéro qui se trouve au-dessus est le 43.

Après plusieurs minutes, j'entends du bruit derrière la porte. Une femme maigre apparaît. Bien qu'elle ait de toute évidence largement dépassé la soixantaine, ses cheveux sont teints en rose vif. Elle porte des lunettes de la même couleur, derrière lesquelles se cachent de doux yeux marron. Son regard passe de mon visage à ma grosse valise.

— Vous êtes sans doute Emma, dit-elle enfin d'une voix éraillée en me tendant la main. Mary Wright. Entrez.

Ses talons cliquettent en rythme tandis qu'elle me précède dans l'escalier.

— L'ascenseur est en panne, explique-t-elle. Quelqu'un a eu l'idée de donner une fête sur le toit-terrasse. Les invités ont cru que l'ascenseur supporterait le poids d'une dizaine de convives plus quelques tonneaux de bière. Eh bien, non. Du coup, j'ai une peur bleue à l'approche d'Halloween, parce que d'habitude, c'est aussi une bonne occasion pour une fête sur le toit.

— Ah, mince. C'est embêtant !

Je n'espère qu'une chose : que mon appartement ne soit pas au dernier étage.

— Heureusement, vous êtes encore jeune, déclare-t-elle à bout de souffle quand on atteint le cinquième étage.

Elle agrippe la rambarde avec ses mains osseuses.

— Et vous n'avez pas de voisins au-dessus de vous ! renchérit-elle. C'est toujours ça de pris quand on habite dans un vieil immeuble comme celui-ci... Attention ! s'exclame-t-elle soudain quand je m'apprête à poser

le pied sur une marche qu'elle vient d'enjamber. Elle est vermoulue ! Si vous tenez à garder vos jolies chevilles, je vous conseille de sauter cette marche.

J'écarquille les yeux. Consternée, je demande :

— Ver... moulue ? C'est dangereux, non ? Quand doit-elle être réparée ?

— Euh... Il y a trois ans, je crois ?

Devant mon visage décomposé, Mary éclate d'un rire de fumeuse invétérée.

— Le propriétaire ne s'occupe pas trop de l'entretien. En parlant de ça : un détecteur d'incendie ne serait pas du luxe.

Je la regarde d'un air inquiet. Pas de détecteurs d'incendie ? Un ascenseur en panne et un escalier qui ne tient pas debout ? Une porte d'entrée que n'importe quel cambrioleur pourrait enfoncer d'un seul coup de pied ? Bon sang, dans quel genre d'endroit ai-je atterri ?

— J'habite ici depuis trente ans et je suis toujours vivante, me rassure-t-elle avec un clin d'œil. Et je vous donne un conseil de pro : prenez votre douche le matin. Le soir, il arrive qu'il n'y ait plus d'eau chaude.

Il ne manquait plus que ça ! Je pousse un soupir de frustration. L'idée que Miranda était peut-être au courant de l'incident du pousse-pousse me traverse l'esprit.

La cage d'escalier est aussi délabrée que l'extérieur de l'immeuble, j'ai cependant le fol espoir que mon appartement forme une exception et se trouve en meilleur état. Entre-temps, mon bras s'est ankylosé sous le poids de ma valise. Après avoir gravi toutes les marches, la sueur dégouline de mon front et mes aisselles font un bruit de vagues déferlantes.

Mary s'arrête enfin devant une porte vert foncé sur laquelle est inscrit au marqueur indélébile : 50. Je fixe le numéro en espérant de tout cœur que j'aurai de l'eau chaude ce soir. Je n'ai qu'une envie : me débarrasser de la crasse accumulée au cours de mon long voyage.

— OK, nous voilà arrivées au moment le plus délicat de l'affaire, annonce Mary en extirpant un énorme trousseau de clés de sa poche. J'espère qu'on trouvera rapidement la vôtre.

Elle me lance un sourire par-dessus son épaule. Je m'efforce de le lui rendre, d'un air de dire « je ne suis pas complètement épuisée et je n'ai pas une irrésistible envie de m'étendre sur un lit ».

Au bout d'un bon quart d'heure, Mary trouve la bonne clé qu'elle peine à introduire dans la serrure rouillée.

J'entre enfin dans l'appartement qui est... petit. Très petit ! Par chance, il a l'air relativement propre et assez bien entretenu. Il y a un bloc-cuisine minuscule à côté de l'unique fenêtre, un canapé deux places devant une télévision à écran plat et dans la chambre à coucher, juste assez de place pour un grand lit. La salle d'eau comporte une petite cabine de douche et des toilettes. Ce n'est pas le grand luxe, mais c'est suffisant. Même si l'immeuble laisse à désirer, l'emplacement est fantastique. Il me faudra à peine vingt minutes en métro pour me rendre à mon travail, et je sais à quel point c'est une chance énorme dans une ville comme New York.

— Je pose les clés sur l'évier, annonce Mary depuis le salon. Au fait, au rez-de-chaussée se trouve une buanderie. Si vous ne traînez pas trop le matin, la seule machine à laver qui marche est la plupart du temps encore disponible. Si vous avez d'autres questions, vous savez où me trouver !

Une demi-heure après le départ de Mary – j'ai pris ma douche et je suis au lit : aux Pays-Bas, il est maintenant cinq heures du matin –, de la musique se met à résonner dans l'appartement à côté du mien. Quelqu'un joue de la guitare et j'entends des chansons que je ne connais pas.

En règle générale, j'adore la musique, mais je trouve dommage que ce musicien éprouve le besoin de faire montre de ses talents en pleine nuit. Rectification : à onze heures du soir. Mais bon, même si on est samedi, ne pourrait-il pas être un tout petit peu moins bruyant ? En réponse à ma question non formulée, il monte le son et ajoute une batterie.

L'enfer !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3

— Allez ! Je vais être en retard ! Ça la ficherait mal !

Je peste après le distributeur de tickets de métro qui refuse de me rendre le service pour lequel je viens de payer.

La machine émet de drôles de bruits.

— Pfff, quel engin de malheur !

Frustrée, je lui donne un coup de pied.

— Il ne faut pas oublier d'appuyer sur le bouton, déclare quelqu'un derrière moi en riant. En plus, votre coup de pied n'était pas assez violent pour que la machine capitule ! Pour ça, il faut au moins enfoncer toutes les touches en même temps.

Je tourne la tête et fixe droit dans les yeux – bleu clair et pétillants – d'un homme séduisant aux cheveux blonds bien coiffés, vêtu d'un costume sur mesure. Un sourire malicieux apparaît sur son visage, formant des fossettes dans ses joues. Dans une main, il tient un gobelet Starbucks et dans l'autre un attaché-case, l'équipement de base de tout New-Yorkais qui se rend à son travail aux alentours de huit heures.

L'homme se penche vers moi et appuie sur un bouton vert.

— Voilà, comme ça.

L'appareil crache un ticket jaune.

— Merci, dis-je, honteuse.

Un coin de ses lèvres se soulève.

— Vous êtes sans doute nouvelle ici, constate-t-il.

Je marmonne de façon sarcastique :

— D'où vous vient cette idée ?

— J'hésite entre l'absence de café à emporter et le fait que vous veniez de maltraiter une machine en parfait état de marche. En tout cas, je vous souhaite bonne chance pour vous familiariser avec la vie dans la Grosse Pomme ! répond-il avec un clin d'œil.

Waouh ! Ma première occasion de flirter avec un beau New-Yorkais ! Mon cerveau cherche frénétiquement un sujet de conversation intéressant. Le régime alimentaire des koalas ? Les dernières élections ? Ou dois-je simplement lui annoncer que New York est la plus grande ville où j'ai jamais mis les pieds ?

Lorsque je ne bouge toujours pas d'un pouce, l'homme désigne le distributeur et me demande poliment :

— Vous permettez ? Ça bouchonne derrière nous.

Je cligne des yeux et jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Une foule de gens me lancent des regards impatients, comme si après une grève de la faim collective, j'étais le seul obstacle entre eux et un énorme gâteau au chocolat.

— Oui, bien sûr. Excusez-moi.

Les joues empourprées, je me range sur le côté, puis me précipite vers le tourniquet, qui me laisse passer aussitôt que j'ai glissé mon ticket jaune dans la fente.

Le métro est bondé. C'est un miracle que personne ne m'ait renversé du café dessus ou n'ait enduit mes cheveux avec un bagel au fromage à tartiner.

Les New-Yorkais sont les champions du multitâche. Assis sur des bancs en plastique, des hommes vêtus de costumes bien coupés se font tout petits et avalent leur petit-déjeuner tout en lisant le *Wall Street Journal*. Des femmes, perchées sur leurs talons aiguilles, conservent leur équilibre en se

cramponnant aux barres métalliques au milieu du métro, tandis qu'elles téléphonent en dégustant leur latte à emporter.

Je suis tellement compressée entre tous ces gens que je n'ai même pas besoin de chercher un appui pour ne pas tomber. Les dos de mes copassagers me maintiennent solidement en place, ce qui est un réel exploit vu la hauteur de mes escarpins.

Quand nous arrivons à la station Tribeca, après un quart d'heure de trajet, je descends, emportée par une marée humaine. Impossible de m'arrêter pour taper l'adresse du bureau dans Google Maps sans finir comme Mufasa dans *Le Roi Lion*.

Dans la foule, je repère la tête blonde de l'homme qui m'a aidée à obtenir un ticket. Son portable coincé entre l'oreille et l'épaule, il consulte fréquemment sa montre. Puis il disparaît.

Je pousse un soupir de déception. Je ne le reverrai sans doute plus jamais.

L'immeuble où se trouvent les bureaux de Make a Mark Events est immense. Il est tellement haut qu'au pied du bâtiment, il est impossible d'apercevoir le dernier étage. Les grandes fenêtres sont enchâssées dans une structure noire. Derrière les vitres, des gens vont et viennent d'un pas pressé. Mes doigts enserrent davantage le gobelet de café que j'ai acheté en sortant du métro – je veux éviter de m'écrouler à cause du décalage horaire.

J'ai chaussé une de mes paires d'escarpins les plus chères et revêtu l'une de mes tenues les plus élégantes : un chemisier ample et une jupe fourreau vert foncé. J'ai relevé mes cheveux en un joli chignon et accentué mes yeux marron avec un léger trait d'eye-liner et du mascara.

Même si aux Pays-Bas aussi, on nous demandait de nous vêtir avec élégance, je pouvais néanmoins me permettre de combiner mes robes avec des sneakers blanches. Je doute que ce soit possible à New York.

Pendant que je me dirige vers l'accueil, mes talons résonnent agréablement sur le sol en marbre. Derrière le comptoir, la réceptionniste

parle dans le microphone de son casque en levant la main pour me signifier de patienter quelques instants. Lorsqu'elle a enfin terminé sa conversation et que je lui explique la raison de ma présence, elle appuie sur un bouton et me dit de m'asseoir dans le hall. Elle désigne les sofas en cuir qui forment un coin lounge. Je m'avance docilement vers l'endroit indiqué, pose mes fesses sur l'un des sièges et regarde en l'air : le plafond infiniment haut est décoré d'ampoules gigantesques accrochées à des fils de différentes longueurs. Ici, tout est tellement démesuré et professionnel que cela me rend encore plus nerveuse.

— Emma Maes ? demande quelqu'un depuis le hall.

Une femme qui semble proche d'un burn out – il suffirait de quelques clients pénibles de plus – vient de sortir de l'ascenseur. Elle a de gros cernes sous les yeux. De longs cheveux bruns, plutôt décoiffés, entourent son visage.

Je me lève et hoche la tête.

— Mariana Torres, se présente-t-elle en me serrant la main. Suivez-moi.

Elle me précède dans l'ascenseur, qui est assez grand pour transporter une douzaine d'éléphants.

— On est au neuvième étage, déclare Mariana en réprimant un bâillement. Désolée, s'excuse-t-elle. Je suis maman depuis peu et ma fille ne fait toujours pas ses nuits.

— Ne m'en parlez pas !

Je réponds comme si j'avais déjà élevé huit enfants, et que je gardais actuellement mes petits-enfants pendant une semaine parce que leurs parents sont partis pour des vacances bien méritées afin de tenter de sauver leur mariage.

Mariana me lance un regard plein d'espoir, visiblement convaincue d'avoir trouvé un compagnon d'infortune.

— Vous avez aussi des enfants ? demande-t-elle.

— Euh, non. Mais... je connais des gens qui en ont...

— Ah.

Je regarde les chiffres qui défilent au-dessus de la porte d'ascenseur.

J'admets finalement, à contrecœur :

— Enfin... je veux dire ma mère.

Je me déteste parce que, bavarde comme je suis, je rebondis systématiquement sur chaque remarque pour avoir un sujet de conversation. Mais avec ma pathétique existence de célibataire, je suis loin de la phase bébé. Mes amies non plus n'ont encore rien mis en route.

— Ah, oui, votre mère..., répond Mariana, déçue.

— Elle m'a toujours affirmé que je pleurais tout le temps. Elle était tellement épuisée qu'elle avait du mal à faire quoi que ce soit. Je vous trouve donc très courageuse de travailler.

Ma remarque lui redonne un peu le sourire.

— Merci, dit-elle doucement. D'après moi, je suis la seule de notre étage à être maman et à ne pas pouvoir se permettre de payer une nounou ou quelque chose dans le genre. Une de mes collègues a des jumeaux. Pourtant elle réussit à venir ici sans vomi de bébé dans les cheveux !

Aussitôt que les mots ont franchi ses lèvres, elle met la main devant sa bouche.

— Désolée, je vous connais à peine et je vous ennuie déjà avec mes problèmes. Quelle impolitesse !

— Ne vous en faites pas, dis-je pour la rassurer. Vous ne pouvez même pas imaginer ce que je suis capable de raconter par moments.

Je suis toujours couverte de honte en repensant à ma réplique des *Pirates des Caraïbes* quand le malotru à côté de moi a commandé du rhum.

— On est arrivées, déclare Mariana, soulagée, comme si elle avait peur de dévoiler d'autres secrets de son journal intime.

Quand nous sortons de l'ascenseur, je vois un grand mur gris où est écrit en lettres dorées : MAKE A MARK EVENTS. L'espace est rempli de

sonneries de téléphone et du brouhaha de gens qui parlent tous en même temps.

— Le bureau de Karen est par là, indique-t-elle en faisant un signe de tête vers la droite.

L'étage comporte plusieurs bureaux d'angles se faisant face deux par deux. Un peu partout se dressent des tableaux blancs sur lesquels des personnes écrivent frénétiquement, tout en gesticulant en direction de leurs collègues pour étayer leurs projets. De part et d'autre de l'espace se trouvent des panneaux de verre, derrière lesquels sont sans doute logés des employés plus avancés dans la hiérarchie et qui ont réussi à obtenir un bureau individuel avec vue sur la métropole. Quelques-uns de mes nouveaux collègues m'observent avec intérêt quand je passe devant eux. En regardant autour de moi, je constate que j'ai fait le bon choix en ce qui concerne ma tenue vestimentaire : porter des sneakers dans ce lieu serait tout simplement inenvisageable !

— Êtes-vous prête ? demande Mariana en approchant sa main de la porte.

Lorsque j'acquiesce d'un hochement de tête, elle frappe deux coups secs sur le battant.

— Entrez ! ordonne une voix glaciale.

CHAPITRE 4

— Madame Maes est arrivée, Madame Pearce, annonce Mariana.

Sa voix est à présent beaucoup moins assurée et plus douce que dans l'ascenseur, comme si elle avait envie de s'enfuir en courant.

Un instant, le silence règne de l'autre côté de la porte, puis la voix sèche déclare :

— Oui, faites-la entrer.

Mariana recule d'un pas, et juste au moment où elle veut partir, la même voix l'arrête.

— Je comptais trouver le compte-rendu de la dernière réunion sur mon bureau ce matin à huit heures. Pas à huit heures et demie !

Même si les paroles ne sont pas, en soi, vraiment effrayantes, le ton l'est, en revanche. Karen ne crie pas, ne hausse pas la voix, mais parle d'un ton tellement calme et glacial que Mariana blêmit.

— Je... je suis désolée, Madame, se dépêche-t-elle de s'excuser, puis elle se retourne et se hâte vers le bureau installé devant celui de Karen Pearce.

Elle met son casque sur sa tête avec un tel empressement qu'elle ne se rend pas compte que le microphone est à l'arrière.

Emplie de pitié, je regarde Mariana qui se frotte le visage à plusieurs reprises avant d'attraper l'énorme tasse de café posée à côté de son clavier. Je déglutis et j'essuie mes mains moites sur ma jupe. Puis je redresse les épaules avant d'entrer dans le bureau.

Les lunettes carrées de Karen sont en équilibre sur le bout de son nez. Ses yeux gris me lancent un regard calculateur. Ses cheveux raides blond polaire, à la frange droite, tombent sur ses épaules. Elle est vêtue d'une robe fourreau moulante violet foncé. À son cou pend un gros collier en or qui, chez n'importe quelle autre femme, aurait l'air grotesque, mais pas chez Karen. Il lui va bien.

— Bonjour, dis-je enfin.

Karen me gratifie d'un bref hochement de tête en me désignant l'un des deux fauteuils en cuir en face d'elle.

— Prenez place, déclare-t-elle avec un regard capable à lui seul de résoudre le problème du réchauffement climatique.

Je serre les lèvres pour m'empêcher de commencer un monologue sur le temps ou sur la raison pour laquelle je déteste le camembert, ou n'importe quel autre sujet susceptible de briser la tension qui règne. Quelque chose me dit que ce n'est pas approprié.

— Miranda a loué vos qualités, dit Karen en faisant tourner un immense maillon de son collier.

Je m'assois sur mes mains pour éviter de tripoter ma jupe.

— Oh, euh... merci.

— Vous êtes jeune, constate-t-elle sans changer d'expression.

Je réponds en hésitant :

— Euh... merci ?

Je n'ai pas l'impression que vingt-neuf ans soit spécialement jeune, mais je pense que c'est surtout parce que je n'ai jamais été plus âgée que ça. J'avais déjà été horrifiée le jour de mes vingt ans.

— Mais Miranda m'a affirmé que vous aviez déjà organisé plusieurs gros événements à la perfection, poursuit-elle en enlevant ses lunettes dont elle suce l'une des branches. Malheureusement, à New York, nous avons peu de collaborateurs expérimentés, donc...

Elle fronce les sourcils : une ride minuscule apparaît. Aurait-elle succombé au botox ? Le visage de Karen a l'air d'avoir séjourné dans un congélateur après qu'elle a ingurgité un litre de vinaigre.

— Je crois que je vais vous confier l'organisation de la fête de Noël d'un cabinet d'avocats, annonce-t-elle, avant de laisser s'installer un silence digne d'une scène dramatique.

Je la regarde, ravie. Je dois me contenir pour ne pas sauter au plafond. J'aime Noël et tout ce qui va avec : les guirlandes lumineuses dans les arbres, les prières collectives pour qu'il neige ce jour-là, les décorations dans le sapin, la radio locale qui passe tous les quarts d'heure « All I Want for Christmas Is You » de Mariah Carey... Organiser une fête de Noël me va comme un gant ! C'est beaucoup plus sympa que de s'occuper de mariés surexcités qui seraient capables, après un combat de deux minutes, de renvoyer chez lui un Godzilla en pleurs.

Karen remet ses lunettes et me contemple comme si elle allait m'annoncer une augmentation de salaire d'un million de dollars.

— Et pas pour n'importe quel cabinet d'avocats..., ajoute-t-elle. Non... Lockhart & Cahill !

Après avoir prononcé ce nom, elle laisse s'installer un silence porteur d'espoir. Je m'attends à un truc spectaculaire, comme l'arrivée de Beyoncé dans son bureau.

Lorsque Karen se rend compte que le nom de Lockhart & Cahill ne m'évoque rien, elle pousse un soupir de frustration en secouant la tête.

— C'est l'un des cabinets d'avocats les plus prestigieux de la ville, explique-t-elle d'un ton sec. Ils ont traité des affaires qui ont fait la une des journaux. Ils ont assisté les victimes du réalisateur qui a violé des actrices.

Elle m'observe d'un air irrité, visiblement en colère que je ne sois pas davantage au courant des actualités. Maintenant qu'elle évoque ce procès, je commence à comprendre. Je ne me souviens pas tant du nom du cabinet

d'avocats, mais de celui des actrices et de leur visage couvert de larmes à la sortie du tribunal.

Avec la délicatesse d'un bulldozer lancé à toute allure, Karen écrabouille mes pensées en passant directement à l'aspect commercial de l'histoire.

— Ils disposent d'un budget conséquent, continue-t-elle. Je veux donc que tout soit parfait, jusque dans les moindres détails. Si je peux en croire Miranda, vous n'avez commis aucune erreur depuis six ans que vous travaillez chez Make a Mark Events, ajoute-t-elle en levant légèrement un sourcil.

Je tente de cacher mon sourire en toussotant. Ce n'est pas le moment opportun pour évoquer l'incident du pousse-pousse qui n'est manifestement pas encore parvenu aux oreilles de ma patronne néerlandaise.

— C'est exact, dis-je donc en remuant un peu sur mon fauteuil.

— Bien, conclut-elle, avant d'appuyer sur une touche de son téléphone. Un bourdonnement suivi de « oui, Madame Pearce ? » se fait entendre.

— Venez dans mon bureau, Patricia, ordonne-t-elle.

Au moment de retirer son doigt du téléphone, elle se ravise et ajoute :

— Et apportez du café.

Waouh !

Et dire que je trouvais Miranda autoritaire ! Karen est encore pire !

Miranda est sévère, mais au moins elle ne traite pas les gens comme des limaces écrasées qui collent à sa semelle.

Une femme menue, semblant à peine plus âgée que moi, entre dans le bureau. Elle porte une robe ample bordeaux et un rouge à lèvres assorti. Ses cheveux châtain clair sont soigneusement relevés. Elle tient à la main un mug de café fumant qu'elle pose devant Karen. Reculant d'un pas, elle lui lance un regard rempli d'espoir.

Karen remue son café et me jette un rapide coup d'œil avant de s'adresser à la femme :

— Patricia... vous savez que nous sommes chargés d'organiser la fête de Noël pour Lockhart & Cahill, n'est-ce pas ?

Patricia acquiesce avec empressement.

— Oui. J'ai déjà travaillé le scénario et...

— Justement, intervient Karen. J'ai décidé de confier cet événement à Emma, déclare-t-elle en me désignant d'un signe de tête.

Un silence inconfortable s'installe pendant lequel Patricia se tourne lentement vers moi. Si les regards pouvaient tuer, je n'aurais sans doute jamais plus la possibilité de savourer le muffin au chocolat que j'ai acheté ce matin en allant au travail et qui m'attend depuis une heure.

Surprise, je contemple Patricia, puis Karen. Est-ce que je viens de chiper le travail de quelqu'un d'autre ?

Patricia serre les poings à plusieurs reprises.

— À elle ! s'exclame-t-elle. Mais...

D'un seul regard, Karen la fait taire.

Patricia referme sa bouche et fixe droit devant elle.

— Oui, à elle, confirme Karen. Et je veux que vous l'aidiez. Elle a de grandes compétences organisationnelles. Il lui manque juste quelques connaissances en ce qui concerne les meilleurs endroits de New York. Vous travaillerez donc sous sa responsabilité, mais comme vous serez son bras droit, vous aurez aussi votre mot à dire. Je crois simplement que vous n'êtes pas encore prête pour vous occuper d'un client aussi important, mais je suis sûre que vous apprendrez beaucoup aux côtés d'Emma.

Je me mordille la lèvre. Elle n'aurait jamais dû ajouter cette dernière remarque. Patricia m'observe comme Cruella De Vil prête à enlever les cent un adorables petits chiots, et je suis mortifiée.

Un instant, je m'attends à ce qu'elle explose. Ses joues s'empourprent, une veine bat sur sa tempe, mais au final, elle hoche la tête, à contrecœur.

— Parfait. C'est entendu, alors. Patricia, voulez-vous montrer son bureau à Emma ? J'ai autre chose à faire que de papoter avec vous.

Avec ses mains parfaitement manucurées, elle fait un geste en direction de la porte. C'est pour moi le signe de me lever et d'espérer que mon bureau se trouve le plus loin possible de celui de Patricia.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

C'est ma deuxième journée chez Make a Mark Events à New York. Grâce au décalage horaire et au fait que mon voisin a trouvé nécessaire, pour la seconde soirée consécutive, de démontrer sa virtuosité aux autres locataires, le café est devenu mon meilleur ami. Par chance, j'ai déniché un joli petit bar à café entre la station de métro et mon travail, et j'entre au bureau comme une vraie New-Yorkaise avec trois gobelets dans un porte-gobelet en carton.

Hier, j'ai réussi à me retrouver en moins de dix secondes sur la liste des personnes les plus haïes d'une collègue, sans même avoir échangé le moindre mot avec elle. Bien évidemment, le silence méprisant qu'elle m'impose m'exaspère au plus haut point, avec pour résultat que mon horrible tic – que j'ai, Dieu merci, réussi à réprimer dans le bureau de Karen – revient en force, et que je me mets à lui parler à tort et à travers.

— Belle journée, non ? dis-je en posant le latte que je lui ai acheté sur son bureau.

Patricia nous regarde dédaigneusement, moi et le gobelet, puis elle fixe de nouveau son écran d'ordinateur.

Imperturbable, je poursuis tout en m'asseyant sur le bord de son bureau :

— On m'a dit qu'il pleuvait aux Pays-Bas. Du coup, je suis vraiment contente d'être à New York. En Hollande, on a toujours des étés pourris avec beaucoup de pluie, et dès qu'il y a un rayon de soleil la plage est

bondée. Il faut alors se battre pour trouver quelques centimètres carrés pour poser votre serviette. Ensuite, il ne vous reste plus qu'à vous asseoir en tailleur jusqu'à ce que vous n'ayez plus l'air de quelqu'un qui a été enfermé pendant dix ans dans une cave.

N'obtenant toujours aucune réaction, je décide de changer de sujet. En désignant le gobelet fumant sur son bureau, je précise :

— C'est un latte au lait d'avoine. Hier, au déjeuner, j'ai vu que tu mangeais une salade de tofu, alors je me suis dit que tu étais peut-être vegan.

Silence.

Je pousse un soupir frustré. Les affaires sont les affaires. On n'a pas besoin de devenir amies, et je suis suffisamment qualifiée pour lui rappeler ses responsabilités.

— Écoute, Patricia, dis-je d'un ton aussi calme que possible. Je peux comprendre que tu trouves injuste qu'on m'ait confié ce projet, mais c'est comme ça. Il va falloir qu'on le mène à bien toutes les deux. Ta réaction suite au choix de Karen prouve qu'elle a peut-être pris la bonne décision. Ce n'est vraiment pas très professionnel, et...

Pour toute réponse, Patricia se lève et saisit son café. Aussitôt, je recule. Je crains un instant qu'elle le jette sur ma nouvelle robe, mais elle se contente de brandir le gobelet.

— Merci, répond-elle alors en arborant un sourire mielleux. Je viens d'envoyer à l'imprimante une liste des salles susceptibles de convenir pour la fête. On pourra l'apporter demain à notre réunion chez Lockhart & Cahill.

Bouche bée, je cligne des yeux.

— Oh, euh... super. Merci.

— Et j'ai déposé sur ton bureau une liste de groupes de musique disponibles. Il n'en reste que peu de qualité, vu le peu de temps qui nous r...

— Pour être honnête, j'avais déjà quelqu'un en tête pour la musique. Je jetterai tout de même un coup d'œil à tes propositions, réponds-je le plus gentiment possible.

Patricia acquiesce d'un hochement de tête, puis se dirige vers l'imprimante en se déhanchant, et moi... je ne sais pas quoi en penser. Finalement, je hausse les épaules et décide d'être satisfaite que Patricia semble, tout compte fait, disposer d'un minimum de professionnalisme. Je saute de son bureau et m'avance vers le mien qui se trouve quelques mètres plus loin.

Mon collègue d'en face s'appelle Marcel. Il est grand. Il a des cheveux crépus, des yeux brun chocolat et l'énergie d'un bébé élevé au Red Bull plutôt qu'au Blédilait. Ses doigts courent à toute vitesse sur le clavier.

Je sors le dernier gobelet de mon support en carton et le pose devant lui. Il me jette un regard étonné, puis me gratifie d'un large sourire.

— Merci, Emma, dit-il joyeusement.

En observant le logo sur le gobelet, il ajoute :

— Je vois que tu as déjà découvert *Hot Beans*. Tu as fait vite ! Je suis sûr que tu en as rapidement eu marre, du jus de chaussette qui sort de notre machine à café !

Il rit et boit une gorgée. Aussitôt, il fait une grimace et demande :

— C'est du décaféiné ?

Mes joues s'empourprent.

— Je, euh...

Je hausse les épaules d'un air contrit.

Finalement, je décide de mentir et déclare :

— Non, je ne crois pas. Ou alors, ils se sont trompés. C'est possible.

— Hum, marmonne Marcel en reprenant une gorgée. J'espère que tu n'as pas été trop généreuse en pourboire !

Merde ! Je ne leur ai rien laissé. J'ai complètement oublié qu'aux États-Unis, ils ont l'habitude d'en donner même dans les boutiques de vente à

emporter. Il ne me reste plus qu'à espérer que la prochaine fois, le barista ne crache pas dans mon café. Ou pire : qu'il utilise du lait d'amande.

— Ne t'inquiète pas pour ça ! dis-je pour le rassurer, tout en avalant mon cappuccino d'une traite.

Puis je parcours la liste des artistes que Patricia a imprimée pour moi.

Marcel vide courageusement son gobelet et se remet au travail. Je cherche sur YouTube les groupes que Patricia a proposés. L'un des musiciens fait de la drill. Après l'avoir déniché sur Google, je conclus que la seule raison de sa présence à une fête d'avocats serait d'y trouver une bonne assistance juridique. Quelques artistes semblent convenables, mais pas assez bons à mon goût... Non, je crois que mon choix est le meilleur.

Je veux engager Ed de Vries. Il a remporté un télécrochet aux Pays-Bas et sa carrière démarre bien. Outre le fait que j'ai déjà travaillé plusieurs fois avec lui et qu'il le mérite, je pense également qu'il est l'homme de la situation. Je sais qu'il bosse actuellement sur un album de Noël, mais j' imagine qu'il ne laissera pas passer une occasion de se produire à New York. De plus, le cabinet d'avocats dispose d'un gros budget, et son tarif est presque identique à celui de certains musiciens qui figurent sur la liste de Patricia.

Revenant de l'imprimante, elle me remet une pile de papiers.

— Ce sont les possibilités de salles qu'on devra apporter demain, explique-t-elle.

En désignant la photo d'un espace magnifique avec de hauts plafonds et de larges fenêtres donnant sur l'Empire State Building, elle ajoute :

— C'est celle-ci que je préfère. Elle est encore libre le 20 décembre. Alors j'espère que chez Lockhart & Cahill, ils se décideront vite.

— Oh, euh... Waouh... Merci, dis-je, surprise par tout le travail qu'elle a déjà effectué.

Patricia hoche la tête avec raideur.

En parcourant le reste de la liste, je continue :

— C'est super que tu aies déjà préparé tout ça !

Elle me lance un regard railleur et assène :

— Eh bien, comme jusqu'à hier c'était encore mon boulot, ce n'est pas si étonnant que ça.

Marcel nous observe par-dessus l'écran de son ordinateur.

— Ne t'en fais pas, Patricia, intervient-il d'un ton bon enfant. La prochaine fois, Karen te confiera sûrement plus de responsabilités. Elle a sans doute pensé qu'Emma était un choix plus sûr parce qu'elle a un peu plus d'expérience que toi et que le temps presse pour ce projet.

Patricia respire profondément en fermant les paupières. Finalement, elle acquiesce brièvement et se retourne. Au moment où elle se dirige vers son bureau, elle me regarde par-dessus son épaule et déclare :

— Emma ? Je suis végétarienne, donc je bois du lait. Et je préfère le café décaféiné. Pour la prochaine fois.

Avec ses ongles longs, elle tape contre son gobelet avant de s'éloigner.

Je la fixe, ébahie, et j'entends Marcel émettre un sifflement empli d'incrédulité.

— Waouh ! s'exclame-t-il en secouant la tête. À mon avis, la note de service mentionnant que c'est à elle de t'assister a dû se perdre en chemin.

CHAPITRE 6

Bien que je dispose d'une kitchenette avec deux feux, je commande de nouveau mon dîner pour ce soir. Et de nouveau, ma voix au téléphone est noyée sous le bruit de la guitare électrique de mon voisin. Il l'a branchée sur un ampli, et comme l'immeuble est relativement vieux et mal isolé, je profite une fois de plus d'un concert privé.

Alors, je crie dans mon portable :

— Non ! Je veux des nouilles aux champignons noirs ! Et du porc sauté aux pousses de bambou !

— S'il vous plaît, Madame, pourriez-vous baisser un peu la musique ? demande mon interlocuteur. J'ai du mal à vous entendre.

— Croyez-moi, Monsieur, si je le pouvais, ce serait fait depuis longtemps !

— Comment ?

— Tant pis, je commanderai en ligne !

Je raccroche. Furieuse, je fixe le mur que je partage avec celui qui me donne des envies de meurtre. Je cherche les plats désirés dans l'application des plateformes de livraisons de repas, que j'utilise le moins possible car je trouve ridicule que les restaurants doivent leur céder une part déraisonnable de leurs recettes, et j'entre ma commande.

Il faudra vraiment que je me décide à faire des courses pour acheter de la nourriture correcte, contenant des vitamines et tout ça. J'adore cuisiner, mais le manque d'ustensiles ne m'y incite pas.

« Knock, knock, knockin' on heaven's door », chante une voix rauque. Si cette même voix ne m'avait pas déjà empêchée de dormir la nuit dernière, je l'aurais peut-être appréciée.

Lentement, j'inspire par le nez et expire par la bouche. Il n'est que huit heures et demie, ce qui n'est en soi pas si tard. Si ce soir à onze heures, il se prend toujours pour une célébrité, j'irai le voir. Le proverbe « mieux vaut un voisin proche qu'un ami éloigné » est valable dans les deux sens. Pour l'instant, je dois me contenter de n'avoir que le dernier.

Lorsque la sonnette retentit et que j'ouvre la porte au livreur, mon estomac gargouille. Je n'ai rien mangé depuis le déjeuner et la perspective d'un repas copieux réjouit mes intestins et mes glandes salivaires. Dès que le livreur a tourné les talons, je vide le contenu des boîtes en carton dans mon assiette.

Aux Pays-Bas, le restaurant chinois de mon quartier n'est déjà pas avare dans ses portions, mais je crois qu'avec la générosité du chinois new-yorkais, j'aurai à manger pour plusieurs jours.

J'allume la télévision et zappe jusqu'à ce que je trouve un film qui m'a l'air sympa. En avalant mes nouilles, je monte le son dans l'espoir de couvrir la musique. Quand je me rends compte que cela ne suffit pas, j'ajoute le sous-titrage. Impossible de profiter du film : je jette tellement souvent des regards courroucés vers notre mur commun que je peine à suivre l'histoire.

Quand le générique de fin défile sur l'écran, je prends – toujours énervée – une douche, puis j'enfile mon pyjama. Je me tresse les cheveux et me brosse les dents. Mon voisin ne semble pas avoir l'intention de cesser son vacarme. Je me glisse sous la couette et fixe le plafond, furieuse. Un nouveau solo impressionnant retentit. Je me roule sur le côté et appuie mon oreiller sur ma tête. Depuis que j'ai atterri, je n'ai pas pu dormir une minute tranquille ! Je souffre du décalage horaire, je fais de grosses journées et les heures qui me restent pour me reposer sont cruellement mises à mal.

J'en ai marre !

Poussant un grognement féroce, je lance mes jambes par-dessus le bord du lit et chausse mes pantoufles en forme de lapin. Avec la détermination d'un éléphant d'Afrique affamé ayant aperçu un sachet de cacahuètes, je me dirige d'un pas décidé vers la porte de mon voisin. Je cogne plusieurs fois sur le battant.

Aucune réponse.

Je lève les deux poings et tape encore plus fort sur le bois – un bélier du Moyen Âge ne serait rien à côté. Maintenant, le silence règne à l'intérieur de l'appartement. J'entends des bruits de pas. Mon cœur bat la chamade. J'essaie tant bien que mal de réprimer ma colère et d'afficher mon plus joli sourire.

Un cliquetis mécanique. La porte s'ouvre lentement. Au moment où j'ouvre la bouche pour dire quelque chose, je reste pantoise : je regarde droit dans deux yeux vert marron qui ne sont, cette fois, pas entourés d'eyeliner noir. Les cheveux en bataille, il se montre d'abord confus, puis agacé.

— Bon sang ! Vous passez déjà ? demande-t-il, irrité. On n'est qu'en septembre ! Bon, je veux bien prendre une boîte de ces machins à la menthe.

Je cligne plusieurs fois des yeux et le regarde d'un air étonné.

— Ces trucs à la menthe, répète-t-il, en mettant l'accent sur le mot « menthe », comme s'il croyait que je ne l'avais pas entendu. Vous savez, ces biscuits au chocolat fourrés à la menthe.

Ma bouche s'ouvre en grand et mes yeux s'écarquillent quand je comprends enfin le quiproquo.

Vexée, je m'exclame :

— Je ne suis pas une jeannette !

Outre le fait qu'on ne peut pas me confondre, malgré ma taille, avec une gamine de douze ans, les scouts ne font pas du porte-à-porte à onze heures

du soir pour vendre des gâteaux à des étrangers qui habitent dans un immeuble insalubre.

— Oh, résume l’abruti de l’avion, alors que son regard glisse de mes deux nattes vers mon tee-shirt. Joli pyjama !

Je jure intérieurement. Même si le pyjama que j’ai acheté il y a quelques années à Disneyland Paris est devenu l’un de mes favoris, ce n’est pas vraiment la tenue d’une femme adulte et attirante. Il est rose, et les joyeux visages de Mickey et de Minnie se répètent à l’infini sur le doux coton.

Je serre les poings en lui lançant un regard noir. L’homme y répond en me dévisageant d’un air amusé.

Excédée, je crie :

— Écoutez, je ne sais pas si vous avez un job dans la journée ou si vous vivez au crochet de vos parents, mais il y a des gens qui travaillent ! Il est onze heures du soir, et demain, je bosse. Pourriez-vous faire en sorte de produire un peu moins de décibels qu’un avion de chasse qui passe en rase-mottes ?

Piqué au vif, l’homme fronce les sourcils.

— Merci ! dis-je avant qu’il ait le temps de réagir.

Je me retourne pour me sauver, mais sa voix me retient.

— Hé ! Vous êtes la meuf de l’avion ! constate-t-il en riant.

Je m’arrête et me tourne vers lui.

Il semble bien plus joyeux que lors du voyage. Probablement parce qu’il a une occasion en or de me rendre la monnaie de ma pièce pour ma réplique « Jack Sparrow ». Pourtant, j’estime avoir déjà largement assez payé ces dernières nuits.

— Je ne vous ai pas reconnue avec ce... – son regard reste accroché à mon pyjama, les commissures de ses lèvres remontent légèrement – ces nattes.

Je le fixe, folle de rage, en passant la main sur mes deux tresses blondes. Puis je croise les bras démonstrativement et déclare :

— C'est moi, en effet. Et je serais ravie si vous pouviez être un meilleur voisin de palier que de voyage ! On n'a pas besoin de devenir les meilleurs amis du monde, mais vous pourriez avoir la décence d'arrêter de jouer après vingt-deux heures, ou au moins de mettre un casque !

L'homme penche légèrement la tête.

— Et si je n'en ai pas envie... ? me provoque-t-il.

— Alors... Alors...

Je secoue la tête tout en me disant que je vais devoir avertir le propriétaire et que j'aurai alors réussi à me faire un ennemi dont la chambre à coucher se situe à quelques mètres de la mienne.

Finalement, d'une petite voix, je demande :

— S'il vous plaît ?

Le Jack Sparrow sans eye-liner se passe la main dans les cheveux et pousse un gros soupir.

— OK, je vais faire de mon mieux, concède-t-il enfin. J'avais la chance que l'ancienne locataire travaillait dans un casino. La plupart du temps, elle était absente la nuit. Elle était rarement là. Je tâcherai d'y penser, d'accord ? demande-t-il.

J'acquiesce avec reconnaissance.

— Parfait, dit-il.

Son regard se déplace vers mon pantalon de pyjama sur lequel se trouve la version bébé de Minnie et de Mickey à côté d'un arbre de Noël.

— Dormez bien et faites de beaux rêves, déclare-t-il en souriant.

Puis il ferme la porte.

CHAPITRE 7

Le lendemain matin, je me réveille reposée. Pour la première fois depuis que je suis à New York, ma nuit n'a été perturbée ni par du tapage nocturne ni par une vessie surchargée. En sortant du lit, je me rends compte que je ne connais toujours pas le nom de mon voisin. Si je devais le deviner, j'opterais pour Chip. Ou Chad. Ou tout autre nom correspondant à un homme qui me ferait préférer un appartement en bordure de l'aéroport de Schiphol à celui que j'occupe actuellement. Même si ce nom est uniquement basé sur son comportement. En me fiant à son physique, je choisirais quelque chose du genre Keith ou Kurt, ou tout autre nom qui sied à quelqu'un qui joue de la guitare électrique comme un dieu du rock et à qui on envoie des slips en dentelle lors d'un concert.

Je n'ai toujours pas fait de courses. Les matins précédents, j'ai vécu sur mes réserves de bagels sans gluten au fromage fondu, achetés sur un stand dans la rue. J'habite à New York depuis peu mais j'ai déjà compris qu'ici, les gens ont une crainte immodérée du gluten. Je suis sûre que dans cette ville, on pourrait braquer une banque avec une simple baguette.

Comme nous nous rendons aujourd'hui chez Lockhart & Cahill pour leur exposer nos idées et pour nous enquérir de leurs souhaits, je sors de mon placard une tenue qui en jette : une robe moulante bleu marine et des talons hauts. Je relève mes cheveux blonds en un joli chignon. Lorsque, peu après, je m'examine dans le miroir, je suis satisfaite du résultat. Heureusement, il me faut moins de correcteur pour cacher les cernes

sombres sous mes yeux. J'applique un peu de mascara puis me hâte vers la station de métro.

Avant de passer le tourniquet, je vais vite acheter un bagel, que j'enfourne en marchant d'un bon pas tout en consultant ma montre. Plus que six minutes avant le départ de mon métro. Le suivant part cinq minutes après, mais ici, arriver au bureau ne serait-ce que quelques minutes trop tard est mal vu.

Comme une habituée, je me dirige au milieu de la foule vers le portillon en avalant mon petit-déjeuner. Je suis douée par nature : d'une main, je passe mon ticket dans la fente, et de l'autre je fais défiler les messages entrants sur mon portable. Le bagel coincé entre les dents, je me hâte sur mes talons qui cliquettent sur le sol vers la rame de métro. Je maîtrise même parfaitement le mouvement fluide du poignet, nécessaire pour regarder l'heure toutes les dix secondes. *Yep !* En moi se niche une vraie New-Yorkaise ! J'ai le rythme, j'ai le bagel et...

Merde !

... J'ai du fromage fondu sur ma robe !

Frustrée, je fixe le donut qui, en réalité, n'en est pas un et qui, en glissant sur ma robe, a atterri par terre.

Des gens me lancent des regards courroucés parce que je bloque le passage.

— Excusez-moi, dis-je en me penchant pour ramasser le bagel que je jette dans la poubelle la plus proche.

Puis j'inspecte ma robe et hésite entre arriver en retard ou me présenter dans une tenue maculée.

Je décide finalement que je réussirai sûrement à nettoyer la tache au bureau avec une serviette en papier et un peu de savon. En attendant, j'enlève le plus possible de fromage fondu de ma robe et je me lèche les doigts avant d'entrer dans le métro.

— Tu as des montées de lait ? demande Mariana aux toilettes en jetant un regard suspicieux sur ma robe.

Le bagel est tombé sur un de mes seins, et un voile blanchâtre macule l'étoffe.

— Je croyais que tu n'avais pas d'enfants, poursuit-elle.

— Euh, excuse-moi, comment ?

Je la regarde d'un air ébahi.

— Des montées de lait, répète Mariana en indiquant ma poitrine. Ça m'arrivait régulièrement après mon accouchement, un véritable enfer ! J'étais obligée de porter des coussinets spéciaux dans mon soutien-gorge pour éviter de ressembler à une fabrique de lait ambulante.

Torturée, elle scrute son reflet dans le miroir, l'air aussi fatigué que de coutume.

— Même si je dois avouer que j'ai toujours cette sensation, avec les tirages de lait et tout ça..., ajoute-t-elle.

Un instant, la franchise de Mariana me laisse sans voix. Puis j'éclate de rire et je lui confie :

— J'ai laissé tomber un bagel sur ma robe.

Je tente d'enlever la tache tant bien que mal. Ça ne marche pas. Les grosses traînées de fromage ont disparu, mais il reste ce voile blanc sur mon décolleté.

— Ouille ! N'as-tu pas un rendez-vous cet après-midi chez Lockhart & Cahill ? demande Mariana, compatissante.

— Si.

Je frotte tellement fort que le tissu peluche.

Mince !

— Alors si j'étais toi, j'irais me changer, déclare-t-elle en secouant la tête. Sinon, ça ne ferait pas bonne impression.

— Je sais, dis-je en me massant le front d'un geste de dépit. Mais je n'ai pas le temps. Je dois encore revoir la présentation avec Patricia et ajouter

ma suggestion à sa liste de musiciens.

Pensive, Mariana contemple son blazer. Puis elle l'enlève et me le tend.

— Je te le prête, déclare-t-elle. Et si tu le boutonnes, personne ne verra les taches.

En me voyant hésiter, Mariana m'encourage d'un hochement de tête.

Alors, je demande :

— Tu en es sûre ?

— Évidemment ! Sinon, je ne te l'aurais pas proposé, répond-elle en roulant des yeux.

Je prends la veste et l'enfile. Elle est un peu trop large, car ma poitrine est nettement moins grosse que celle de Mariana. Malgré tout, l'ensemble a belle allure.

— Merci, dis-je, soulagée. Et si un jour je peux te rendre la pareille, n'hésite...

— Allez, ce n'est rien, minimise-t-elle son geste. Mais si un jour j'ai besoin d'une nounou, je saurai où te trouver !

Lorsqu'elle me voit blêmir – je m'y connais presque autant en enfants qu'en méthodes d'accouplement des grillons – elle éclate de rire.

— C'était une blague, Emma. Il n'y a aucune contrepartie, me rassure-t-elle en secouant la tête.

En désignant le mur, elle ajoute :

— Je vais retourner à ma place avant que la Duchesse me fasse des remontrances parce que son café est en retard. Sans sa dose habituelle de caféine, elle est encore plus irascible que de coutume. À tout à l'heure ! lance-t-elle en disparaissant rapidement par la porte.

Après son départ, je termine de peaufiner mon maquillage.

Les bureaux de Lockhart & Cahill sont encore plus imposants que ceux de Make a Mark Events. Je me familiarise peu à peu avec cet énorme bâtiment, qui se trouve en face de l'hôtel de ville de New York. Même s'il

est plus petit que la tour qui pointe parfois au-dessus des nuages, il n'en est pas moins impressionnant.

Aux Pays-Bas, j'avais des clients relativement importants, mais New York offre de nouvelles perspectives. Tout y est plus grand : les immeubles, les portions de nourriture... OK, mon appartement est une exception, mais n'empêche que dans cette nouvelle ville, certaines choses sont saisissantes.

— Tu viens ? demande Patricia en se dirigeant vers la porte d'entrée.

Impatiente, elle me jette un regard glacial et assène :

— On ne peut vraiment pas se permettre d'arriver en retard.

Je consulte ma montre : nous avons trente minutes d'avance ! Malgré tout, je la suis sans faire de commentaire. Nous pénétrons dans un hall tellement vaste que je suis sûre que si je poussais un cri, il y aurait de l'écho.

Au milieu se dresse un long comptoir derrière lequel se tiennent plusieurs hôteses. Sur la droite se trouve un escalier. Dans le mur derrière l'escalier, je découvre une multitude d'ascenseurs luxueux. Il nous est impossible d'avancer : le passage vers les bureaux est bloqué par des portiques de verre qui ne laissent passer que les détenteurs de cartes magnétiques.

Quand nous avons décliné notre identité à la réception, un homme vient nous chercher. Il a l'allure typique de l'employé d'un cabinet d'avocats : costume impeccable, cravate et raie sur le côté. Bref, tout à fait mon genre.

Il se présente comme étant Lewis Jones et nous précède dans l'ascenseur qui nous mène au dernier étage du bâtiment. J'ai l'impression d'avoir atterri dans une série judiciaire de Netflix. L'espace est empli du brouhaha de gens qui vont et viennent dans tous les sens. Au milieu se trouvent des bureaux où des employés tentent de voir le bout d'énormes piles de dossiers. Certains d'entre eux semblent à deux doigts d'éclater en sanglots.

— Ce sont des assistants juridiques, nous explique Lewis en désignant les employés les plus jeunes. Et voici ma place.

Il nous indique une chaise vide à côté d'un homme blond qui se frotte le visage d'un air dépit.

— Yo, Sebastian ! Tu viens ? Les dames pour la fête de Noël sont là.

Tandis que Sebastian se lève, Lewis se tourne de nouveau vers nous.

— On fait partie du comité des fêtes, commence-t-il. L'essentiel est organisé par le département des ressources humaines, mais nous, on représente le personnel dans la prise des décisions. C'est l'événement le plus important de l'année. Les gens s'en réjouissent longtemps à l'avance, vous avez donc une tâche gratifiante.

Sebastian contourne le bureau et se poste à côté de Lewis. Son visage m'est vaguement familier. Je plisse mes paupières et tente de me rappeler où je l'ai déjà vu. Ces derniers jours ont été tellement riches en nouvelles impressions, et j'ai fait la connaissance de tant de nouvelles personnes, qu'il n'est pas étonnant que je ne le situe pas tout de suite.

En me voyant le dévisager, Sebastian me tend la main, pensant sans doute que je m'attends à des présentations.

— Sebastian Miller. Enchanté, dit-il.

Je glisse ma main dans la sienne et la garde quelques secondes de trop.

Je réponds en hésitant :

— Emma Maes...

J'ajoute aussitôt :

— On ne s'est pas déjà vus quelque part ?

Sebastian me lance un sourire en coin, laissant apparaître une fossette.

— Eh bien, commence Lewis avant que Sebastian ait le temps de réagir. C'est marrant, mais un jour, il a joué le rôle d'un cadavre dans la série *Les Experts : Manhattan*. C'est peut-être là que vous l'avez vu ? ricane-t-il en tapant sur l'épaule de Sebastian. Et il était tellement fier ! Ça figure toujours sur ton CV, non ?

Sebastian adresse un regard noir à son collègue avant d'admettre :

— Ça remonte à la période où je croyais qu'être acteur était le moyen rêvé d'obtenir la gloire et la richesse. Heureusement, j'ai vite compris qu'il n'en était rien.

Lewis éclate de rire avant de se raviser.

— Je dois reconnaître que ta prestation à Broadway est ma préférée. C'était comment encore, cette chanson ? Tu te rappelles, avec ce petit pas de danse ? demande-t-il, en imitant de façon magistrale un mime qui appuie les mains contre une vitre imaginaire.

Sebastian roule des yeux.

— Il faudrait peut-être que tu te montres un peu plus professionnel, Lewis, déclare-t-il avec un hochement de tête en direction de Patricia et de moi. On n'est pas tout seuls.

À mon tour de pouffer.

J'interviens rapidement :

— Oh, ne vous gênez pas pour moi. J'ai l'habitude.

— Tant mieux ! s'exclame Lewis. Ici, tous les employés ne sont pas aussi amicaux que nous, mais nous nous connaissons depuis nos années étudiantes. Et si on allait dans la salle de réunion ? demande-t-il en désignant l'un des bureaux. Comme ça, on pourra vous exposer nos plans.

Sebastian me sourit de nouveau tandis que je me demande toujours d'où je le connais. Le bar à café ? Le kiosque à bagels ? Tout à coup, ça me revient : c'est lui qui m'est venu en aide dans le métro alors que je me battais avec le distributeur automatique, provoquant une queue phénoménale derrière moi.

Affolée, je fixe l'arrière de sa tête blonde, heureuse qu'il ne m'ait pas reconnue. Ce n'est pas l'un de ces moments que je prendrais plaisir à raconter à mes petits-enfants, à quatre-vingts ans, dans une maison de retraite, devant une tasse de thé avec des biscuits.

Patricia et moi suivons les hommes dans une pièce où se trouve une longue table de bois entourée de luxueuses chaises en cuir. Un pupitre sur lequel on peut brancher un ordinateur portable est posé devant un grand écran, fixé au mur.

— On doit attendre Jocelyne et Stephan des ressources humaines, explique Sebastian en tambourinant avec son stylo sur la table. Vous êtes un peu en avance, mais on apprécie votre enthousiasme ! déclare-t-il en nous lançant un clin d’œil.

Puis les deux hommes échangent un regard entendu. Je les observe à tour de rôle. Sentant les yeux bleus de Sebastian posés sur moi, je me dandine nerveusement sur mes talons hauts. Je le trouve super attirant, avec sa coupe de cheveux impeccable et ses vêtements stylés. Cela ne m’étonnerait pas de découvrir des chaussures cirées à ses pieds lorsque je jetterai tout à l’heure un coup d’œil sous la table en catimini. Elles seront probablement couleur cognac – c’est ce qui va le mieux avec un costume bleu marine et Sebastian a l’air d’être quelqu’un au fait de la mode.

Au moment où Stephan et Jocelyne nous rejoignent, j’ai déjà branché le portable sur l’écran et mis le PowerPoint en veille. Mais lorsque je m’apprête à prendre la parole, Patricia me devance :

— Bien. Nous avons trouvé plusieurs endroits qui pourraient vous intéresser.

Interloquée, je la vois s’approprier la tâche qui m’incombe sans m’avoir demandé mon avis. Ce n’est pas ce dont on était convenues. C’est moi qui devais faire la présentation, et elle sait que je ne vais pas l’interrompre car cela ferait mauvaise impression.

Le quatuor ne se rend compte de rien et écoute attentivement Patricia, qui énumère les locaux encore disponibles et qui expose les idées que nous avons eues pour la décoration et la restauration. Quand elle arrive au moment où nous allons montrer des diapositives des groupes possibles et

faire entendre des extraits de leurs titres, elle avale une gorgée de café. L'occasion pour moi de reprendre les choses en main.

Un nouveau sujet, donc un changement dans la présentation, me semble-t-il. Alors que je fais écouter quelques extraits, Patricia me jette un regard courroucé. Heureusement, elle ne fait pas de commentaire.

Lorsque j'arrive enfin à une chanson d'Ed de Vries, je vois Sebastian se redresser sur sa chaise. Il bouge – en apparence inconsciemment – au rythme de la musique. Lewis aussi acquiesce de la tête.

— Ça sonne bien. Qui est-ce ? demande Jocelyne, intéressée.

Je réponds fièrement :

— Il s'appelle Ed de Vries. C'est un artiste néerlandais. Il a gagné un concours de chant aux Pays-Bas.

— Hum, Ed the Freeze, répète Jocelyne avec son accent new-yorkais. C'est celui que je préfère.

Elle interroge les hommes du regard et demande :

— Et vous ?

Ils hochent la tête. Je suis enchantée. Par contre, Patricia semble loin d'être ravie et elle croise les bras. Mais cela m'est égal, vu le tour pendable qu'elle vient de me jouer.

— OK. Top, dit Sebastian. Cet après-midi, nous vous indiquerons la salle que nous préférons. Comme ça, vous pourrez la réserver.

Puis il se lève et nous lance un large sourire.

— On retourne travailler. J'ai encore beaucoup de boulot pour cette affaire *pro Deo* pour Cahill, ajoute-t-il en s'adressant plutôt à lui-même qu'à nous.

Je lui souhaite bonne chance. Puis Patricia et moi quittons la salle de réunion.

CHAPITRE 8

Après la fin de notre réunion chez Lockhart & Cahill, je regrette de ne pas pouvoir aller fêter dans un bar notre présentation réussie et la satisfaction de notre client, comme nous en avons l'habitude aux Pays-Bas. Au lieu de cela, nous rentrons chacune chez nous en nous souhaitant « bonne soirée » du bout des lèvres. Tout ça pour la simple raison que, sans le savoir, nous étions en compétition pour le même job.

Je pousse un grand soupir en me dirigeant vers la station de métro. Il devrait pourtant être possible d'entretenir de bonnes relations, non ? En tout cas, je n'ai pas réussi à amadouer Patricia avec du café – j'ai pourtant essayé avec du lait d'avoine et avec du lait normal.

C'est l'heure de pointe. Le métro est de nouveau bondé. Quand il démarre, je me cramponne à la barre chromée.

Entre la station de métro et mon appartement, il y a une supérette. Pour la première fois depuis mon arrivée à New York, j'ai envie de faire des courses. J'estime avoir mangé assez de plats à emporter. Mon corps réclame une nourriture plus saine. J'ai décidé de préparer une quiche avec de la farine complète et beaucoup de légumes. J'en aurai pour plusieurs jours et en plus, j'adore ça.

Je laisse de côté les paquets de céréales et me dirige directement vers le rayon des légumes où je remplis mon panier avec une courgette, un poivron et un poireau. Je me rends compte qu'ils ont un vaste choix de produits allant des pâtes au wasabi aux shots de gingembre, en passant par des

feuilles de cactus au ketchup Heinz et au beurre de cacahuètes Skippy. Finalement, je prends quand même un paquet de céréales pour le petit-déjeuner, au cas où je saturerais des bagels. Et un pot de Ben & Jerry's, qu'ils n'ont ici « malheureusement » qu'en format d'un litre. En passant devant le rayon des chips, je me dis qu'il est toujours utile d'en avoir chez soi. Comme mon dîner est déjà sain, je peux me permettre un petit truc à grignoter pour le soir. Une bouteille de vin est aussi une bonne idée. Comme ça, je porterai toute seule un toast à mon après-midi réussi !

Lorsque j'arrive enfin devant la porte d'entrée commune avec quatre sacs de courses au lieu d'un, comme initialement prévu, je ne trouve plus ma clé. Épuisée, je pose les sacs que j'ai dû porter en longeant quatre blocs d'immeubles. OK, je me suis autorisée quelques petites pauses, pendant lesquelles j'ai peut-être ouvert le sachet de chips, mais la route était longue. Je fouille mes poches et respire mieux quand mes doigts rencontrent enfin l'objet métallique convoité.

J'ouvre la porte, traîne mes paquets à l'intérieur, puis regarde les escaliers.

Merde !

J'avais complètement oublié que je devais monter au cinquième étage à pied avec toutes ces courses !

Peu après, j'entends la porte d'entrée commune s'ouvrir et se refermer. Soulagée, je regarde par-dessus mon épaule. Qui sait, c'est peut-être une personne de bonne volonté que je réussirai à convaincre de risquer une hernie discale. Malheureusement, je regarde droit dans les beaux yeux de mon voisin bruyant. Il est très séduisant avec son tee-shirt noir échancré et sa veste en jean usé. Alors qu'il remet son trousseau de clés dans la poche de son pantalon, il contemple d'un air amusé mes quatre gros sacs.

— Vous préparez une petite fête ? demande-t-il en examinant le contenu de mes cabas.

Ses cheveux sont ébouriffés par le vent qui sévit dehors, annonçant la période des feuilles qui tombent.

— J'espère être invité ! s'exclame-t-il.

— Non, je ne donne pas de fête, dis-je, irritée, en roulant des yeux.

— Vous voulez dire que vous allez manger tout ça toute seule ? demande-t-il en m'examinant des pieds à la tête. Ça va entrer ? ajoute-t-il, incrédule.

Offensée, je plante les mains sur mes hanches et je réplique, courroucée :

— Certainement. D'autant plus que je n'ai pas l'intention de tout manger en une seule fois.

Mon voisin ne réagit pas et hausse les sourcils.

Mon besoin agaçant de combler les silences revient en force :

— Mon père affirmait toujours que j'étais « un gouffre sans fond », dis-je sans réfléchir.

— Ah, bon.

— Parce que tout ce qui passe sous mon nez disparaît dans ma bouche. Il disait que les placards contenaient suffisamment de provisions pour nourrir dix enfants au lieu de deux. Pourtant, je ne grandissais pas. Jamais. Je ne grossissais pas non plus d'ailleurs. Heureusement.

En fixant les volumineux sacs de courses, j'ajoute :

— Mon petit frère me compare toujours à une vache.

Il laisse échapper un rire sonore et me regarde d'un air étonné.

— Et ça ne vous vexe pas ? demande-t-il.

— Non, je comprends assez bien son raisonnement.

Je hausse les épaules et j'explique :

— Les vaches ont quatre estomacs, donc elles peuvent absorber de grosses quantités.

— Ah.

Il semble surpris.

— Je n'étais pas au courant, déclare-t-il.

Je hoche vivement la tête, contente d'avoir pu enfin établir une sorte de conversation avec lui, même si c'est à propos de la digestion des ruminants.

Imperturbable, je continue mes explications :

— Le troisième estomac s'appelle le feuillet. C'est drôle comme nom. Et le quatrième s'appelle...

— Avez-vous besoin d'un coup de main pour monter vos courses ? m'interrompt mon public monocéphale.

Il n'a visiblement pas envie de savoir comment de l'herbe verte peut se transformer en gros tas de bouse marron.

— Vous savez que l'ascenseur est en panne, non ? demande-t-il.

Je le regarde, stupéfaite. Je me serais éventuellement attendue à ce que l'octogénaire du rez-de-chaussée équipé de son déambulateur me le propose, mais certainement pas mon ancien copassager.

— Euh... oui. Merci bien, dis-je, reconnaissante.

Il acquiesce et saisit les deux sacs les plus lourds. Ses phalanges blanchissent tandis que ses muscles se tendent pour monter mes provisions à l'étage.

— Bon sang, qu'est-ce que vous avez acheté ? Des lingots d'or ?

— Vous vous en sortez ? Sinon, on peut échanger les sacs. Les miens sont beaucoup moins lourds.

Mon voisin me lance un regard offusqué par-dessus l'épaule, et je me tais aussitôt.

— Je suis étonné que vous ne soyez pas tombée en les portant jusqu'ici, déclare-t-il. Je suis sûr que ces deux sacs pèsent déjà plus que vous.

— Ce sont juste des commissions ordinaires. Du lait, du vin, de la glace... et des trucs comme ça.

— Ah, ceci explique cela. Heureusement que je suis assuré pour les séances de kiné.

— Ce n'est pas très américain, dis-je en riant.

Il me jette un regard en coin. Aussitôt, j'ajoute :

— Mon père est médecin, c'est pour ça. Il insiste toujours sur l'importance d'une bonne assurance maladie.

Quand nous arrivons enfin au dernier étage – après avoir évité la marche vermoulue –, il pose les sacs devant ma porte en poussant un « ouf » démonstratif.

— Merci, dis-je en tournant la clé dans la serrure. Au fait, je m'appelle Emma.

Et en tendant la main, j'ajoute :

— On peut se tutoyer si vous voulez.

Il hésite quelques instants puis glisse sa main dans la mienne. L'extrémité de son index et de son majeur est un peu rugueuse, sans doute à force de jouer de la guitare pendant des heures... Il me tient la main un peu plus longtemps que nécessaire, et il m'est impossible de déchiffrer son regard.

— OK, moi c'est Rudy, annonce-t-il enfin.

Puis il lâche ma main et s'éloigne.

Rudy. Je ne m'attendais pas du tout à ce prénom pour ce musicien qu'on pourrait, vu son look, soupçonner d'avoir déjà brisé le cœur de nombreuses femmes et d'avoir roulé à moto en état d'ébriété, sans casque.

Rudy ouvre sa porte et je l'entends crier « bonne chance en cuisine » juste avant de refermer le battant.

Je coupe la courgette en dés, le poireau en rondelles et le poivron en lamelles. Je bats les œufs et les assaisonne avec du poivre et du sel. Le beurre est à température ambiante. Mais où est la farine ? Je n'ai tout de même pas oublié la farine !

Je vérifie mes courses et conclus, ébahie, que j'ai vidé la moitié du magasin, mais que j'ai omis d'acheter un ingrédient essentiel. Je jure intérieurement. Je n'ai aucune envie de retourner à la supérette.

J'examine les récipients alignés dans mon placard. N'est-ce pas un truc typiquement américain que de passer chez ses voisins pour demander un bol de farine ou de sucre ? J'hésite. Peut-être Rudy pourrait-il m'en prêter un peu. Ou m'en donner. Il me semble que, dans ce cas de figure, personne n'a jamais rendu de tasse de farine.

En soupirant, je décide finalement de prendre un bol sur l'étagère et de me diriger vers l'appartement de Rudy. Avant de pouvoir changer d'avis, je frappe deux fois sur le bois usé qui semble prêt à tomber en ruine si j'utilisais davantage de force. Un instant, j'ai l'impression qu'il n'est pas chez lui. Puis j'entends du remue-ménage dans la petite entrée. La porte s'ouvre. Rudy se tient dans l'entrebâillement, les cheveux mouillés, avec en tout et pour tout une serviette nouée autour de la taille. Il n'a pas les abdominaux d'un grand sportif, pourtant ils se dessinent de façon subtile sous sa peau. Comme ceux de quelqu'un qui bouge beaucoup et mène une vie active, sans pour autant jongler quotidiennement avec des bébés hippopotames. Une phrase en caractères gracieux est tatouée sur le côté de sa poitrine, mais je suis trop loin pour la lire.

— Emma ? demande-t-il, étonné, comme s'il attendait quelqu'un d'autre.

— Oui, salut, dis-je, un peu intimidée du fait qu'il soit si peu vêtu. C'est que... euh... j'ai... euh...

Rudy m'interroge du regard. Je cherche rarement mes mots. D'habitude, je ne suis jamais à court d'idées.

— J'ai oublié la farine, dis-je, honteuse.

Les commissures de ses lèvres remontent, puis il éclate de rire.

— Tu as oublié la farine ? demande-t-il. Tu as vidé la moitié du magasin et tu as oublié la farine ?

Gênée, je réponds :

— Oui. Donc euh... j'espérais que tu voudrais bien m'en, euh... prêter un peu, dis-je en levant mon récipient.

L'hilarité de mon voisin redouble. Même si je ne suis pas ravie de la situation, je dois reconnaître qu'un Rudy qui rit est un régal pour les yeux. Son visage s'illumine et ses yeux magnifiques scintillent.

— On est à New York ! s'exclame-t-il après avoir retrouvé son calme. Pas dans les faubourgs des années soixante-dix !

— Oh, excuse-moi. Je croyais que tu...

— La dernière fois que j'ai mangé un repas fait maison, c'était l'année dernière à Noël, chez mes parents. Es-tu au courant qu'on peut commander tout ce qu'on veut à New York ?

Il me regarde comme s'il expliquait à un enfant que pour résoudre une opération difficile, on peut aussi tout simplement utiliser une calculatrice.

Je rétorque :

— Bien sûr que je suis au courant, mais j'avais envie de cuisiner. Avec des légumes et tout ça.

— Ah, mais tu peux aussi commander des plats à base de légumes, explique-t-il patiemment, en resserrant sa serviette autour de la taille, laissant entrevoir le haut du V entre ses hanches. Ici, c'est New York. On peut trouver quasiment tous les plats de tous les pays du monde...

Il incline légèrement la tête et hausse les sourcils.

Je me rends alors compte qu'absorbée par la vue que m'offre mon voisin, je garde le silence depuis au moins une dizaine de secondes.

Je me racle la gorge en redirigeant vite mon regard vers son visage et marmonne :

— OK... Bon, eh bien, merci du conseil.

— Pas de problème.

Après avoir enfilé mon pyjama, je me couche et fais défiler mes messages Facebook. Je *like* la photo qui montre mes amis en train de dîner dans notre restaurant italien préféré. Sans moi. Une pointe de déception me traverse. J'aurais tellement aimé être assise à leur table, trinquer avec un

pinot gris et commander un plat de délicieux gnocchis au lieu de l'omelette que j'ai avalée ce soir.

En continuant à dérouler les pages, je tombe sur une photo qui me coupe le souffle : celle de Fedde ! L'homme qui m'a tellement blessé que j'ai toujours beaucoup de mal à revoir son image. Non pas parce que je voudrais me remettre avec lui ou que je serais encore amoureuse de lui, mais parce qu'il me rappelle l'une de mes plus grosses erreurs.

À l'inverse de la plupart des hommes de son âge, il est doté d'une abondante tignasse blonde. Ses yeux brillent de fierté, sa main est posée sur le ventre de son épouse, qui sourit. Elle a l'air douce. Pourtant, les deux fois où je l'ai rencontrée, je l'ai évitée. J'avais honte. Terriblement.

« Dans cinq mois, nous aurons la joie de te tenir dans nos bras » est écrit au-dessus de la photo. Je me mords la lèvre en regardant les yeux marron étincelants de la future maman. Puis j'ouvre le profil de Fedde et clique sur la touche « amis ». Mon pouce reste un instant suspendu au-dessus de l'option « supprimer ». Le cœur lourd, j'appuie dessus. Aussitôt, les photos de son profil, uniquement visibles pour ses amis, disparaissent de mon écran.

Au moment où je veux me retourner dans mon lit pour essayer de m'endormir, j'entends du bruit dans l'appartement de mon voisin. Il n'est pas seul. À travers la fine cloison qui sépare nos deux appartements, on entend des gloussements, interrompus par des bruits de baisers. Les yeux écarquillés, je fixe le mur en espérant que cela ne va pas durer longtemps. OK, il respecte notre accord de ne pas faire de la musique le soir, mais je dois dire que j'aimerais encore mieux ça plutôt que les halètements et les grincements de lit qui traversent à présent la paroi.

Je pousse un soupir de frustration. Ces bruits m'irritent plus qu'ils ne le devraient, et je ne sais absolument pas pourquoi. C'est un homme charismatique d'une bonne vingtaine d'années, qui ne manque sans doute pas d'admiratrices. En outre, comme je peux maintenant m'en rendre

compte, il possède la condition physique d'un sportif de haut niveau – un atout apprécié par sa partenaire de lit, si j'en juge ses sons approbateurs.

Les minutes s'égrènent. Je me tourne sur le côté, en appuyant – une fois n'est pas coutume – mon oreiller sur ma tête. Lorsque j'envisage sérieusement d'aller sonner à la porte de Rudy, les gémissements et les craquements cessent. Soulagée, j'enlève l'oreiller. Je me retourne sur le dos et fixe le plafond.

Je suis complètement réveillée.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 9

Je repère Sebastian. Dans le métro bondé, il a réussi à s'octroyer une place assise où il se fait le plus petit possible, tout en buvant quelques gorgées de café dans un gobelet en carton. Les cheveux parfaitement coiffés, il semble perdu dans ses pensées. Moi, en revanche, je joue de nouveau de malchance. Je suis coincée entre une personne qui, à en croire l'odeur qu'elle dégage, vient de sortir d'une salle de sport et une autre qui ne s'est pas brossé les dents depuis Noël dernier.

Heureusement, Sebastian m'offre une distraction visuelle bienvenue. En dépit du fait qu'il serre les genoux comme un gamin qui a descendu cinq canettes de soda, afin de donner un peu plus d'espace à ses voisins, il affiche un air détendu. Il porte un manteau chic qui doit le protéger contre le vent d'automne qui souffle à travers les rues de New York. Sa main gauche enserme la poignée d'un attaché-case. Je remarque qu'il a de belles mains soignées. Des ongles bien coupés, aux bords propres.

Soudain, il tourne la tête dans ma direction. Il me reconnaît. Ses yeux s'écarquillent un instant, puis il m'adresse un sourire d'une blancheur éclatante et lève la main qui tient le gobelet en signe de salutation.

Je lui rends son sourire et le gratifie d'un hochement de tête, comme il se doit dans le milieu professionnel, tout en me demandant à quoi il peut ressembler sans sa chemise.

Le règlement stipulerait-il quelque chose à ce sujet ? À propos de rencards avec des clients ? Je n'en ai jamais entendu parler.

Lorsque le métro s'arrête à Tribeca, nous descendons tous les deux, Sebastian un peu avant moi. Juste au moment où je crois qu'il a poursuivi son chemin, je l'entends m'appeler. Il rejoint de nouveau la foule et se met à marcher à côté de moi.

— Quel hasard ! s'exclame-t-il, surpris. Je ne savais pas que vous preniez le même métro que moi. Où habitez-vous ?

— À Greenwich, dis-je, toute fière.

J'habite ce quartier depuis quelques semaines seulement, mais je m'y suis attaché. Il est agréable avec ses cafés branchés et ses bars à jazz. Même si je ne suis pas fan de jazz, je me suis juré de m'y rendre au moins une fois. Simplement pour parfaire l'expérience Greenwich. J'omets de lui préciser que j'occupe un appartement dans un immeuble qui aurait pu servir de décor pour le clip « Wrecking Ball » de la chanteuse américaine Miley Cyrus.

Je lui demande :

— Et vous ?

Il consulte sa montre avant de me répondre :

— J'habite à Chelsea, mais je change presque toujours à Greenwich. La ligne directe avec Tribeca prend dix minutes de plus.

Le flot des gens nous pousse vers la sortie de la station de métro. Quand nous arrivons à l'extérieur, Sebastian m'interroge du regard.

— Comment se déroulent les préparatifs de la fête de Noël ?

— Bien, dis-je, en lui indiquant que je dois passer au bar à café où j'achète chaque matin un latte pour Marcel et un autre pour moi.

J'ai renoncé à tenter de me faire supprimer de la liste noire de Patricia en la gavant de café. Le seul résultat que j'obtiens, ce sont des demandes de faire des copies et de passer des appels téléphoniques. En d'autres termes, cela renforce l'idée qu'elle me considère comme son assistante.

Je tends au barista deux billets de cinq dollars – sur le papier, Abraham Lincoln me fixe d'un air outré comme s'il condamnait ma dépendance à la

caféine.

Je me tourne de nouveau vers Sebastian, qui se tient un peu en retrait, et précise :

— On a réussi à réserver Ed de Vries.

— Génial ! s'exclame Sebastian, enthousiaste. J'ai ajouté quelques-uns de ses morceaux à ma playlist de Spotify. Sa version de « All I Want for Christmas Is You » est magnifique !

— C'est mon morceau préféré ! m'écrié-je avec beaucoup trop d'exubérance.

Des fossettes apparaissent dans les joues de Sebastian quand il sourit.

— À mon avis, vous appréciez Noël autant que moi, déclare-t-il. C'est pour ça que j'adore m'occuper de la préparation de la fête. Je prends sur mon temps libre parce que je ne peux pas déclarer mes heures aux clients, mais ça me plaît tellement que je m'en fiche.

Il a une raie sur le côté, un vrai métier, et en plus, il aime Noël ! Tout à fait mon type d'homme !

J'acquiesce en émettant un bruit approuvateur tandis que je réceptionne le plateau en carton.

Sebastian jette un coup d'œil sur les deux gobelets.

— L'autre café est pour qui ? demande-t-il en me décochant un grand sourire.

— C'est pour mon collègue extrêmement énergique, dis-je.

Puis je me rends compte, honteuse, que je ne lui ai rien proposé. Alors, j'ajoute :

— J'ai complètement oublié de vous demander si vous vouliez...

— Ne vous inquiétez pas. Je viens d'avaler un double espresso, me rassure-t-il, les yeux pétillants. Même si ça me ferait plaisir d'aller boire un café avec vous un de ces jours.

Il m'interroge du regard en penchant la tête.

Je fronce les sourcils et m'apprête à me retourner pour lui commander un café. Mais il me retient par le bras et me dévisage d'un air entendu. Je cligne des yeux et tente de déchiffrer son regard.

Ah, oui... un de ces jours.

Mes lèvres formulent mes pensées. Sebastian pouffe. Je ne suis pas très douée pour le flirt.

Je viens d'obtenir un rendez-vous ! Et pas n'importe lequel, non, un rencard pour boire un café à New York avec un homme qui a le physique de mes rêves. Qui plus est, c'est mon donneur d'ordre. Mais bon, qu'y a-t-il de mal à prendre un café avec un client ? D'ailleurs, il n'a pas prononcé le mot « rencard ». Il envisage peut-être juste de discuter de l'avancée de l'organisation de la fête. Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

Je finis par bredouiller en tripotant le carton :

— Euh... oui, c'est une bonne idée.

Le silence s'installe. Je me balance d'une jambe sur l'autre. Au moment où je m'apprête à partager avec lui mes connaissances au sujet des différentes sortes de grains de café africain, Sebastian me délivre de mes souffrances et brise le silence.

— Fixer un rendez-vous pour aller boire un café serait beaucoup plus facile si j'avais votre numéro de téléphone, déclare-t-il en souriant. Je veux dire, ces rencontres inopinées ont leur charme, mais...

— Ah, oui. Attendez.

Je fouille dans mon sac à main – comme j'ai souvent vu des gens le faire en pareille situation dans les films –, j'en extirpe un stylo et je marmonne :

— Mince, je n'ai pas de papier.

Je continue à fourrager entre les papiers de bonbons, les clés, les élastiques à cheveux...

— Euh, Emma...

Je lève la tête. Sebastian brandit son téléphone.

— Je peux tout simplement vous ajouter à mes contacts. Pas besoin de stylo ni de papier, remarque-t-il, pince-sans-rire, en me tendant son portable.

Mes joues s'enflamment. En me mordillant la lèvre, je tape mon numéro d'une main.

Lorsque j'ai fini, Sebastian range son appareil et m'adresse un large sourire.

— À bientôt, Emma, lance-t-il d'un ton joyeux.

Puis il se retourne, sort du bar et prend la direction de son bureau, à l'opposé de l'endroit où je travaille.

— Quel magnifique sourire ! s'exclame Marcel quand je pose son café devant lui.

Ses yeux m'observent d'un air intrigué à travers ses lunettes rondes de hipster.

Par-dessus son épaule, je vois Patricia jeter un regard furtif vers les deux gobelets, avant de se concentrer de nouveau sur son écran. Peu après, elle se lève et rassemble quelques papiers, le visage crispé.

— Ma matinée a bien commencé, dis-je en m'installant à mon bureau.

Méfiant, Marcel lève les sourcils tout en dégustant son latte.

— Pourq..., commence-t-il, mais il est interrompu par la voix glaciale de Patricia.

— Pourquoi lui apportes-tu un café tous les matins ?

Elle ignore ma réaction de surprise quand je la vois surgir à côté de moi. Imperturbable, elle poursuit :

— Tu as quelque chose à cacher ? Tu essaies d'éviter des questions embarrassantes de sa part ?

Je pousse un profond soupir.

— Bonjour, Patricia, dis-je en me frottant le front avec le pouce et l'index.

Patricia passe à côté de moi et s'assoit sur le bord du bureau de Marcel.

— J’ai regardé récemment d’une traite tous les épisodes de la première saison de *Dexter*, lui confie-t-elle.

— *Dexter* ? répète Marcel, sans comprendre.

— Oui, *Dexter*.

Elle me jette un regard en coin, et j’ai une furieuse envie de lui envoyer le contenu de mon gobelet à la figure, parce que je sais exactement où elle veut en venir. Patricia a de la chance que le bar serve un latte aussi délicieux, car c’est l’unique raison pour laquelle elle ne dégage pas à présent une odeur de grains de café torréfiés premier choix.

— Ça parle d’un tueur en série qui travaille dans la police. Il apporte chaque matin des donuts à ceux qui partagent son bureau afin de préserver les apparences du collègue parfait...

Elle descend du bureau, incline la tête et me fixe d’un air entendu.

— Je veux dire par là... que les choses ne sont pas toujours ce qu’elles semblent être.

Puis, avec un sourire diabolique aux lèvres, elle se dirige vers l’imprimante.

Marcel secoue la tête et reprend une gorgée de son café.

— Je suppose que tu n’y as pas mis de cyanure, si ? demande-t-il d’un air faussement inquiet.

— Bien sûr que non, dis-je en souriant. Mais si j’étais Patricia, je n’accepterais plus jamais de boisson de ma part !

En pouffant, Marcel se replonge dans son travail. Il est incapable de rester immobile. Son pied martèle le sol, et il tourne sans cesse son stylo entre ses doigts en scrutant son écran.

J’allume mon ordinateur pour étudier les propositions des différents traiteurs. On m’a demandé de prévoir un repas haut de gamme. Au vu de l’argent disponible, ils entrent presque tous dans le budget. C’est l’avantage de travailler avec de grosses pointures : elles disposent d’une enveloppe

correspondant à leurs exigences. Aux Pays-Bas, j'ai souvent affaire à des entreprises qui veulent le *nec plus ultra* sans rien déboursier.

Je déroule l'offre de la Catering Company et lis le menu qu'ils proposent : de la dinde, du caviar et... Horrifiée, je fixe la carte. Du foie gras ! Aussitôt, je ferme la fenêtre de ce traiteur. Ils ont beau avoir des avis élogieux, je refuse de collaborer au gavage des oies. Et Sebastian ne me semble pas non plus quelqu'un qui encourage ce genre de pratique.

On approche de l'heure du déjeuner. Impossible de sortir Sebastian de mes pensées. Ce matin, dans le bar à café, lorsque ma certitude du bien-fondé d'un rendez-vous avec mon donneur d'ordre était alimentée par l'apollon se trouvant sous mon nez, cela ne me posait pas trop de problèmes. Depuis, mon opinion a changé, car qui veux-je duper ? Avoir un rencard avec un client est stupide et non professionnel.

Je pique mes baguettes dans mon *poke bowl*.

— Ça va ? demande Mariana, qui a toujours l'air de quelqu'un qui passe ses nuits dans un camp d'entraînement de l'armée de terre.

— Tu es bien silencieuse, ajoute-t-elle.

— Patricia l'a encore embêtée ce matin, explique Marcel avant de mordre dans un sandwich. Je comprends qu'elle soit énervée. Je veux dire, ton job lui avait été promis, ajoute-t-il en s'adressant à moi. Mais c'est vraiment puéril de sa part de s'en prendre à toi. S'il y a une personne contre qui elle devrait être en colère, c'est Karen. D'un autre côté, sa réaction montre que Karen a fait le bon choix en te confiant la responsabilité de ce projet. L'attitude de Patricia est inadmissible.

Mariana acquiesce d'un hochement de tête et pose sa main sur mon bras.

— Patricia a juste besoin d'un peu de temps pour digérer sa déception. Entre femmes, on devrait se soutenir. C'est déjà bien assez difficile pour nous au boulot, déclare-t-elle.

Comme le moment ne me semble pas opportun pour demander s'il y a des directives concernant les rendez-vous galants avec des clients, je lui adresse un sourire en balbutiant quelques remerciements.

— Tu sais de quoi tu as besoin ? demande Marcel en me jetant un regard qui ne présage rien de bon. De te saouler un bon coup ! On est vendredi, et je n'ai rien de prévu ce soir. Qu'en penses-tu, Mariana ?

Mariana fixe son plateau-repas d'un air désesparé et marmonne :

— J'adorerais, mais j'allaites toujours Rory et...

Elle pousse un grand soupir. Puis, jetant un coup d'œil à son portable, elle ajoute emplie d'espoir :

— Je vais voir avec Sean, mon mari, s'il peut se débrouiller tout seul ce soir.

Enthousiaste, Marcel applaudit.

— Il est grand temps que tu utilises tes hanches pour autre chose que mettre des bébés au monde ! s'exclame-t-il. Tu étais la reine de la danse lors de nos sorties d'entreprise. Tu ne dois pas négliger tes gènes latins !

Lorsqu'il claque des doigts à la manière de Beyoncé pour donner du poids à ses paroles, Mariana et moi éclatons de rire en même temps.

CHAPITRE 10

En sortant de la station de métro à Greenwich Village, Mariana, Marcel et moi marchons en direction de ma rue. Les réverbères projettent une lumière tamisée sur les pavés. Les maisons en briques aux fenêtres rectangulaires apportent une touche chaleureuse au quartier. Des silhouettes se profilent derrière les vitres : un couple en train de danser, une vieille dame qui, un verre à la main, observe un groupe de jeunes fêtards, un homme dans un fauteuil lisant un livre. Même s'il est presque onze heures du soir, il y a toujours beaucoup de voitures qui circulent dans la rue et des passants pressés qui se hâtent sur les trottoirs.

On vient de dîner à Tribeca, dans un restaurant où on a partagé la pizza la plus grande que j'ai jamais vue. Je leur ai parlé du café rock à côté de mon immeuble où j'envisageais d'aller un jour. On a rapidement décidé que ce serait l'endroit idéal pour tester la robustesse de notre foie et terminer la soirée.

Le mari de Mariana était content que sa femme prenne enfin un peu de temps pour elle. Dans un premier temps, elle a partagé cette bonne nouvelle avec nous avec beaucoup d'enthousiasme, mais à présent, elle consulte sans cesse son portable et se renferme sur elle-même.

— J'espère que Sean n'oubliera pas de lui mettre de la pommade quand il lui changera sa couche, marmonne-t-elle en sortant de nouveau son téléphone de son sac. Elle a un érythème fessier. Il faut aussi qu'il pense à vérifier la température du lait en faisant couler quelques gouttes sur sa main

après avoir chauffé le biberon. Je crois que je vais quand même l'appeler pour lui dire de faire attention à ce que ce ne soit ni trop chaud ni trop froid...

Marcel et moi échangeons un regard en secouant la tête quand nous entendons, peu après, Mariana discuter à voix basse avec son mari. Pourtant, leur conversation se termine étonnamment vite.

— Il m'a dit de ne pas me comporter comme une mère poule gavée aux hormones et de profiter de ma soirée, déclare-t-elle courroucée, en remettant son portable dans son sac. Il m'a raccroché au nez. Tout ça parce que j'essaie d'être une bonne mère !

— Laisse tomber, Mari. Tu es trop exigeante avec toi-même. Tu es justement une bonne mère quand tu penses aussi à toi, la rassure Marcel en l'entourant de son bras. Tu crois vraiment que Rory y gagnerait si elle avait une mère épuisée et surmenée, plutôt qu'une maman heureuse de sa vie qui ne se laisse pas envahir par le stress de la maternité ?

Mariana et moi fixons Marcel d'un air perplexe.

Curieuse, je lui demande :

— D'où tiens-tu toute cette sagesse ?

— Je suis devenu tonton en janvier dernier, explique-t-il. J'ai dit exactement la même chose à ma sœur. Elle aussi avait une peur bleue que la nounou fasse avaler du miel ou un truc comme ça à son fils.

Mariana blêmit.

— Du miel ! s'exclame-t-elle. J'ai oublié de lui dire de ne pas lui donner du miel !

— Au fait, en as-tu seulement chez toi ? demande Marcel avec une infinie patience.

Elle fronce les sourcils avant de pousser un soupir de soulagement.

— Non, tu as raison. Je ne mange jamais de miel et, heureusement, Sean non plus.

— Tu vois, il n’y a aucune raison de t’inquiéter. En plus, elle est aussi la fille de Sean. Je suppose qu’il a également intérêt à ce qu’elle continue à respirer.

— OK, tu as marqué un point, admet Mariana en souriant. Où est-il, ce café rock dont tu nous as parlé, Emma ?

— On y est presque, dis-je. Regarde, c’est là où tu vois des gens agglutinés dehors.

— Waouh, ça a l’air cool, glousse Marcel. Ça me plaît déjà.

Le café est bondé. À droite se trouve un long comptoir derrière lequel le personnel s’affaire et secoue des shakers. Le mur est couvert d’étagères sur lesquelles trônent probablement toutes les variétés de boissons du monde.

La barmaid tend un martini à un homme en costume. Un instant, je m’attends à ce qu’il lui dise : « My name is Bond. James Bond ». Ce n’est pas le cas. Au lieu de cela, il invective la femme parce qu’il a commandé un bloody mary.

Des lampes accrochées au plafond jettent une lumière tamisée sur les clients. Au milieu du café se trouvent des tables hautes, et à gauche, des coins lounge avec des canapés d’angle en forme de U, recouverts de cuir vert foncé.

L’espace est rempli de musique qui semble provenir d’un podium au fond de la salle et... c’est de la bonne musique. Excellente même ! Les poils de mes bras se dressent dès que j’entends la voix chaude et rauque qui résonne dans le micro. Une voix qui ferait des ravages dans une chambre à coucher.

— Waouh ! C’est qui ? demande Mariana.

Elle se dresse sur la pointe des pieds pour tenter de regarder par-dessus la foule et siffle d’admiration.

— C’est bien parce que je viens d’avoir un enfant avec l’amour de ma vie, sinon...

— Vraiment ?

Je suis son exemple, mais je ne parviens pas à me hisser au-dessus de la marée humaine et jure doucement.

— Tu veux que je te soulève ? demande Marcel en riant. Je pense en effet que tu ne dois pas rater ça. Il est beau comme un dieu. Je ne sais pas ce qu'elles ont toutes, ces rockstars... En tout cas, ce look sauvage combiné à un tel talent musical est terriblement sexy.

— À quoi ressemble-t-il ?

Je sautille frénétiquement dans l'espoir d'entrevoir l'homme qui fait saliver mes collègues.

— Il y a des places qui se libèrent, souffle Mariana du bout des lèvres. De là, on aura une vue parfaite sur la scène.

Tant bien que mal, elle court vers les sofas, et s'affale juste avant que le postérieur d'un homme ait le temps de s'y poser. Il la regarde d'un air furieux et la couvre d'inaudibles gentilleses.

— Hé ! C'est ma première soirée depuis mon accouchement, mon gars ! riposte Mariana. Avez-vous déjà passé quatre semaines sur une bouée gonflable tout en servant de vache à lait ? Avez-vous déjà été déchiré d'avant en arrière, sur toute la longueur ? Cela vous arrive-t-il de perdre le contrôle de votre vessie parce que vous avez dû sortir un autre être humain de votre trou du... ? Je...

Soudain, elle éternue et croise les jambes comme si elle voulait aller aux toilettes.

— Oups !

Entre-temps, l'homme est devenu blême. Il regarde l'endroit où Mariana s'est assise, marmonne quelques mots, puis se retourne.

Mariana se redresse, jette un coup d'œil par-dessus son épaule et lève les pouces triomphalement en notre direction.

— Hum, le vin qu'on a bu tout à l'heure au dessert commence à faire de l'effet, semble-t-il, remarque Marcel en acquiesçant d'un signe de tête.

Tout le corps de Mariana bouge au rythme de la musique tandis qu'elle fixe le podium, comme hypnotisée. Marcel et moi avançons vers elle. Nous ne sommes qu'à quelques pas d'une vue imprenable sur le groupe et leur chanteur canon. Sa voix chaude et sexy m'envahit. Lorsque je découvre enfin le propriétaire de cette voix, j'ai le souffle coupé.

Là, sur la scène, se tient Rudy ! Les yeux fermés, il chante avec une incroyable aisance. Ses cheveux couvrent la moitié de son visage. C'est la première fois que je le vois avec de l'eye-liner depuis le moment où j'étais assise à côté de lui dans l'avion. Inexplicablement, ça lui va bien : ça complète l'image.

Il porte une chemise blanche, une veste noire et un pantalon assorti. Ses pieds, glissés dans des boots à lacets, tapent la mesure, et il met toute son âme dans le morceau qu'il interprète. Une fille est à la batterie. Ses boucles châtain foncé entourent son visage et dansent au rythme de la musique. Le bassiste a des cheveux décolorés et porte un jean usé avec un tee-shirt blanc. Il gratte les cordes de sa basse avec une extraordinaire précision.

Rudy a une guitare autour du cou, mais il ne l'utilise pas. Il est beaucoup trop occupé à chanter. Passionnés par leur musique, les membres du groupe ne donnent pas l'impression de se rendre compte qu'ils jouent dans un bar plein à craquer.

Quand Rudy chante la dernière note et ouvre les yeux, la salle applaudit à tout rompre. Un instant, il semble désorienté. Puis il se redresse et adresse un grand sourire au public. Mon cœur bat la chamade.

Je le trouvais déjà beau – pas mon genre, mais beau – mais en le voyant sur l'estrade, je dois reconnaître qu'il est même très attirant. Son regard balaie la foule et s'arrête, de temps en temps, d'un air approbateur sur des filles qui l'acclament. Lorsqu'il nous découvre, ses yeux s'écarquillent. Il penche la tête. Un coin de ses lèvres se relève. Il me gratifie d'un hochement de tête et soutient mon regard. Mon étrange sensation se transforme en picotements dans le bas-ventre.

Et... je lui fais signe de la main. Même pas un signe dragueur. Non, plutôt celui d'une maman qui dit au revoir à son fils quand il prend l'autocar pour sa première sortie d'école : avec exubérance et une pointe d'émotion. Mais au lieu de s'adresser à un gamin de sept ans qui joue encore aux petites voitures, mon geste est destiné à un homme à qui les femmes sont prêtes à lancer des soutiens-gorge et des petites culottes.

Le sourire de Rudy s'élargit jusqu'aux oreilles, puis il se tourne de nouveau vers les membres de son groupe.

Et moi... je n'ai qu'une envie : disparaître.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

— C'est ton voisin ?

Le shot de tequila reste suspendu en l'air juste devant la bouche de Mariana. Elle me fixe, stupéfaite. Je me recroqueville pour que Rudy ne puisse pas me voir et j'acquiesce. Lentement, elle secoue la tête avant d'avaler sa tequila d'un coup sec.

— Et il ne s'est rien passé entre vous ? demande Marcel, incrédule. As-tu vu comment il t'a regardée ?

Je glousse bêtement et marmonne :

— Tout le monde m'a regardée. J'avais l'air d'une naufragée qui essayait d'attirer l'attention du garde-côte.

Mariana recrache aussitôt la tequila.

— Tu as en effet connu des moments plus glorieux, admet-elle. Mais ce n'est pas ce que Marcel voulait dire. Il voulait dire : avant. Il t'a regardée comme si...

Je ne saurai jamais comment Rudy me regardait, car celui-ci surgit soudain à côté de notre table avec sa batteuse.

— Salut, Bluebird, me salue-t-il.

Je cligne des yeux. Je n'ai aucune idée d'où il sort ce petit surnom, mais j'aime bien.

La batteuse l'interroge du regard.

— C'est qui ? demande-t-elle, curieuse. C'est rare que tu t'adresses à une fille autrement qu'avec « ça c'est, euh... ».

Rudy lui lance un regard furieux.

— Bluebird ? répète Mariana, qui lèche les dernières gouttes de sa tequila. Comme les jeannettes américaines ?

Pour toute réponse, Rudy sourit et me lance un regard appuyé. L'agréable sensation que j'avais peu auparavant s'envole aussitôt. Vexée, j'assène :

— Ce n'est pas interdit de m'appeler par mon vrai nom ! D'autant plus que je te l'ai donné il n'y a pas si longtemps !

Un scintillement apparaît dans les yeux de Rudy tandis que la batteuse assiste à notre échange en haussant les sourcils.

— Mais ce serait nettement moins marrant, dit-il.

Et en désignant les places libres autour de notre table, il ajoute :

— On peut ? Ça me semble une excellente occasion pour faire plus ample connaissance avec ma voisine.

Marcel, toujours hypnotisé par le beau visage de Rudy, sort de son état second et fait rapidement de la place au musicien qui vient de nous enchanter avec sa musique divine.

— Je vais chercher à boire. Les artistes ne paient pas leurs consommations, déclare la batteuse en désignant le bar. Voulez-vous quelque chose ? nous demande-t-elle.

Elle prend la commande, puis interroge du regard Rudy qui tarde à donner sa réponse.

— Tu veux quoi, Rudolphe ?

Rudolphe ?

Un court silence s'installe, pendant lequel le sourire qu'arborait Rudy à la suite de sa petite blague à mon intention disparaît de son visage. Irrité, il assène :

— Appelle-moi Rudy, s'il te plaît, Lauren.

Elle lui fait de grands yeux innocents.

— Je pensais avoir plus de chance d’obtenir une réponse de ta part en t’appelant par ton vrai nom, déclare-t-elle d’une voix mielleuse.

Puis elle échange avec moi un regard entendu, avant de se retourner et de se diriger vers le bar.

— Tu t’appelles Rudolphe ? dis-je en souriant.

Rudy – ou Rudolphe – pousse un soupir.

— Yep.

— Comme le renne ?

Rudy plisse les yeux.

— Non, comme mon grand-père.

— ... Et le renne.

Rudy continue à me fixer d’un air furieux, tandis que je lui retourne un regard provocateur. Mariana choisit exactement ce moment-là pour annoncer que *Rudolphe le renne au nez rouge* était son film favori quand elle était petite. Marcel siffle de surprise et raconte à son tour que *Home Alone* était pour lui la raison suprême de rester scotché à la télévision pendant les fêtes de fin d’année.

Lorsque Rudy s’apprête enfin à ouvrir la bouche pour répliquer, Lauren revient avec nos boissons. Elle s’installe sur le canapé à côté de Rudy et nous tend nos verres.

Rudy boit une grande gorgée de sa bière puis penche légèrement la tête.

— D’où vous connaissez-vous ? demande-t-il en désignant Marcel, Mariana et moi avec sa bouteille.

— Du boulot, répond Mariana. Je suis l’assistante du *big boss*, et Emma est à la tête de l’organisation de la fête de Noël d’un bureau d’avocats.

Rudy tire une sale tronche.

— Une fête de Noël ? répète-t-il, comme si on venait de le forcer à manger des huîtres avariées. C’est toi qui l’organises ?

Je croise les bras d’un geste défensif.

— Oui, et alors ?

Rudy secoue la tête.

— Eh bien... la relation avec Noël, évidemment ! s'exclame-t-il comme si cela coulait de source.

Je ne comprends pas ce qu'il veut dire. Toutes les personnes que je connais adorent cette fête.

— Il déteste Noël, intervient Lauren. En réalité, c'est depuis...

Rudy la fait taire d'un seul regard et tire sur l'étiquette de sa bouteille de bière.

— Oui, c'est depuis ce moment-là, confirme-t-il. Et je trouve que c'est devenu une fête super commerciale. Les entreprises en profitent pour vous faire acheter n'importe quoi. Les gens se promènent avec ces pulls moches et utilisent cette période pour se goinfrer de tout ce qui leur tombe sous la main alors qu'à l'autre bout de la planète, d'autres meurent de faim. Et après ils se plaignent de ne plus entrer dans leur jean *skinny*.

J'écoute sa tirade, bouche bée. Noël est tellement plus qu'une fête exploitée par le commerce. C'est un moment de convivialité, d'amour, de retrouvailles familiales et plus encore.

Juste quand je m'apprête à le lui expliquer, Mariana demande à Lauren avec curiosité :

— Au fait, toi et Rudy, où vous êtes-vous rencontrés pour la première fois ?

— À mon avis, c'était dans l'utérus, répond Lauren en riant. Il était déjà d'une compagnie exécrationnelle. Il avait fait caca dans le liquide amniotique, et j'ai failli m'y étouffer lors de l'accouchement.

Les commissures des lèvres de Rudy remontent, mais il tente de réprimer son rire en reprenant une gorgée de bière.

— Où sont passés les autres ? demande-t-il quand il a retrouvé son sérieux.

— Joey a un problème avec son ampli. Comme on remonte sur scène dans peu de temps, ils essaient de le résoudre.

— Mince. Il me semblait bien avoir entendu qu'il y avait un souci. Il faudrait peut-être qu'on aille leur donner un coup de main, déclare-t-il en se levant.

En me regardant, il ajoute :

— Ravi d'avoir discuté avec toi, Bluebird !

Il se retourne aussitôt et s'éloigne, manquant ainsi le majeur que je lève derrière son dos.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 12

— Quand vous m’avez proposé qu’on aille boire un café ensemble, je pensais qu’on irait dans un genre de bistrot, dis-je en contemplant la vue sur la ville gigantesque. Et qu’on commanderait du café !

J’avale une nouvelle gorgée de mon chocolat chaud et regarde Sebastian en riant.

— C’était aussi mon idée. En tout cas, jusqu’à ce que vous me racontiez que vous n’êtes jamais allée à l’intérieur de l’Empire State Building, répond-il en me faisant un clin d’œil. Quel genre d’expatriée êtes-vous ?

Je sens le rouge me monter aux joues et marmonne :

— Une qui n’a pas encore vu la statue de la Liberté non plus.

Sebastian me regarde avec de grands yeux.

— Ça alors, c’est pire que ce que je pensais ! affirme-t-il en secouant la tête. La plupart des gens qui viennent à New York visitent dès leur premier week-end tous les monuments les plus célèbres. Pourquoi pas vous ?

Je lèche la moustache de crème sur ma lèvre supérieure.

— Eh bien, parce qu’il existe un cabinet d’avocats qui, à la dernière minute, est devenu très exigeant... Donc, je suis surtout occupée à travailler, dis-je en haussant les épaules.

— Quels imbéciles !

J’éclate de rire. J’aime bien Sebastian. Quand il m’a envoyé un message me demandant si j’avais envie qu’on se voie pendant le déjeuner, il m’était bien sûr impossible de refuser.

Même si jusqu'à présent notre conversation a surtout tourné autour de la fête de Noël – il voulait aborder avec moi la possibilité d'avoir des sculptures de glace –, l'ambiance est chaleureuse. Pourtant, je peine à évaluer ce qu'il pense réellement de moi. Il rit de mes blagues et me lance parfois des regards qui me donnent des papillons dans le ventre. Mais peut-être se comporte-t-il si gentiment juste parce que je réponds à ses souhaits extravagants pour la fête de Noël.

Habituellement, les hommes me voient plus comme une bonne copine que comme un possible instrument de reproduction. Mon premier baiser a été un de ces événements à oublier rapidement : j'avais quatorze ans et j'étais amoureuse depuis des années de l'un de mes meilleurs amis. Quand j'avais enfin réussi à rassembler assez de courage pour l'embrasser, il avait hoqueté comme une loutre en train d'étouffer au lieu d'émettre les sons approbateurs que j'espérais entendre. Il avait essayé de me repousser, ce qui n'avait pas été chose aisée, car son appareil dentaire s'était emmêlé au mien. Bref : c'était loin d'être un franc succès. Il m'a fallu un an avant d'oser retenter ce genre d'étreinte – avec plus de succès car sans appareil dentaire.

— Et si on se tutoyait ? propose soudain Sebastian.

Ses cheveux sont légèrement ébouriffés, car nous sommes au soixante-huitième étage de l'Empire State Building. La vue est à couper le souffle. Il se rapproche de moi. L'odeur de son après-rasage pénètre dans mes narines. J'inspire profondément. Puis je réponds :

— OK.

— Regarde, dit-il en indiquant un point à l'horizon. D'ici, on peut voir la Pennsylvanie.

En plissant les yeux, je demande :

— Où ça ?

Sebastian me saisit doucement par les épaules pour m'orienter dans la bonne direction. Je sens la chaleur de ses doigts à travers l'étoffe de ma

veste.

— Là !

Il montre quelque chose au loin que l'on peut voir uniquement parce que le temps est très clair.

— Ah, oui ! C'est magnifique, dis-je. Et où se trouve la statue de la Liberté ?

On tourne autour de la pointe de l'énorme tour tandis que je termine le reste de mon lait au chocolat.

Pour la première fois, je prends conscience de l'immensité de la ville où je vais habiter pendant un an. Je découvre la vaste étendue qui s'appelle Central Park, le World Trade Center, la statue de la Liberté et le pont de Brooklyn que j'ai emprunté pour venir ici... Tout est exactement comme je l'avais imaginé, mais en mieux. Les possibilités sont infinies et il y a tellement de gens différents qui, tous à leur manière, font de la ville ce qu'elle est.

D'autres personnes sortent pour admirer la vue. Les appareils photos ne chôment pas. Les visiteurs viennent du monde entier, à en croire la multitude de langues qui résonnent autour de nous.

Je sors mon portable de la poche de mon pantalon et prends quelques clichés du World Trade Center. Lorsque je me retourne pour continuer à jouer les touristes, mon cœur manque de s'arrêter. J'aperçois un homme élancé aux cheveux blonds, vêtu d'un manteau bordeaux. Il scrute la métropole qui se trouve à nos pieds à travers le grillage. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à Fedde, qui porte toujours des chemises et des pulls bordeaux, et qui va bientôt avoir un enfant avec sa bien-aimée. Ils ne passent quand même pas leurs vacances à New York !

L'homme se retourne lentement et me fixe droit dans les yeux. Il a un hotdog à la main. Je pousse un soupir de soulagement. Je m'attendais à découvrir des yeux gris acier, mais ils sont marron. Il hausse les sourcils et examine son manteau, pensant qu'il l'a peut-être taché avec de la sauce.

Quand il se rend compte que ce n'est pas le cas, il me dévore des yeux d'un air aguichant. Au moment où il avance d'un pas, Sebastian se poste à côté de moi. L'individu s'immobilise aussitôt. Perplexe, il regarde la main que Sebastian a posée sur mon épaule de manière un peu possessive.

— As-tu fini de regarder ? demande Sebastian – une question qui peut être interprétée de deux façons.

Je me tourne vers lui. Ses yeux sont rieurs.

— Oui, dis-je alors. Partons.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13

— Merde !

Furieuse, je lève la tête vers le pommeau de douche qui, en guise de riposte, laisse encore échapper quelques gouttes. Mes cheveux sont pleins de shampoing et la mousse coule le long de mon cou sur ma poitrine. C'est vraiment le pire moment pour que l'eau s'arrête.

Je tape sur le pommeau en espérant qu'un dernier filet me libère de ma tête savonneuse. Un gargouillement retentit. Emplie d'espoir, je lève la tête. Il sort en effet quelque chose, mais ce n'est pas un liquide transparent. Une substance brunâtre m'éclabousse. Je crie d'effroi et de frustration avant de fermer le robinet au plus vite.

Je hume l'eau sale et pousse un soupir de soulagement. C'est inodore, ce qui signifie que, par chance, je ne viens pas de recevoir sur la tête le contenu des intestins des habitants de mon immeuble.

Je suis tout de même agacée. Je voulais tant me nettoyer de tout ce que j'ai accumulé dans la journée. J'en ai vraiment marre de croire voir Fedde à chaque coin de rue.

Je m'entoure rapidement d'une serviette, cours vers la cuisine et ouvre le robinet. Là aussi, l'eau claire se transforme en quelques secondes en un liquide couleur rouille. Jurant intérieurement, je réfléchis aux possibilités qui s'offrent à moi, et j'en conclus que je n'ai pas trop le choix.

— Hé ! Bluebird ! Qu'est-ce qui t'arrive ? demande Rudy en s'appuyant nonchalamment contre le montant de sa porte.

Il me contemple d'un air amusé et ajoute :

— Tu as une drôle d'allure !

— Merci, dis-je, vexée.

— Tu comprends bien ce que je veux dire. D'habitude quand je te croise, tu es mieux vêtue. Bien que... la fois où tu étais devant ma porte en pyjama...

Ses yeux glissent de mon visage vers la serviette qui couvre soigneusement mes seins et mes fesses. Mal à l'aise, je me dandine d'un pied sur l'autre et resserre le bout de tissu autour de moi.

C'était une mauvaise idée ! D'un autre côté, Rudy est la seule personne que je connaisse dans l'immeuble. Et je n'ai pas trouvé mieux comme solution pour résoudre mon problème, et pour cesser d'avoir l'air d'une touffe de cheveux sortie de la bonde d'une douche.

Faisant abstraction de son allusion à mon pyjama Disney, je demande :

— Tu as de l'eau courante claire ?

Il me regarde, étonné.

— Jusqu'à il y a quelques secondes, j'en avais. Pourquoi ?

— Chez moi, on dirait que mes tuyaux sont alimentés par quelqu'un qui a mangé trop épicé.

— En effet, ça ne donne pas envie de se laver les cheveux, admet-il en souriant.

J'acquiesce, heureuse qu'il me comprenne. Je lui lance un regard empli d'espoir.

Rudy laisse s'installer un silence qui ne présage rien de bon avant de déclarer en hésitant :

— Bon, ben... en principe, tu peux utiliser ma...

Je l'interromps aussitôt.

— Ah, oui ! Volontiers ! Merci !

Il sourit de mon empressement et fait un pas de côté.

— La salle de bains se trouve...

— T'inquiète, je connais. Elle est au même endroit que chez moi, crié-je par-dessus mon épaule en filant vers la salle d'eau pour me refaire une beauté.

Dans d'autres circonstances, j'aurais soumis l'appartement de Rudy à une inspection minutieuse, mais à présent, je suis pressée d'enlever l'eau sale qui colle mes cheveux.

Lorsque j'ai enfin rincé ma tignasse et enfilé ma tenue de nuit – j'ai eu la sagesse d'apporter un long tee-shirt et une robe de chambre au lieu de mon pyjama Disney –, je balaie la salle d'eau du regard. Elle est propre. Aucun poil de rasage dégoûtant ne traîne dans le lavabo. La lunette des toilettes est correctement abaissée. Même si ça peut aussi être le résultat d'un repas pimenté.

Peu après, j'entre dans le salon où Rudy est en train de regarder une série télé sur un canapé noir à deux places. Un grand écran plat est fixé au mur. Quatre guitares, aussi bien des électriques que des acoustiques, se trouvent dans un coin de la pièce. Je découvre aussi une platine et une grande collection de vinyles. Parmi eux, je reconnais la pochette de l'album « The Dark Side of the Moon » de Pink Floyd.

L'intérieur de l'appartement de Rudy est minimaliste : le strict nécessaire, rien de plus, rien de moins. Il n'y a ni coussins sur la banquette, ni bougies sur la table basse pour égayer l'ensemble. Je suppose qu'à l'approche des fêtes de fin d'année, il n'installera pas d'arbre de Noël, ce qui donnerait pourtant un air plus joyeux à la pièce. Il n'a pas beaucoup d'affaires mais son appartement semble bien mieux entretenu que le mien. Les murs sont impeccablement peints et le sol est recouvert de parquet au lieu d'une vieille moquette.

— Merci pour la douche, dis-je.

Rudy me dévisage. Il déglutit lorsque ses yeux s'arrêtent un peu trop longtemps sur mes jambes nues – heureusement, je me suis épilée hier. Je serre davantage la ceinture de ma robe de chambre.

Il arrache son regard de mes jambes et me fixe avec un sourire provocateur. L'air se remplit d'une étrange tension, que je romps en tournant la tête vers la télévision.

Curieuse, je demande :

— Tu regardes quoi ?

— *La Casa de Papel*.

— *La Casa* comment ?

— Tu ne connais pas *La Casa de Papel* ? s'exclame Rudy.

— Eh bien, je...

— Assois-toi ! dit-il d'un ton résolu en désignant la place à côté de lui sur le canapé.

Il attrape la télécommande et ajoute :

— C'est pas possible !

— Mais je...

— Crois-moi, c'est génial. J'ai décidé de regarder de nouveau la série parce qu'il y aura bientôt une nouvelle saison. Je viens de mettre le premier épisode, donc c'est le moment ou jamais de raccrocher les wagons.

Qui aurait cru qu'un jour Rudy m'inviterait à une soirée cinéma chez lui, et qu'en plus j'envisagerais sérieusement d'accepter son offre ?

Par acquit de conscience, je l'interroge :

— Tu en es sûr ?

— Sinon je ne te l'aurais pas demandé ! répond-il en roulant des yeux.

C'est vrai. Rudy ne me semble pas le genre de personne à faire ce type de proposition par pure courtoisie.

Quand, après une courte hésitation, je m'installe à côté de lui, il me demande :

— Envie de pop-corn ?

Je bâille sur le canapé mais je refuse de me laisser gagner par le sommeil. C'est trop passionnant ! Je me rends compte que, de temps en temps, Rudy m'observe du coin de l'œil. Lorsque nos regards se croisent, il me sourit d'un air de dire : « Je te l'avais bien dit, non ? »

Nous sommes chacun appuyés contre un accoudoir, de façon à pouvoir allonger nos jambes sur la banquette. Au moment où je change de position et que ma jambe frôle la sienne, une légère décharge électrique parcourt mon corps. Sans doute parce que le tissu de ma robe de chambre est synthétique et que l'air s'assèche à cause du froid qui s'intensifie. Je jette un coup d'œil furtif à Rudy pour vérifier s'il l'a senti aussi, mais il reste de marbre. Il range une mèche de cheveux derrière son oreille. Sa boucle d'oreille en argent scintille dans la lumière de la télévision. Sans sourciller, il continue à fixer l'écran.

Depuis une demi-heure environ, j'ai un truc coincé quelque part entre les molaires, mais l'idée de farfouiller dans ma bouche avec mon doigt ne me tente pas vraiment. Ce serait fort peu charmant.

Lors du générique de fin du quatrième épisode, Rudy se tourne vers moi. Il semble étudier mon visage et fronce les sourcils lorsque ses yeux s'arrêtent sur mes cheveux.

— Ils sont bouclés ? demande-t-il.

Gênée, je me passe la main dans ma chevelure. Comme je viens de les laver, ils ont séché à l'air libre et ont leur apparence naturelle : de grosses boucles blondes qui partent dans tous les sens, comme si je jouais avec des explosifs pendant mon temps libre.

— En réalité, oui, dis-je le plus nonchalamment possible. Mais je les lisse toujours, ça fait moins désordonné, non ?

Cette dernière remarque s'apparente à une question, mais en fait, c'est une décision que j'ai prise un jour où je devais me rendre à un entretien d'embauche. Depuis, je ne les coiffe plus jamais autrement.

Rudy penche légèrement la tête, puis son regard se déplace vers mes lèvres.

— Ce n'est pas nécessaire, car ça te va bien, constate-t-il.

Je rougis et demande, étonnée :

— C'était un compliment ?

Un coin de sa bouche se relève.

— Peut-être, répond-il.

Puis il désigne vite la télévision.

— Tu veux voir un autre épisode ? demande-t-il, visiblement ravi que j'aime sa série préférée.

— Oui, mais... Quelle heure est-il ?

Rudy consulte son portable.

— Une heure et demie.

Je me lève d'un bond.

— Merde, merde, merde ! Mon réveil sonne dans cinq heures !

— Ah, alors, il vaut mieux que tu partes.

Un instant, je crois lire de la déception dans ses yeux. Mais si jamais tel est le cas, il se reprend vite.

Tandis que nous nous dirigeons vers la porte d'entrée où Rudy ouvre plusieurs verrous, je lui demande :

— Et toi, tu ne travailles pas demain ? Je veux dire, tu chantes très bien, mais...

— Merci, dit-il en riant. Mais tu as raison : je gagne un peu d'argent en donnant des concerts chez nos voisins, mais ça ne suffit pas pour payer toutes mes factures. Je travaille aussi comme barista dans un café en face de Central Park.

— Oh ?

Je le regarde d'un air étonné, car ça non plus, ce n'était pas la réponse à laquelle je m'attendais.

— Alors toi aussi, tu prends le métro tous les jours ?

— Oui, comment irais-je au boulot sinon ? demande-t-il en roulant des yeux.

— Eh bien, tu aurais pu avoir une grosse bagnole de service, dis-je avec un petit sourire mielleux.

Rudy, qui vient d'ouvrir la dernière serrure, me lance un regard hésitant, mais ne fait pas de commentaire.

Curieuse, je demande :

— Pourquoi as-tu autant de verrous sur ta porte ?

Rudy jette un œil dans le couloir vide.

— Il y a des types peu recommandables dans cet immeuble. Mary, qui habite quelques portes plus loin, m'a confié l'autre jour qu'un gars accusé de trafic d'organes est venu s'installer ici.

— De trafic d'organes ?

Ma voix monte de plusieurs octaves.

— Accusé, insiste Rudy. Pas condamné. Ça fait une grosse différence. D'après moi, il a même été acquitté.

— Mais quand même ! Il n'y a pas de fumée sans feu !

— Je pense que ce n'est peut-être pas si grave que ça. Je fais confiance à la justice.

Perplexe, je m'exclame :

— À la justice américaine ?

— Dans ce genre de cas, oui, confirme Rudy en riant. Mais si on poursuivait cette discussion une autre fois ? Il me semblait que tu devais te lever bientôt.

L'expression de mon visage s'adoucit.

— Une autre fois ?

— Oui. Ou tu n'as pas envie de connaître la fin de *La Casa de Papel* ?

— Euh, si. Bien sûr.

— Parfait. Bonne nuit, Bluebird.

Sur ces mots, il me met gentiment à la porte...

J'entre dans mon appartement et ferme tous les verrous possibles et imaginables.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

— Waouh ! Regarde un peu comme tu t'es appliquée à boucler tes cheveux ! s'exclame Marcel de derrière son écran, en claquant des doigts comme il en a l'habitude. Tu t'es réveillée plus tôt ce matin pour chauffer ton fer à onduler ? Tu devrais l'utiliser plus souvent, ça te va bien.

— Merci, mais ce matin, au contraire, je ne m'en suis pas servie, dis-je en m'asseyant à ma place.

Je passe les mains dans ma tignasse. Une sensation étrange. Je me sens un peu nue. Il y a tellement longtemps que je n'ai plus porté mes cheveux de cette manière ! Mais le compliment de Rudy de la veille et le fait que j'ai laissé sonner mon réveil plusieurs fois m'ont décidée à faire une exception.

Marcel m'examine attentivement tout en buvant une gorgée du café que je lui ai apporté.

— Alors, tu peux remercier tes gènes de t'avoir donné ces boucles parfaites. Comment oses-tu outrager Mère Nature en utilisant un fer à lisser ? Cette coiffure te va à merveille !

Je suis sur le point de le remercier de nouveau quand Patricia surgit à côté de mon bureau. Je ne me réjouis jamais de la voir apparaître, mais aujourd'hui le regard dans ses yeux est particulièrement lugubre. Cela ne présage rien de bon...

Elle confirme mes sombres soupçons en annonçant de but en blanc d'un air impassible :

— Ed de Vries a annulé.

— Quoi ? Mais la présence de son groupe était justement l'une des principales exigences de Lockhart & Cahill ! dis-je. Bientôt, il ne nous restera plus que cette sculpture débile en forme de père Noël comme le voulait Sebastian !

— Oui. C'est la poisse. Si tu m'avais écoutée sans vouloir coûte que coûte imposer ton idée, on aurait tout simplement un groupe américain fiable. Mais non, tu voulais absolument faire venir ton Hollandais pure souche.

Furieuse, j'assène :

— Pourrais-tu au moins essayer de cacher ta joie ? C'est vraiment très embêtant pour toi aussi.

— Ce n'est pas moi l'organisatrice de la fête, réplique-t-elle. C'est surtout ton problème. C'est le revers de la médaille quand on est responsable de projet.

Je serre les mâchoires et j'inspire fortement par le nez pour tenter de garder mon calme.

— Patricia !

— Oui ?

— Voudrais-tu engager l'autre groupe qui figure sur la liste et qui plaisait également à Lockhart & Cahill ?

— Je leur ai téléphoné mais, comme je m'y attendais, ils sont déjà pris à cette date. Ça va être difficile de trouver quelqu'un dans un délai aussi court. On est à New York et c'est la période de Noël. Je pense que tu devrais commencer à composer une playlist sur Spotify ou un truc dans ce genre.

— Mais...

— Oublie ça, Emma !

Elle se retourne d'un coup sec et s'éloigne avec un déhanchement triomphal qui me donne envie de l'égorger.

Merde ! Merde, merde, merde !

Frustrée, je glisse les doigts dans mes cheveux et tire sur mes boucles. Je regarde Marcel d'un air désespéré. Il semble compatir.

— Désolé, ma belle, mais elle a raison. J'ai bien peur que tu n'aies plus le temps de trouver un bon groupe avec des chansons de Noël au répertoire, affirme-t-il.

— Satanée Patricia, dis-je entre mes dents.

Je sais que ce n'est pas sa faute, mais vu la situation, j'aurais bien voulu tuer la messagère. La tête entre les mains, je passe en revue toutes les solutions possibles dans mon cerveau fatigué.

— Mince, Emma. Tu ne peux pas faire un peu moins de bruit avec tes neurones ? Ça me déconcentre ! plaisante Marcel. Ne t'en fais pas. Ces choses-là arrivent. Ça va s'arranger, ajoute-t-il pour m'apaiser.

— Mais je ne vois pas comment ! Ce n'est pas du tout le genre d'Ed de Vries. Aux Pays-Bas, on a travaillé très souvent ensemble. C'est un homme fiable. Son manager aussi gère toujours parfaitement ses affaires... Je n'arrive pas à comprendre.

— Ne pourrais-tu pas engager un DJ ? Outre ses danses folkloriques en sabots, sa cuisine détestable et ses moulins à vent, la Hollande n'est-elle pas également connue pour ses excellents DJ ?

Je souris.

— En effet, ce serait une idée, mais pas la meilleure à mon avis. Chez Lockhart & Cahill, ils étaient catégoriques : ils veulent un groupe live. Non, il faut que je trouve une autre solution.

Tout en continuant à réfléchir, j'ouvre un courriel dans lequel m'attend une bonne surprise : le montant du devis final du traiteur choisi se révèle, miraculeusement, moins élevé que notre estimation.

C'est en même temps la seule bonne nouvelle de la journée. Au cours du déjeuner, Mariana se plaint abondamment de ses crevasses d'allaitement. C'est tout juste si, en plein milieu de la cantine, elle ne sort pas un sein de son soutien-gorge pour illustrer ses propos. Il n'y avait plus de pizza pour

moi, alors je tente d'avaler un sandwich rassis poulet-curry. Entre-temps, Mariana a changé de sujet. Elle nous explique comment sa poitrine douloureuse et son accouchement difficile handicapent sa vie sexuelle.

— Vraiment, continue-t-elle. C'est comme si on jetait une saucisse dans un couloir.

Marcel pouffe de rire. Sa soupe de tomates ressort par ses narines.

— Merci pour cette description très réaliste, s'esclaffe-t-il en essuyant les gouttelettes rouges avec une serviette.

Mariana hausse les épaules.

— Je trouve qu'on doit pouvoir appeler un chat un chat. J'adore Rory, mais bon sang ! C'est comme si on avait passé mon corps au laminoir ! Tout le monde dit toujours qu'accoucher est miraculeux, mais ça ressemble davantage à un accident de voiture !

Elle mord de nouveau dans sa pizza.

— Mais je reconnais que j'ai beaucoup aimé notre sortie de l'autre soir. J'avais enfin l'impression de redevenir moi-même. On y retourne vendredi prochain ? J'espère qu'il y aura les mêmes musiciens. Ils étaient vraiment excellents. C'est incroyable qu'ils ne donnent pas de plus gros concerts et ne passent pas à la radio. Surtout quand on voit le chanteur ! Et c'est ton voisin ! s'écrie-t-elle en me lançant un regard presque accusateur. C'est presque un délit d'habiter à côté d'un tel adonis et de réussir à avoir une vie sexuelle encore pire que la mienne.

Je la fixe d'un air légèrement railleur.

— Le fait que j'habite à côté de chez lui ne me donne pas carte blanche pour lui sauter dessus et lui arracher ses vêtements, dis-je pour la remettre à sa place. En plus, ce n'est pas du tout mon type d'homme. Et à mon avis, je ne suis pas non plus son style de femme.

— Ce n'est pas très étonnant. Il a des allures de mauvais garçon, sulfureux et sexy, alors que toi... tu te rapproches davantage d'une princesse Disney, intervient Marcel en riant.

Vexée, je riposte :

— Hé, fais gaffe à toi !

— Tu comprends bien ce que je veux dire. Tu es gentille avec tout le monde, alors que lui... à mon avis, il se fiche de tout.

Mariana avale une grande gorgée de sa limonade.

— C'est peut-être pas faux, déclare-t-elle. Mais tu connais le dicton : « Les contraires s'attirent. » Et même si ce n'est pas ton genre, tu ne me feras pas croire que tu n'as pas un faible pour les beaux mecs qui, de surcroît, chantent divinement bien.

— Là, elle marque un point, dit Marcel. En règle générale, moi aussi je préfère les hommes en costume, mais celui-là je ne l'éjecterais certainement pas de mon lit, ajoute-t-il en fixant le vide d'un air pensif. Je suis sûr que s'il était plus connu, il aurait des hordes de groupies derrière lui. Peut-être devrions-nous le présenter au label de disques pour lequel nous avons organisé ce jubilé, il n'y a pas si longtemps. Sa voix mérite un contrat ! conclut-il en raclant son bol de soupe avec sa cuillère.

Je frappe sur la table d'un geste triomphal. Pour la deuxième fois de l'après-midi, Marcel avale de travers.

— Quoi ? éructe-t-il.

Je m'exclame :

— Tu es brillantissime ! Je peux demander à Rudy d'animer la fête de chez Lockhart & Cahill. Il est parfait ! Peut-être même meilleur qu'Ed de Vries.

Un court silence s'installe. Puis Mariana et Marcel se mettent à parler en même temps. Leur enthousiasme est sans bornes. Ils imaginent déjà le tableau. Marcel se demande même à quoi ressemblerait Rudy vêtu d'un costume d'elfe en latex.

— Mais, au fait, n'a-t-il pas dit qu'il déteste Noël ? Comment diable vas-tu réussir à le convaincre ? m'interroge-t-elle.

— J'ai l'impression qu'il m'apprécie de plus en plus..., dis-je d'une voix hésitante.

En voyant leur mine enjouée, j'ajoute aussitôt :

— En tant qu'amie, bien évidemment !

— Hum, crois-tu vraiment pouvoir persuader le Grinch de se produire à une fête de Noël rien qu'en te montrant gentille avec lui ? demande Mariana, dubitative.

— Je lui offrirai bien sûr aussi un gros paquet de fric, dis-je pour préciser ma stratégie. Il travaille comme barista dans un bar à café. Je pense que le tarif horaire de cette fête dépasse largement son salaire actuel.

Marcel croise les mains, pose son menton sur ses doigts entrelacés et me demande d'un air intéressé :

— Ah ? Dans quel bar ?

CHAPITRE 15

Je remue les pâtes que je tente de préparer sur ma minicuisinière en pestant toujours contre Ed de Vries. Peut-être que son statut de star lui est finalement monté à la tête et qu'il a pensé : New York ? Pfff... je n'ai pas très envie de me payer dix heures de vol.

Mais heureusement, j'ai un nouveau plan : Rudy, le Grinch d'à côté, qui préférerait sans doute faire don d'un rein au trafiquant d'organes local plutôt que d'accepter d'interpréter des chansons de Noël.

Dieu merci, de l'eau claire sort de nouveau de mon robinet. Je n'ai donc pas besoin d'aller sonner chez lui pour prendre ma douche. Une douche d'ailleurs étonnamment chaude, contrairement à celle, plutôt froide, qu'il m'avait réservée lors de notre première rencontre.

Pendant que je surveille la grosse marmite où j'ai plongé assez de pâtes pour nourrir un régiment, une idée me traverse l'esprit. Peut-être Rudy n'a-t-il pas encore dîné et a-t-il envie de manger son premier repas fait maison depuis Noël dernier ? Juste pour le remercier de m'avoir laissée prendre une douche chez lui hier. En même temps, je pourrais préparer le terrain pour la question que je vais bientôt lui poser.

Je fixe la casserole avec la sauce tomate. Mes pâtes sont bonnes, mais pas non plus au point de faire renier ses principes à quelqu'un.

J'entends des pas dans le couloir. Ils s'arrêtent devant la porte de Rudy. J'hésite. N'aurais-je pas l'air trop envahissante ? Hier, je me suis incrustée chez lui jusqu'à minuit, même si ça ne semblait pas le déranger.

Un bruit de clés. Je me mordille la lèvre. J'ai besoin de lui et si je lui demande une faveur, il ne suffira pas qu'il me tolère, il faudra au moins qu'il me trouve sympa.

J'abandonne ma louche dans la casserole, je me précipite vers la porte et l'ouvre à toute volée. Rudy, qui s'apprête à rentrer chez lui, lève la tête, étonné. Il porte un tee-shirt avec l'inscription HAPPINESS CAFÉ qui ne correspond nullement à l'expression de son visage. Il dégage une odeur de café, a des cernes sous les yeux et donne l'impression d'avoir besoin d'une bière fraîche. Par chance, j'en ai justement dans mon frigo !

— *Hi!*

Je le salue le plus nonchalamment possible et hoche même la tête d'un air décontracté, en m'appuyant contre le montant de ma porte.

Surpris, Rudy me dévisage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il en souriant. Tu as une araignée dans ton appart ou quelque chose comme ça ?

Je fais celle qui est vexée et croise les bras en déclarant :

— Non. Mais c'est bien de savoir que tu es disponible pour ce genre de trucs.

Rudy secoue la tête en riant.

— Non, merci. La journée a été longue. Je vais commander à manger.

Aussitôt, je m'écrie :

— Attends !

Je quitte mon poste d'observation et regarde mes pieds nus sur le sol sale du couloir.

Et c'est là que la malchance s'en mêle.

Au moment où je veux me réfugier dans mon appartement afin de poser les pieds sur une surface dépourvue de bactéries carnivores, ma porte se referme en claquant. Dans le silence qui suit, je me retourne lentement, cligne plusieurs fois des yeux, puis je crie tellement fort « merde ! » qu'un

peu plus loin dans le couloir, une vieille dame apparaît sur le pas de sa porte.

— Surveillez vos paroles, ma petite dame ! siffle-t-elle en pointant sa cigarette dans ma direction.

Ses cheveux gris sont rassemblés en un chignon désordonné et elle porte une robe de chambre rose vif, ourlée de plumes. Entre ses jambes surgit la tête aplatie d'un chat, qui semble curieux de voir ce qui se passe à l'extérieur de l'appartement.

— Et pas la peine de crier comme ça ! continue-t-elle. J'avais éteint mon appareil auditif et pourtant, je... Oh non ! Gertrude !

Il me faut un peu de temps pour comprendre que Gertrude est le chat de race à poil long, qui a l'air d'avoir déjà fait des tentatives d'évasion ratées en s'écrasant le museau contre un mur. L'animal s'enfuit dans le couloir. Horrifiée, la femme porte une main ridée à sa bouche en voyant l'amour de sa vie prendre la poudre d'escampette. Puis elle plisse ses yeux et se tourne vers nous.

— Vous ! assène-t-elle en nous désignant avec sa cigarette avant d'indiquer l'endroit où le félin a disparu. Attrapez-le !

J'entends Rudy rire sous cape. Je ne sais que faire, mais finalement je réagis et, avec la vitesse d'un champion de marathon, je m'élance à la poursuite de l'énorme boule de poils blanche, qui n'a aucune envie de se laisser capturer. Rudy, qui se retient toujours d'éclater de rire, court derrière moi. La vieille femme nous suit à son tour en nous criant des recommandations telles que « ne la prenez pas par le ventre, elle déteste ça » tandis que Gertrude se faufile agilement entre les obstacles.

À la queue leu leu, nous poursuivons le chat échappé. Moi, complètement paniquée parce que je me sens coupable d'avoir crié, Rudy qui ne tente même plus de se retenir de rire et manque de s'étouffer, et la vieille femme qui, malgré ses hanches usées, réussit à se déplacer à une vitesse surprenante.

Lorsque j'ai enfin réussi à coincer l'animal dans un coin et que je tente de l'attraper avec un saut digne de Renaud Lavillenie, l'animal file entre mes jambes. Je jure de nouveau comme une charretière, ce qui me vaut de nouvelles remontrances de la part de la propriétaire du félin.

— Attention à ce que tu dis, Bluebird ! me sermonne Rudy, légèrement essoufflé.

Je regarde par-dessus mon épaule pour répliquer, mais en voyant ses yeux pétiller, je déclare, un peu grincheuse :

— Et toi, tu prends ton pied ?

— Peut-être. En tout cas, la vue dont je profite pendant cette expédition est plutôt agréable.

Son regard glisse vers mes fesses. Vite, je les cache avec mes mains.

Alors j'assène :

— Regarde ailleurs !

— Non, euh...

Un sourire diabolique se dessine sur ses lèvres tandis qu'il continue à reluquer mon postérieur.

— Tu sais ce que tu...

Je suis interrompue par Gertrude qui passe triomphalement à côté de moi. Elle serre un truc poilu entre les dents.

Lorsqu'elle le laisse tomber, je m'exclame :

— Berk ! Elle a attrapé une souris !

— Ou quelque chose qui a probablement été une souris par le passé, car elle a l'air d'être morte depuis pas mal de temps, rectifie Rudy.

Il se penche en avant et attrape Gertrude qui se débat violemment et tente par tous les moyens de récupérer sa proie en décomposition.

— Vous ne la tenez pas bien ! s'indigne la femme d'une voix rauque quand elle nous rejoint enfin. Viens, Gertrude.

Elle arrache le félin miaulant féroce des bras de Rudy et le coince sous son bras. Elle nous lance un dernier regard furieux avant de retourner

clopin-clopant vers son appartement en susurrant des mots rassurants à son chat.

— C'est Agnès, explique Rudy en la suivant du regard. La plus grosse râleuse de l'immeuble. En plus, elle est folle. Pourtant, la nuit, je préférerais la rencontrer elle plutôt que le gars du numéro 53, ajoute-t-il en se passant nonchalamment la main dans les cheveux.

Curieuse, je demande :

— Du numéro 53 ?

— Le trafiquant d'organes, précise Rudy en désignant une porte au fond du couloir. Un homme sympathique en soi, mais...

Scandalisée, je m'écrie :

— Tu m'as dit qu'il avait juste été accusé !

— C'est vrai, mais il n'y a pas de fumée sans feu, non ?

Il répète ma phrase de l'autre jour tandis que nous nous dirigeons vers nos appartements respectifs.

— Au fait, en parlant de fumée..., commence-t-il en pointant son doigt en direction de la fente sous ma porte, d'où s'échappent des volutes grises.

Une odeur persistante de sauce à spaghetti brûlée pénètre dans mes narines et, horrifiée, je porte ma main à ma bouche.

— Mon repas !

Je cours vers ma porte et pousse avec mes épaules contre le battant.

À cause de la tentative d'évasion de Gertrude, j'ai complètement oublié que je suis bloquée à l'extérieur et que ma casserole est toujours sur le feu. Ce n'est pas la configuration idéale. Encore moins dans un immeuble où la dernière inspection de sécurité incendie doit remonter à l'époque du président Lincoln.

— Tu n'as pas de clé ? demande Rudy.

Les yeux écarquillés, il m'observe alors que je vois s'envoler la caution de deux mille dollars que j'ai versée pour mon logement.

Je lui lance un regard signifiant « d'après toi ? » en secouant de plus belle la poignée de la porte. C'est quand même rassurant de ne pas réussir à l'ouvrir, après avoir appris que j'habite au même étage qu'un trafiquant d'organes. Rectification : trafiquant d'organes présumé.

— Attends ! Je vais chercher Mary !

Rudy semble soudain se rendre compte du sérieux de la situation. Il file vers l'appartement de la femme qui m'a accueillie le jour de mon arrivée. Très vite, j'entends le bruit d'un énorme trousseau de clés.

— Ah, mince. Mince, marmonne Mary en introduisant les clés l'une après l'autre dans ma serrure. Ah, celle-là non plus, soupire-t-elle. Il faut vraiment que je les numérote !

— Il serait peut-être temps aussi que vous fassiez contrôler les détecteurs de fumée. Ne croyez-vous pas, Mary ? C'est étonnant qu'ils ne sonnent pas maintenant, constate Rudy en indiquant le plafond.

— Chaque chose en son temps, mon garçon. Chaque chose en son temps... Ça y est !

Mary ouvre ma porte. Nous sommes aussitôt accueillis par un épais nuage sentant la tomate, l'origan et l'ail brûlés. En toussotant, je cours vers la cuisinière pour éteindre le gaz. Je découvre la sauce noire collée au fond de la casserole. La louche a fondu et dégage une effroyable puanteur. En fixant cette nature morte composée de plastique déformé et de pâtes incinérées, je me rends compte que j'ai énormément de chance. Cela aurait pu se terminer beaucoup plus mal !

Je sens une main sur mon épaule et lève la tête. Les yeux de Rudy, qui peu auparavant étaient malicieux, sont à présent emplis de compassion.

— Ça va ? demande-t-il, inquiet.

Je respire profondément – ce que je regrette aussitôt, car je viens probablement d'inspirer plus de matières nocives qu'un fumeur invétéré en trente ans – et me dirige vers la fenêtre.

— Oui, oui, ça va.

J'ouvre la fenêtre. L'air frais pénètre dans la pièce. Je peux maintenant mettre une croix sur mon idée de soudoyer Rudy avec de la nourriture.

— Ne t'avais-je pas conseillé de commander tes repas ?

Je me retourne et vois Rudy sourire légèrement pour tenter de détendre l'atmosphère.

Alors, je soupire.

— Ben, oui. Je n'ai plus d'autre choix maintenant. Je n'ai plus de casserole.

L'espace d'un instant, le silence règne. Rudy a l'air mal à l'aise, puis il enfonce nonchalamment les mains dans ses poches.

— Pizza ? demande-t-il finalement. Chez moi ? Ce n'est pas pour te vexer, mais ta maison pue.

Je le regarde, pleine d'espoir, et sens les commissures de mes lèvres remonter lentement. Passer le reste de la soirée dans une pièce qui empest le cramé n'est pas une perspective très réjouissante.

— Avec plaisir. Merci.

CHAPITRE 16

Je mords dans la dernière part de pizza. Rudy, qui a momentanément détourné le regard de la télévision, me dévisage en secouant la tête.

— Tu ne m’as pas menti en me disant que tu étais un gouffre sans fond. Je n’ai encore jamais vu une femme manger autant.

Je hausse les épaules en me léchant les doigts. Miam, du pepperoni. La pâte à pizza est ici beaucoup plus épaisse que ce dont j’ai l’habitude, mais elle n’en est pas moins bonne.

— J’ignore si je dois prendre ça comme un compliment ou un affront, dis-je finalement.

Je me redresse et mon pied frôle sa cuisse accidentellement.

Rudy suit mes mouvements du regard, mais au moment où il veut dire quelque chose, la sonnerie de l’entrée retentit.

— Tu attends quelqu’un ?

Je sens une vague de déception me parcourir à la perspective de devoir rentrer chez moi.

Rudy se lève, l’air intrigué.

— Pas que je sache, n...

— Rudy ! Ouvre ! hurle une voix féminine de l’autre côté de la porte. Je t’entends parler. Je sais que tu détestes patiner, mais c’est une tradition, tu n’y échapperas pas !

En se dirigeant vers l’entrée, Rudy se fige soudain et semble envisager sérieusement de retourner vers le canapé.

— Tu as oublié notre rencard ?

Mes pensées remontent quelques nuits en arrière, lorsque son lit avait failli traverser notre mur mitoyen sous ses coups de boutoir. Mon estomac se tord en imaginant Rudy patinant gracieusement avec une fille, main dans la main. Je tente de rester imperturbable, espérant qu'il ne se rende pas compte de mon brutal changement d'humeur.

Pourquoi cela m'ennuierait-il si Rudy avait une copine ? S'il la recevait chez lui et s'il faisait des trucs avec elle, comme n'importe quel homme d'une vingtaine d'années en bonne santé ? C'est juste un voisin avec qui j'ai regardé une série Netflix, et pas quelqu'un qui m'attend devant l'autel pour me dire oui pour la vie.

Rudy secoue la tête.

— Non, ce n'est pas un rencard, c'est Lauren, chuchote-t-il pour que sa sœur ne l'entende pas. Aujourd'hui, Wollman Rink ouvre ses portes pour la saison d'hiver. On s'y rend tous les ans ensemble, c'est une sorte de tradition.

— Wollman Rink ?

— Oui, tu sais, cette patinoire à Central Pa...

— Allez, Rudy, tu habites dans un immeuble qui date de l'époque où les gens se déplaçaient encore dans des carrioles tirées par des chevaux, s'impatiente Lauren derrière la porte. Crois-tu vraiment que je ne t'entends pas parler ? Et au fait, tu es avec qui ? Tu me la montres ?

En poussant un soupir, suggérant qu'il ne devra pas seulement s'efforcer de tenir sur de fines lames d'acier, mais aussi enfiler une tenue de patineuse artistique, Rudy commence à défaire les verrous.

Dès que la porte s'ouvre, Lauren passe sa tête à l'intérieur. Ses cheveux raides tombent comme un rideau devant son visage. Ses yeux, qui ressemblent beaucoup à ceux de Rudy, s'écarquillent quand elle me voit assise sur le sofa.

— Emma ? s'exclame-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Hé, Lauren ! dis-je nonchalamment.

Et en montrant la boîte de pizza vide, j'ajoute :

— Dîner.

— Hum, intéressant..., déclare Lauren avec un grand sourire.

Lorsque son frère lui lance un regard noir, elle se reprend vite.

— Joey vient aussi.

Elle fait un signe du pouce par-dessus son épaule.

Le bassiste, celui qui a les cheveux décolorés, tente par tous les moyens d'entrevoir ce qui se passe à l'intérieur et lance :

— Elle est toujours habillée ?

— Ho ! s'exclame une voix furieuse derrière Joey.

Y a-t-il une troisième personne dans le couloir ? La propriétaire de la voix se trouve hors de mon champ de vision.

— Joey a emmené la fille qu'il a rencontrée sur Tinder, nous confie Lauren en roulant des yeux.

— On est déjà sortis deux fois ensemble, riposte la voix de la fille invisible, vexée. Qu'est-ce que tu as contre moi ?

— Rien. Ne t'énerve pas, crie Lauren tout en implorant Rudy du regard.

— Je ne m'énerve pas ! s'offusque la fille.

Lauren se pince le nez et ferme les yeux.

— Pitié, Rudy. Ne me laisse pas sortir seule avec ces deux-là ! Tu peux toujours patiner avec une chaise si tu n'y arrives pas.

Rudy s'empourpre et lance un regard courroucé à sa sœur.

— Eh bien, merci, Lau, siffle-t-il en faisant un signe de la tête dans ma direction. Tout le monde n'a pas besoin de savoir que, sur la glace, j'ai les capacités motrices d'un bambin de deux ans.

— Tu viens avec nous, Emma ? demande Lauren, ignorant la remarque de Rudy. La patinoire est vraiment sympa. Ils n'ont pas encore mis les décorations de Noël, mais il y a déjà des lumières dans les arbres. C'est très beau.

Je regarde tour à tour le visage fermé de mon voisin et celui empreint d'espoir de sa sœur. C'est le moment rêvé pour construire des liens avec les membres du groupe. De plus, j'adore patiner. En hiver, aux Pays-Bas, on peut toujours me trouver sur la patinoire artificielle de la place du Musée à Amsterdam. Ou bien sûr, sur de la glace naturelle quand elle est assez solide pour s'y aventurer.

Je saute du canapé, frappe dans les mains et m'exclame :

— Oui ! Super !

Les yeux de Rudy s'écarquillent davantage lorsqu'il prend conscience qu'il n'a plus le choix.

— Argh ! J'aurais dû m'en douter, grommelle-t-il en mettant ses chaussures. La Noëlophile aime patiner !

Central Park est une oasis de tranquillité au centre d'une mégapole bruyante. Au milieu des arbres, le bruit des sirènes, klaxons et autres conversations téléphoniques semble lointain. En cette saison, les feuilles se parent d'orange vif et de rouge, et les parterres revêtent une couleur cuivrée. Les réverbères projettent une lueur chaude sur les allées en pierre et une odeur automnale vient titiller mes narines : des arômes de musc terreux qui me donnent envie de boire un chai latte.

— Tu sens le brûlé, Emma, constate Lauren pendant que nous marchons en direction du Wollman Rink. Je croyais que tu avais commandé une pizza.

Je renifle mes vêtements et grimace. Lauren a raison : je pue. On dirait un crématorium pour nourriture italienne. Je lui raconte ce qui s'est passé avec Gertrude et lui explique pourquoi Rudy m'a invitée à dîner chez lui. Elle est prise d'un fou rire quand je lui parle de mon saut dans le vide pour tenter d'attraper le chat.

— Et après ça, Rudy t'a proposé de manger chez lui ? demande-t-elle quand elle a retrouvé ses esprits. Ce n'est pas du tout... dans ses habitudes. Il est toujours un peu...

Ses mâchoires se crispent lorsqu'elle fixe Joey et sa copine qui marchent devant nous.

Joey a glissé son bras autour des épaules de la jeune femme et l'embrasse sur les lèvres. Elle pousse de petits rires étouffés lorsqu'il se baisse pour la prendre sur son dos. Ses cheveux couleur arc-en-ciel se balancent quand elle l'attrape par le cou. C'est un peu comme si Jack Frost était monté par une licorne. Lauren baisse les yeux et détourne le regard.

J'observe la scène, puis je me tourne vers Lauren – je suis légèrement inquiète en voyant l'expression de son visage. Alors, je lui demande :

— Ça va ?

— Oui, oui, tout va bien, répond-elle avec un peu trop d'empressement.

Au moment où je veux approfondir la question, Rudy surgit à côté de nous et interrompt notre conversation.

— Au fait, pourquoi Ian n'est pas là ? demande-t-il. D'habitude, il vient tous les ans, non ?

— Il est un peu grippé, je crois, déclare Lauren en haussant les épaules.

— Juste le nez qui coule, donc.

— Le connaissant, oui, ça doit être ça.

— Pourquoi tu l'as laissé s'en tirer comme ça, alors que moi, tu m'as presque sorti de force de mon appartement ? se lamente Rudy. Tu sais que je déteste le patin à glace.

Lauren range une mèche de cheveux derrière son oreille et jette de nouveau un coup d'œil à Joey, qui a resserré ses mains autour des jambes de sa copine.

— Parce que quand Ian a annulé, j'ignorais que Joey emmènerait sa princesse Bonnibel Chewing-Gum.

Curieuse, je demande :

— C'est qui, Ian ?

— Notre guitariste, répondent Lauren et Rudy en chœur.

— Il a le système immunitaire d'une amibe sous-développée, ajoute Rudy en secouant la tête.

Lauren éclate de rire, mais son sourire disparaît rapidement quand elle voit princesse Chewing-Gum faire de grands gestes à une autre fille qui s'avance vers nous.

— Stacey ! s'exclame princesse Chewing-Gum en sautant si fort sur le dos de Joey que sa colonne vertébrale semble à deux doigts de se briser. J'ai invité une amie. J'espère que ça ne vous dérange pas, roucoule-t-elle.

— Manquait plus que...

Lauren referme aussitôt la bouche en voyant que Stacey se trouve à portée de voix.

Stacey a des cheveux noirs ondulés et des yeux en amande, vert vif, qui se posent immédiatement sur Rudy. Elle dévisage mon partenaire de pizza d'un regard approbateur, tout en faisant la moue.

— Je t'avais bien dit qu'il était canon, lui souffle princesse Chewing-Gum d'une voix si perçante que nous l'entendons tous.

Rudy affiche un petit rire arrogant.

Lauren roule des yeux et me lance un regard compatissant.

— Voilà la raison pour laquelle son ego est plus gros que le Texas. Ce garçon reçoit beaucoup trop de compliments !

— Tu es jalouse, Lauren ? la taquine Rudy. Mais Papa et Maman ne pouvaient pas fabriquer deux enfants parfaits à la fois... Aïe !

Rudy se frotte le bras que Lauren vient de pincer. Puis il lève la main en signe d'indulgence.

— OK, je l'ai mérité, admet-il en souriant.

Les rires et les cris des gens qui glissent sur la glace remplissent l'air. En apercevant l'immense patinoire, j'ai le souffle coupé. Elle est magnifique, entourée d'arbres dont les branches sont décorées de petites lumières blanches. Au fond, au-dessus des cimes, se dressent les énormes

gratte-ciel de New York. Les fenêtres illuminées brillent comme des étoiles sur les bâtiments sombres.

— C'est beau, non ? chuchote Rudy à mon oreille.

Son souffle chaud balaie quelques cheveux de mon visage. Un frisson parcourt mon corps.

Après avoir acheté nos billets d'entrée, nous chaussons nos patins. Joey et sa copine ne cachent plus leur attirance mutuelle.

— Miam, tes lèvres ont un goût de fraises, déclare Joey en décollant sa bouche de celle de princesse Chewing-Gum.

Puis il regarde Rudy.

— Tu as besoin d'une chaise ? ricane-t-il en désignant de la tête un enfant qui en pousse une tout doucement sur la glace. L'année dernière, tu es tombé tellement fort sur tes fesses que tu n'as pas pu t'asseoir pendant trois jours.

Rudy ouvre la bouche pour riposter, mais il est distrait par Stacey qui s'installe à côté de lui.

— Je peux t'aider si tu veux, propose-t-elle gentiment en lançant ses patins. Je patine plutôt bien, si j'ose dire.

Je tourne la tête vivement en leur direction. Rudy la dévisage d'un air intéressé. Ses yeux dévient un instant vers son décolleté, qu'elle a subtilement étalé en ouvrant largement la fermeture éclair de son manteau.

Il passe la langue sur ses lèvres pulpeuses et change de position en me jetant un regard rapide, avant de s'adresser à elle :

— C'est gentil de ta part, merci.

Le même sentiment de malaise qui s'était emparé de moi un peu plus tôt dans la soirée revient en force lorsque Rudy se dresse avec précaution sur ses patins tandis que Stacey tente de le tenir en équilibre. Un bras autour de sa taille, elle lève la tête vers lui en riant.

Quel rire idiot. Quelle idiote, cette Stacey !

Lauren le voit aussi et grimace comme si elle venait d'enfourner quinze bonbons Pasta Basta acidulés. Je présume que l'expression de mon visage ne diffère pas trop de la sienne. Ensemble, nous regardons Rudy, Joey et les deux nanas s'éloigner en patinant.

Je pousse un profond soupir et aide Lauren à se relever.

— Allez, viens, dis-je. Faisons ce pour quoi on est venues !

Quand j'entame mon troisième tour, Rudy est toujours en train de se débattre avec la glace. Joey lui a suggéré plusieurs fois de piquer la chaise au gamin, et Stacey s'avère être une bien moins bonne instructrice que ce qu'elle avait fait croire. Même si elle tient debout sur ses patins, elle vacille souvent et est incapable d'aller vite.

Je me dirige vers Rudy, freine juste devant lui en faisant s'envoler des éclats de glace avec mes lames affûtées. Rudy semble impressionné.

— C'est donc vrai que les Hollandais sont de bons patineurs, déclare-t-il en riant. Vous raflez toujours toutes les médailles olympiques !

Stacey lève la tête.

— Tu viens des Pays-Bas ? demande-t-elle comme si elle s'intéressait à moi.

Mais aussitôt, elle s'adresse de nouveau à Rudy :

— J'ai vu en effet un jour à la télé qu'en hiver, les Néerlandais se rendent au travail en patinant sur les canaux. Ils ne doivent pas connaître les pneus hiver. Ha ha ha.

Elle rit de sa propre blague.

Je l'ignore et explique à Rudy :

— Il faut déplacer ton poids un peu plus vers les talons. Ça augmente la stabilité.

Rudy suit mon conseil et se penche un peu en arrière. Il chancelle, mais réussit à garder son équilibre.

— Bien. Maintenant, plie légèrement les genoux et... lance-toi !

Rudy avance avec précaution. Même s'il fait encore de temps en temps des gestes désordonnés avec les bras pour rester debout, il se débrouille beaucoup mieux qu'au début.

— Tu vois que tu sais patiner !

Stacey lui donne une tape si enthousiaste sur l'épaule qu'il perd momentanément l'équilibre et manque de tomber.

Je continue à patiner lentement à côté de Rudy en jetant parfois un œil sur sa technique. Il me faut quelque temps pour repérer Lauren – elle a déjà enlevé ses patins et s'est assise au bord de la patinoire, un mug de chocolat chaud à la main – afin de lui montrer que son frère n'a nullement les capacités motrices d'un bambin de deux ans, et qu'il se débrouille très bien sur ses lames.

Alors qu'en début de soirée elle affichait surtout un air jaloux, elle observe à présent d'un œil triste Joey et princesse Chewing-Gum qui glissent sur la glace, main dans la main.

Et voilà, c'est moi tout craché, la question sort de ma bouche avant de me rendre compte à qui je la pose, en l'occurrence à Rudy :

— Au fait, Lauren et Joey sont-ils déjà sortis ensemble ?

Stacey, qui patine toujours de l'autre côté de Rudy, nous regarde d'un air intéressé.

— Quoi ? demande-t-il, étonné.

Il manque de s'emmêler les pieds. Je l'attrape *in extremis* par l'avant-bras pour éviter qu'il ne termine cette année de nouveau avec les fesses meurtries.

— Non, jamais, affirme-t-il de façon catégorique lorsqu'il a retrouvé son équilibre. Ils sont juste amis. Et c'est tant mieux. Avec les filles, Joey ne va jamais au-delà de cinq rendez-vous, après il en a marre. Donc, si jamais il touchait ma sœur ne serait-ce que d'un doigt, je le lui casserais. Même si ses talents de bassiste me manqueraient terriblement.

— Ah. OK, excuse-moi de te l'avoir demandé.

J'observe Lauren qui fixe ses pieds en tripotant son gobelet en carton.

Quelque chose me dit que Rudy n'est pas au courant de tout ce qui se passe dans son groupe.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 17

— Tu veux un bretzel ? demande Marcel.

Il désigne un endroit où on vend, outre des bretzels, des hotdogs et autres plats de *streetfood*. Même si une visite d'un contrôleur de l'hygiène mènerait sans doute à la fermeture du stand, la nourriture a l'air très appétissante.

Lorsque je réponds par l'affirmative, il se dirige vers le vendeur. Celui-ci a une grosse moustache broussailleuse et son tee-shirt est maculé de taches de sauce. Il ressemble un peu à mon oncle Ronald après le repas de Noël. Et ce n'est pas un compliment.

Peu après, Marcel revient avec un énorme bretzel, mesurant environ deux fois la taille de ma main, et deux gobelets de café. Il me remet ma commande, et juste au moment où il annonce « Fais attention, le bretzel est fou... », je mords à pleines dents dans la pâte saupoudrée de gros sel marin.

Je pousse un cri d'effroi :

— Non !

La confiture de fraises – à laquelle je n'avais pas pensé – dégouline sur mon manteau de laine couleur taupe. Dépitée, je baisse la tête pour évaluer les dommages. On dirait que j'ai été attaquée par Charlotte aux fraises et sa bande de la série télévisée. Tenant le bretzel et le café dans une main, je tente tant bien que mal de limiter les dégâts de l'autre main. Sans succès. Une grosse tache rose s'étend sur l'étoffe, bien que je frotte comme si ma vie en dépendait. Lorsque je me rends compte que je ne fais qu'aggraver la

situation, je regarde Marcel qui écarquille les yeux. Stupéfait, il a mis sa main devant sa bouche.

— Merde ! C'est déjà la deuxième fois que ça m'arrive, dis-je, frustrée. Qu'est-ce que les gens vont penser de moi ?

— T'inquiète, tu n'as qu'à enlever ton manteau avant qu'on entre, propose Marcel. Personne n'y verra rien.

Nous traversons le Lower East Side à pied pour nous rendre à l'endroit où aura lieu la fête de Noël. Les ruelles douteuses et les immeubles anciens alternent avec des résidences et des magasins chics d'où l'on renverrait *Pretty Woman*. J'ai vu le local sur des photos que Patricia m'a montrées, et Lockhart & Cahill a déjà donné son accord, mais je ne l'ai pas encore vu en vrai – ce qui est important pour me faire une idée de ce que je peux y mettre comme décoration.

Le week-end dernier, Marcel a terminé l'événement sur lequel il travaillait. Maintenant, il peut donc m'aider pour l'organisation de la fête de Noël, ce qui me réjouit, car Patricia est presque aussi utile qu'un lance-flammes pour éteindre un feu de forêt.

Lorsque nous empruntons une nouvelle rue, au coin de laquelle un musicien chante devant quelques passants intéressés, je déclare fièrement :

— D'après les photos, la salle est magnifique. Elle donne sur l'East River et...

— Vous êtes arrivés à destination, annonce soudain la voix mécanique de Google Maps sur mon portable.

Mon regard passe de mon téléphone à l'immense grue, qui lève une grosse chaîne au bout de laquelle se balance mon pire cauchemar. À mon tour, je plaque ma main sur ma bouche de stupéfaction : je vois, comme au ralenti, une gigantesque boule de démolition frapper l'immeuble qui s'écroule comme un château de cartes. Le bruit assourdissant du béton qui s'écrase au sol et le vacarme du métal froissé remplissent mes oreilles. Pour

une raison ou une autre, le musicien de rue décide que c'est le moment d'ajouter à son répertoire le morceau « Wrecking Ball » de Miley Cyrus.

Je jette un regard courroucé à l'homme en question, qui livre une performance impressionnante. Puis je reprends mon portable, en espérant que Google vient de me faire une blague. Mais non : c'est la bonne adresse.

— C'est ça, ta magnifique salle ? demande Marcel, pince-sans-rire. Je ne crois pas que notre service juridique donnera son aval. Peut-être à cause d'éventuelles poursuites judiciaires parce que nos clients risquent de se faire massacrer par des gravats qui tombent... ?

Furieuse, je m'écrie :

— Ce n'est pas drôle ! C'est mon job qui est en jeu ! D'abord, il y a l'annulation d'Ed de Vries et maintenant, on n'a plus de salle non plus ! Et on est déjà fin octobre ! As-tu la moindre idée de la difficulté que j'aurai à trouver autre chose ?

Quand il se rend compte de mon désarroi, le malin plaisir qu'il affichait jusqu'alors se mue en sincère compassion. C'est du sérieux.

— Tu as raison. Excuse-moi, se reprend-il.

Il arbore un air encore plus désolé quand, effondrée, je m'assois sur le bord du trottoir. Je dois faire appel à toutes mes ressources pour ne pas me mettre en position fœtale et éclater en sanglots.

— Je vais demander à l'un des ouvriers depuis quand ils ont commencé, propose Marcel. C'est bizarre, on a réservé il y a un mois à peine, et maintenant ils rasant tout.

Je garde le silence. Assise sur le trottoir sale, je regarde Marcel se diriger vers les hommes casqués. J'avale une dernière gorgée de café en m'appuyant contre le mur du bâtiment derrière moi. Voilà où j'en suis : affublée d'un manteau taché, que je ne pourrai sans doute pas remplacer parce que j'aurai bientôt perdu mon job, tenant un gobelet vide à la main.

Les jambes des piétons zigzaguent devant moi. J'ai l'impression de toucher le fond : installée sur un trottoir couvert de chewing-gums écrasés,

avec en perspective l'obligation de tout confesser à Karen. Mais je n'atteins le vrai fond qu'au moment où un passant dépose un billet de cinq dollars dans mon gobelet vide en marmonnant quelque chose du style « payez-vous un bon dîner ce soir ». Bouche bée, je suis du regard l'homme qui se retourne un instant et lève le pouce, pensant probablement que mon étonnement est le fruit de sa générosité.

Vite, je me relève en époussetant mon derrière.

C'est alors que Marcel revient en courant.

— J'ai compris ce qui s'est passé, déclare-t-il.

— Alors ?

— Ils ont décidé de démolir l'immeuble plus tôt, explique-t-il.

J'écarquille les yeux et m'exclame :

— C'est insensé ! Mais on pourra au moins réclamer des dommages et intérêts conséquents. C'est comme ça qu'ils font ici, non ? Si quelqu'un ne respecte pas ses engagements, on le traîne devant les tribunaux, pas vrai ?

— Waouh ! Du calme, tigresse, répond Marcel en levant les bras comme si je pointais un pistolet sur lui. Les gars m'ont affirmé aussi que la date était déjà fixée depuis un mois. Il est donc exclu que ce soit l'endroit qu'on ait loué.

— Mais, mais... comment... ?

Marcel m'entoure de son bras et me pousse prudemment en direction de la station de métro.

Lorsque nous sommes de retour au bureau et que j'ai repris mes esprits, j'ouvre mon ordinateur et consulte les derniers courriels reçus.

Quelques instants plus tard, je m'écrie :

— Ce n'est pas croyable !

Marcel, qui vient aussi de s'installer à son bureau, m'interroge du regard.

Effarée, je m'exclame en pointant mon écran du doigt :

— Le manager d’Ed de Vries nous réclame des indemnités d’annulation, alors que c’est lui qui a décommandé !

— Mince, c’est le Grinch qui est à l’œuvre, ou un truc comme ça ? demande Marcel en secouant la tête. Tu n’as vraiment pas de chance !

— Les choses ne vont pas en rester là ! dis-je en attrapant le téléphone. Je compose le numéro du manager d’Ed.

Je patiente un moment avant que quelqu’un décroche, mais je tombe tout de suite sur la bonne personne, en l’occurrence une femme, Andrea Van Vliet. Nous tenons un interminable dialogue de sourds, et au cours de cette désagréable conversation, je vois apparaître un nouveau message dans ma boîte mail – de la même dame. En parlant de multitâche...

Je lis le courriel et n’en crois pas mes yeux.

Chère madame Van Vliet,

À notre grand regret, nous devons annuler le spectacle de monsieur De Vries le 23 décembre. Notre client a préféré faire appel à un autre artiste. Nos excuses pour le désagrément.

Bien cordialement,

Patricia Gellar

— Vous voyez ? assène la femme, légèrement essoufflée par notre échange verbal musclé. C’est le message que vous nous avez envoyé pour annuler le concert. Et ne vous avisez pas de nous accuser. Nous nous réjouissons de notre collaboration, mais votre attitude ne me convient pas du tout !

Merde !

Je garde le silence pendant une bonne minute, puis j’entends :

— Madame ? Madame ?

— Oh, je suis désolée. Vous avez entièrement raison, excusez-moi de m’être emportée, dis-je en fixant toujours le courriel de Patricia. Je vais demander des comptes à la personne en question. Les frais d’annulation vous seront bien évidemment versés. Ed serait-il encore disponible le vingt-tr...

— NON !

La réponse est claire et nette.

La conversation est terminée depuis un moment, mais j’ai toujours les oreilles qui sifflent.

C’était donc l’œuvre de Patricia !

Je recule vivement ma chaise à roulettes et m’élance vers Patricia, qui lève la tête avec stupeur quand je frappe un grand coup sur son bureau.

C’est la première fois depuis notre rencontre que je lis une espèce d’inquiétude et d’angoisse dans ses yeux.

— Patricia ? Puis-je te parler un instant ?

Je pose ma question le plus gentiment possible. Pourtant, j’ai l’impression que de la lave coule de ma gorge.

— En fait, euh...

— MAINTENANT ! dis-je d’un ton si autoritaire que même Karen irait me chercher du café.

Je suis furieuse. Tellement furieuse que je me moque de ce que Patricia pense de moi. Mon besoin irrépressible de plaire aux gens a ses limites, et Patricia vient de les atteindre.

Avec l’entrain d’un labrador qui doit retourner chez le vétérinaire pour la première fois depuis sa castration, Patricia me suit. Nous entrons dans un bureau vide. Je baisse les stores, plante mes mains sur mes hanches et la fixe d’un regard si courroucé qu’elle baisse les yeux. J’ai comme l’impression qu’elle sait de quoi je veux lui parler.

D’une voix tremblante, je lui assène :

— Pourquoi te donnes-tu tant de mal pour faire foirer cette fête ?

Patricia soupire en s’essuyant sans cesse les mains sur sa robe. Ses yeux passent des stores fermés, qui empêchent les collègues curieux de nous observer, à la vue que nous avons sur les gratte-ciel de New York – elle regarde partout, sauf dans ma direction.

— Je suis désolée, souffle-t-elle d’une voix chevrotante quand elle ose enfin poser les yeux sur moi.

Elle semble sincère. Je crois même apercevoir quelques larmes.

— Je suis tellement désolée, répète-t-elle.

Elle se prend le visage dans les mains et éclate en sanglots.

De toutes les réactions auxquelles je m’attendais, celle-ci est bien la dernière. Je pensais qu’elle se mettrait en colère, qu’elle nierait les faits et même qu’elle me sauterait à la gorge. En prévision de ce dernier scénario, j’avais pris mes précautions et enlevé mes boucles d’oreilles. Mais non, au lieu de cela, elle se tient devant moi, secouée de spasmes nerveux. Alors, sans réfléchir, je lui propose d’aller lui chercher un verre d’eau.

Elle secoue la tête en m’adressant un sourire mouillé.

— Je t’ai baisée à fond, et tu m’offres un verre d’eau ? s’exclame-t-elle.
Tu es vraiment beaucoup trop gentille !

Sur ces paroles, ses pleurs redoublent.

— Allez, assois-toi, lui dis-je, mal à l’aise, en désignant une chaise et ne sachant comment mettre fin à ces torrents de larmes.

Lorsque ses sanglots cessent enfin, elle lève la tête et me regarde, les yeux rougis.

Alors, je réitère ma demande, cette fois d’un ton normal :

— Pourquoi, Patricia ?

Gênée, elle change de position sur sa chaise et se passe la main dans les cheveux.

— Je suis enceinte, marmonne-t-elle. On m’avait promis cette fête. Pendant des années, j’ai travaillé comme une folle, j’ai fait des heures

supplémentaires, j'ai négligé mon mari. Tout ça, pour pouvoir un jour organiser un grand événement pour un gros client. Une fête de Noël !

Elle secoue la tête et poursuit :

— La veille de ton arrivée, j'ai eu de terribles nausées. J'ai dû aller vomir – la huitième fois ce matin-là – et quand je suis sortie des toilettes, une collègue que je connais bien était en train de se laver les mains. J'ai eu une peur bleue.

Patricia pousse un soupir tremblotant.

— Elle m'a demandé si je me sentais bien. Elle semblait soucieuse, alors je l'ai rassurée en lui expliquant que j'étais enceinte. Peu après, j'ai entendu quelqu'un tirer la chasse et j'ai vu Karen sortir des toilettes. Elle n'a rien dit, mais elle m'a lancé un regard si calculateur que... que j'étais sûre qu'elle m'avait entendue.

— Ah, mince, dis-je, car j'ai déjà une vague idée de la suite.

— Le lendemain, Karen m'a convoquée dans son bureau où tu te trouvais, continue Patricia. Peu auparavant, elle m'avait demandé de mettre « la nouvelle recrue néerlandaise » au courant du planning des festivités à New York. Au lieu de ça, elle t'a confié le job et m'a laissée les bras ballants. Adieu ma promotion et adieu mon augmentation de salaire dont j'ai tant besoin avec la venue du bébé.

— Oh, Patricia..., dis-je doucement. Mais c'est punissable par la loi, non ? Pourquoi ne portes-tu pas plainte ?

S'il y a une chose que j'ai apprise de Donald Trump, c'est bien qu'aux États-Unis, on peut accuser n'importe qui. Et qu'un bon coiffeur n'est pas un luxe superflu...

— Mais avec quelle preuve ? demande Patricia, démoralisée. C'est sa parole contre la mienne. Non, ça n'aboutirait à rien.

Elle pose la main sur son ventre qu'elle a su parfaitement masquer avec des vêtements amples, mais qui, à présent qu'elle tire un peu sur l'étoffe,

affiche un petit ballonnement qui n'a rien à voir avec un abus de plats à emporter. Pire : apparemment, sa grossesse est à un stade avancé.

— Je suis désolée que tu aies été victime de ma rancune, s'excuse-t-elle. Tu ne l'as vraiment pas mérité. Quand Karen t'a confié ce boulot, j'ai cru que vous étiez de mèche. À tort, je t'ai, toi aussi, rendue coupable du fait que j'étais privée de promotion par pure discrimination. J'en suis sincèrement navrée.

Je me laisse tomber sur une chaise et me frotte le visage. Je n'ai aucune idée de comment je dois gérer la situation. D'un côté, je compatis avec Patricia : une grossesse ne devrait pas être une raison pour priver quelqu'un d'une promotion. La nature a décidé une fois pour toutes que ce sont les femmes qui portent les bébés pendant neuf mois, avec tout ce que cela comporte – des vergetures et des nausées jusqu'à l'instabilité pelvienne et l'incontinence, comme Mariana l'a si délicatement rappelé il y a peu. En plus, la société le leur fait payer. La période pendant laquelle on peut avoir des enfants correspond, par hasard, à la période où l'on peut construire sa carrière. C'est tout simplement injuste que les femmes soient les seules à en endosser la responsabilité, alors qu'elle devrait être partagée avec les hommes. Mais les hommes n'ont pas besoin de prendre des jours de congé, ni à cause d'une grossesse ni pour se remettre d'aplomb pendant six semaines après avoir poussé vers la sortie un être humain !

C'est tellement... tellement injuste !

D'un autre côté, je dois reconnaître que Patricia m'a joué un sale tour. Comment puis-je encore lui faire confiance ?

À cause d'elle, nous n'avons ni salle de réception ni groupe de musique. Et je n'en ai toujours pas parlé à Rudy. Je ne connais même pas le nom de son groupe. Je sais juste qu'ils jouent très bien.

Patricia me voit réfléchir. Son visage est de plus en plus sombre.

— Tu vas en parler à Karen, c'est ça ? murmure-t-elle, la voix tremblante. Le pire, c'est que je ne t'en voudrais même pas. Merde, j'ai

foutu un sacré bazar !

Ses yeux se remplissent de nouveau de larmes. Elle a l'air si abattue que je dois réprimer l'envie de la prendre dans mes bras.

Bon sang, que dois-je faire ?

Mon regard glisse de ses épaules affaissées à son ventre proéminent. Soudain, je vois bouger quelque chose sous son large pull-over. La main de Patricia se dirige aussitôt vers l'endroit en question. Un faible sourire apparaît sur son visage.

— Il a donné un coup de pied, déclare-t-elle en caressant son ventre.

Elle regarde son enfant à venir avec tant de tendresse que même moi, je suis émue.

Merde !

Je ne peux pas la laisser se faire virer. Impossible ! Je pousse un grand soupir et me racle la gorge. Patricia est tout de suite sur le qui-vive, m'implorant presque du regard.

— Je n'en parlerai pas à Karen, dis-je après un court silence. Mais si jamais tu me refais un coup pareil... Bon, je suppose que tu as compris. Il ne faut pas que ça se reproduise !

Patricia se mord la lèvre.

— Je crois qu'il faudra peut-être aussi annuler les sculptures de glace, chuchote-t-elle, tandis que ses yeux partent de nouveau dans tous les sens.

— Pourquoi ?

— Savais-tu qu'ils fabriquent aussi des sculptures de glace en forme de chippendale ? On peut les modeler comme on veut. Par exemple, avec un bonnet de Noël au lieu d'un caleçon devant leur...

Je laisse échapper un petit rire en m'imaginant le décor, mais je reprends aussitôt mon sérieux.

— Nom de Dieu, Patricia...

— Je le fais tout de suite, ajoute-t-elle rapidement, visiblement inquiète que je change d'avis.

Je soupire pour la énième fois, puis déclare :

— OK. Maintenant, il faut réussir à trouver une nouvelle salle et un nouveau groupe. Je ne connais pas très bien New York, et pour cause. Alors pourrais-tu chercher des endroits qui seraient encore disponibles à si court terme ?

— D'accord. Je connais quelques personnes susceptibles de pouvoir nous aider... On y arrivera, c'est sûr. Mais comment trouver un autre groupe de musique ?

— J'ai une petite idée, dis-je. Il y a un excellent groupe qui joue régulièrement dans un bar dans la rue où j'habite. As-tu un moment de libre vendredi ? On pourrait peut-être aussi demander à Sebastian et à Lewis de nous accompagner pour qu'ils nous donnent leur avis. Ils ne savent pas encore qu'Ed de Vries a... annulé.

En prononçant ce dernier mot, je fais le signe des guillemets avec mes deux index et majeurs.

— J'ai déjà un truc de prévu, vendredi. Mais je pourrai sans doute me décommander. Faisons comme tu as dit. Et maintenant, je vais modifier la commande chez Crystal Creations, annonce-t-elle en se levant.

Elle se dirige vers la porte, puis se retourne. Elle me lance un regard empli de gratitude.

— Merci, Emma.

CHAPITRE 18

— Ce sont eux ? me chuchote Patricia à l'oreille en désignant d'un hochement de tête les membres du groupe, qui sont en train de faire la balance audio. Waouh ! Si ma petite sœur de seize ans avait vent de ça, elle rappliquerait tout de suite. Elle aussi a eu sa période One Direction et elle était en pleurs quand Liam Payne s'est marié.

Rudy nous jette de temps en temps un coup d'œil. Chaque fois que nos regards se croisent, je me sens un peu nerveuse. Comme si c'était moi qui allais me produire sur scène. Un truc qui ne ravirait personne, d'ailleurs.

Ce soir, il a de nouveau un look d'enfer : cheveux en bataille, tee-shirt à col V blanc très échancré et veste assortie à son pantalon déchiré aux genoux.

Et ses yeux... Ils semblent parfois plus verts que marron ! C'est incroyable !

— Joey ! crie une fille assise dans un coin près de la scène. Attention, ta bière risque de tomber !

Il semblerait que Joey n'en ait toujours pas marre de la princesse Chewing-Gum. Elle se dirige à présent vers lui pour lui tendre sa bière. Lauren, qui jouait un petit solo sur sa batterie, les suit du regard, les paupières plissées. Peu après, je suis à même de partager les sentiments de Lauren, car princesse Chewing-Gum est venue accompagnée. Elle a emmené Stacey.

En réalité, je n'ai rien contre Stacey. Elle est gentille, belle et elle n'a pas l'air d'être une mauvaise personne – si je peux en juger d'après les quelques mots que nous avons échangés. Sauf que... Sa manière de lorgner Rudy me déplaît au plus haut point. C'est un peu comme Scrat de *L'Âge de glace* qui tente désespérément d'atteindre son gland.

À part qu'il s'agit de Stacey au lieu de Scrat et qu'au lieu du...

Rudy avance vers l'avant de la scène et se baisse pour mieux entendre Stacey. Elle lui raconte un truc qui le fait rire.

Merde, il rit !

Je baisse les yeux et fixe la table robuste à laquelle nous sommes assises.

Andouille !

Je déteste Stacey !

Et je déteste cette satanée jalousie qui se répand dans mon corps comme du poison. Je ne suis pas idiote. Je sais très bien que je hais Stacey parce que je suis jalouse. La seule question, c'est : pourquoi ? Ce n'est pas que j'attende quelque chose de Rudy. Sauf que je voudrais qu'il oublie ses principes et qu'il vienne jouer des chants de Noël pour des gens qui gagnent en une heure ce qu'il met un mois à récolter. Il n'est pas mon genre. Pas du tout même ! Je ne suis pas attirée par les jeunes musiciens qui se baladent dans des jeans déchirés et qui détestent la fête la plus sympa de l'année.

Mon portable sonne. Un message de Sebastian : « Je suis là. Où êtes-vous ? »

Je regarde par-dessus mon épaule et l'aperçois près de la porte. Ses cheveux sont ébouriffés à cause du vent d'automne qui fait rage dans la ville. Un grand sourire aux lèvres, il enlève quelques feuilles mortes de son col tout en balayant la salle du regard. Par chance, les nouvelles de l'annulation d'Ed de Vries et de la nécessité de trouver un nouveau local n'ont pas affecté durablement son humeur. Au début, lorsque je le lui ai

annoncé, il était dégoûté, mais il s'est vite repris quand je lui ai dit que j'avais une meilleure solution : Rudy.

En faisant de grands signes, je crie :

— Sebastian ! Je suis là !

Cela n'attire pas seulement l'attention de Sebastian, mais également celle d'un certain chanteur. Un bruit strident retentit, provoquant un « aïe » collectif des personnes présentes. Je regarde la scène et vois que Rudy a fait tomber son micro. Mais il ne fait aucun geste pour le ramasser. Son regard passe de Sebastian, qui s'avance dans ma direction, à moi. Rudy fronce les sourcils et sa bouche se crispe.

Je me lève pour saluer Sebastian qui m'embrasse. Lorsqu'il m'étreint, je sens presque les yeux de Rudy brûler l'arrière de ma tête. Quand Sebastian me relâche, Patricia aussi me regarde bizarrement.

OK.

Je viens de faire la bise à notre client. Bien qu'après notre... Oui, notre quoi au fait ? Notre rendez-vous professionnel ? Notre rencard ? En tout cas, depuis ce moment-là, je ne l'ai pas revu.

Sebastian, qui n'a l'air de se rendre compte de rien, s'assoit. Entre-temps, Rudy a ramassé son microphone et le fixe sur le pied de micro tout en nous surveillant.

— Il est sympa ce bar. Je n'ai pas l'habitude de fréquenter ce genre d'endroit, déclare Sebastian.

Il observe un instant un groupe de personnes, qui portent assez de métal au visage pour vider tous les magasins de souvenirs du coin de leurs magnets. Un froncement désapprobateur apparaît entre ses sourcils. Puis il se tourne vers la scène.

— Ce sont eux ? demande-t-il.

J'acquiesce d'un hochement de tête.

Toujours vêtu de son costume et son attaché-case sous le bras, il a l'air d'être venu ici directement en sortant du travail. Pourtant, il est déjà dix-

neuf heures trente.

— Lewis n’a pas pu venir, donc je me suis chargé de cette noble tâche, explique Sebastian. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

Cet homme est si différent de celui qui saisit à présent son micro des deux mains, comme s’il allait égorger quelqu’un. Sebastian donne l’impression de s’apprêter à boire une tasse de thé avec la reine d’Angleterre et ne ressemble en rien au type qui serait capable de sauter dans le public rien que pour être transporté par des mains féminines au-dessus de la foule.

— C’est nous qui invitons, dis-je rapidement en me levant. Une bière ?

— Plutôt un martini, déclare-t-il avant de reporter son attention sur le groupe, qu’il étudie attentivement.

Ils n’ont pas encore commencé à jouer, mais je vois que Sebastian fixe Lauren qui – si j’en crois l’expression de son visage – est en train de tramer le meurtre de la copine de Joey.

— Pour moi, ce sera un thé glacé, s’il te plaît, annonce Patricia.

Elle suit le regard de Sebastian et semble soudain avoir tout compris. Subtilement, elle brandit le pouce dans ma direction, suggérant ainsi que Sebastian approuvera le groupe rien que pour les beaux yeux de Lauren. Le bar se remplit lentement mais sûrement. Certaines personnes arrivent directement de leur travail pour boire une bière, alors que d’autres viennent spécialement pour le groupe de Rudy. Ces dernières tentent d’obtenir une place au plus près de la scène, impatientes d’entendre les musiciens.

— Hé !

Pour la quatrième fois, j’interpelle le barman, qui arbore une impressionnante moustache broussailleuse. Il est clair qu’il ne me voit pas. Il sert des gens qui sont arrivés au bar bien après moi. Il ne m’entend pas non plus. Je me hisse sur la pointe des pieds pour paraître plus grande, tout en essayant de réprimer ma frustration. C’est toujours la même chose. D’une manière ou d’une autre, je choisis au cinéma systématiquement le

fauteuil derrière quelqu'un qui mesure dans les deux mètres, avec pour résultat que je ne capte quasiment rien du film.

Juste au moment où j'envisage sérieusement de soulever mon tee-shirt pour attirer son attention – après l'avoir observé pendant plusieurs minutes, j'ai compris que Moustache aime les fortes poitrines –, je sens que quelqu'un s'est approché derrière moi. Beaucoup plus que ne le ferait le commun des mortels, malgré l'affluence. Je me retourne lentement et me trouve nez à nez avec Rudy. La façon dont il me fixe fait bondir mon cœur. Son visage est à dix centimètres à peine du mien et son regard m'emprisonne.

— C'est qui ? demande-t-il en désignant de la tête notre table, sans me quitter des yeux.

Le souffle coupé, je réponds :

— C'est, euh... c'est Patricia, une collègue.

Je suis rarement à court de mots, mais son attitude du genre « je vais uriner autour de toi pour marquer mon territoire » me déstabilise. Je n'ai aucune idée d'où ça vient.

Le regard de Rudy se déplace vers mes lèvres.

— Tu sais très bien que je parle de l'autre. Le faux jeton dans son costume sur mesure, déclare-t-il.

Je cligne plusieurs fois des yeux.

— Ah, lui. C'est aussi quelqu'un avec qui je travaille.

— Hum, réagit-il brièvement.

Ma réponse ne semble pas lui convenir, car il pose aussitôt une nouvelle question.

— Tous tes collègues te tripotent les fesses quand ils te disent bonjour ?

— Je... Quoi ? Il ne me tripotait pas du tout les fesses ! dis-je avec véhémence. Et même si c'était le cas, qu'est-ce que ça peut te faire ?

Rudy ouvre la bouche pour riposter, mais il est coupé dans son élan par Joey, qui surgit derrière lui.

— Alors, tu viens ? C'est à nous.

Les narines de Rudy frémissent. Il respire profondément. Mais avant de se retourner, il crie au barman :

— Hé, Walter, tu veux bien la servir ?

Le moustachu lève la tête, puis le pouce. Alors seulement Rudy se décide à suivre Joey. Les gloussements et les murmures qui résonnent lorsqu'ils passent devant un groupe de jeunes femmes ne m'échappent pas. Peut-être ces gars-là sont-ils plus connus que je ne le pensais.

Quand je reviens vers notre table avec nos consommations, la voix de Rudy s'élève :

— Merci à toutes et à tous d'être venus. On est les New Dawn et voici notre dernier single, « Break Select » !

Aussitôt, il laisse retomber son médiator sur les cordes de sa guitare. L'intro ressemble un peu à celle de « (I Can't Get No) Satisfaction » des Rolling Stones mais, très vite, je me rends compte que le groupe a son propre son. Plus dense, plus sauvage. Au moment où Rudy se met à chanter, je sens les poils se dresser sur mes bras.

— New Dawn..., dis-je tout doucement en laissant fondre les mots sur ma langue.

— Ils sont bons ! s'écrie Sebastian, enthousiaste, lorsque je pose son verre de martini devant lui. Ils me font penser à un groupe que j'ai vu pendant mes vacances à Santa Barbara, mais le chanteur est meilleur. Ce type a vraiment du talent !

— Oui, ils sont super, renchérit Patricia, qui avale une gorgée de son thé glacé.

Elle me lance un sourire reconnaissant, heureuse d'entrevoir la possibilité d'engager un bon groupe pour la fête de Noël.

— Je suis presque content qu'Ed ait annulé, déclare Sebastian en observant la prestation des New Dawn.

Lauren tape sur la batterie comme si sa vie en dépendait. Ses longs cheveux raides volent dans tous les sens. Les yeux clos, elle semble enfermée dans sa bulle emplie de musique.

Son frère jumeau, en revanche, puise son énergie des gens qui hurlent et sifflent dans le public. Leur ferveur le galvanise : il saute sur le podium, micro à la main et guitare autour du cou.

Lorsque Rudy chante la dernière note, sa voix est rauque et sexy. Sebastian a l'air emballé.

— Oui, affirme-t-il alors. C'est ce groupe que je veux pour notre fête.

Je sens mes lèvres former un large sourire. Du coin de l'œil, je vois que Rudy m'observe, avec une lueur impénétrable dans les yeux.

Puis je lève mon verre et porte un toast en faisant tinter mon verre contre celui de Sebastian. Je suis fière de moi.

— Eh bien, on va arranger ça, dis-je d'un ton décidé.

CHAPITRE 19

— Non.

Je fais la moue et implore Rudy du regard :

— S'il te plaît ?

— Tu te rends compte de ce que tu me demandes, Emma ?

Il est parcouru d'un frisson et prend un air dégoûté.

— Tu veux que je donne un concert pour un cabinet d'avocats, et en plus, que j'interprète des chants de Noël. Je ne suis pas tombé sur la tête.

— Est-ce que je t'ai dit que tu pouvais les arranger à ta façon ? Tu peux par exemple chanter « All I Want for Christmas Is You » dans une version rock. C'est vraiment mon morceau préféré.

— Rappelle-moi pourquoi je te fréquente ? répond Rudy, quasi désespéré. En musique, tes goûts sont pires que ceux de ma nièce de cinq ans. Et elle est encore dans la phase Bébé Requin.

— Est-ce que je t'ai déjà dit que c'était bien payé ?

— Oui, environ six fois.

— Je peux éventuellement ajuster le budget, voir si nous pouvons proposer davantage.

Rudy secoue la tête en se moquant de moi.

— La plupart des gens apprennent la signification du mot « non » à l'âge d'un an et demi. Tu as dû sauter cette phase.

— Tu ne connais pas ma force de persuasion, dis-je en croisant les bras. Tu paries que je réussirai à te convaincre ?

Un rire narquois jaillit de la gorge de Rudy.

— Si tu y parviens, je te promets d'enfiler un costume de renne.

Son visage témoigne de son incrédulité.

Je lui réponds en tendant la main :

— Marché conclu !

Après un temps d'hésitation, il me serre la main.

— Tu n'as aucune chance, Emma. Si j'étais toi, je chercherais un autre groupe. C'est sans espoir.

Ignorant son coup de bec, je poursuis :

— Et si tu n'étais pas déguisé en Jack Sparrow, aurais-je plus de chances que tu acceptes ?

En face de moi, Rudy est habillé en pirate, avec des dreadlocks et de l'eye-liner noir autour des yeux. Et ça lui va bien.

L'andouille.

Comme Mary, la concierge, me l'avait annoncé à mon arrivée à New York, ce soir sur le toit de l'immeuble, une fête d'Halloween est organisée. Bien que l'idée ne vienne pas de lui et que les bals costumés ne fassent pas partie de ses activités favorites, Rudy sera de la partie. Pour Lauren. Sa sœur est copine avec une de nos colocataires, et il semble qu'elle y traîne Rudy chaque année. Il proteste toujours mais elle parvient chaque fois à le convaincre, ce qui est un véritable exploit. Peut-être devrais-je lui demander quelques conseils sur la façon dont je peux persuader son frère de jouer à la fête de Noël. Ou peut-être pourrais-je la soudoyer. Selon moi, il ferait n'importe quoi pour sa sœur.

Rudy ricane au-dessus de son assiette de nouilles.

— Emma, déguisé ou pas, cela n'aurait rien changé... Je refuse de jouer à une fête de Noël.

Il écarte une tresse de son visage.

— Quelle calamité, cette perruque ! maugrée-t-il.

— Elle te va bien, dis-je pour le tranquilliser. Où est passé ton rhum ?

— Je l’ai fini.

— En plein dans le personnage. Super !

— Tu sais que lorsque Lauren sera là, elle t’obligera à nous accompagner, hein ? Que tu sois déguisée ou non, elle s’en moque. Elle serait capable de te peinturlurer le visage avec du rouge à lèvres et de l’eyeliner, pour que tu ressembles à un clown. Même si nous savons tous les deux que tu n’as pas besoin de maquillage pour ça...

Il me lance un sourire mielleux, auquel je réponds par une moue hargneuse avant de reprendre une bouchée de mon teriyaki.

Depuis l’incident avec la chatte nommée Gertrude et mon repas carbonisé, je n’ai plus fait de tentative pour cuisiner. Outre le fait que cela ne m’emballe pas – dans un immeuble où les détecteurs d’incendie ne se déclencheraient même pas si une dizaine de pyromanes décidaient d’exercer leur hobby juste en dessous... –, je trouve agréable de dîner avec Rudy. Jusqu’à présent, nous avons tous les soirs commandé notre repas, que nous dégustons en regardant *La Casa de Papel*. Nous en sommes déjà à la saison trois.

Rudy repousse son assiette et s’étire.

— J’ai mal au dos, se plaint-il.

Sa chemise remonte un peu, laissant apparaître un petit bout de son ventre musclé. Lorsqu’il s’est redressé, je lève la tête et vois que Rudy a un air particulièrement amusé. Ses yeux brillent.

Prise sur le fait, je tourne la tête.

— Mal au dos... c’est ennuyeux, dis-je rapidement. Ça vient de quoi ?

— Je suis debout toute la journée, répond-il en haussant les épaules. Il n’y a pas grand-chose à y faire. Sauf si tu me proposes un massage...

Il me jette un sourire diabolique, et juste au moment où je veux refuser poliment, je suis sauvée par un coup de sonnette.

Dieu soit loué.

Lauren est déguisée en citrouille. Elle porte des talons aiguilles noirs et un legging. Le haut de son corps est enveloppé dans une colossale boule orange au visage malveillant. Un bonnet surmonté d'une queue verte couvre ses cheveux.

— Tu es magnifique, Rudy, complimente-t-elle son frère. Mais où est le chapeau que je t'avais acheté ?

Mon voisin roule des yeux.

— Il ne me va pas du tout. J'ai déjà la perruque, ça ne suffit pas ?

— Non.

— Mais...

— Rudolph..., menace-t-elle.

— OK, j'ai compris.

Il ouvre son armoire et en sort un tricorne noir, presque identique à celui de Jack Sparrow dans les *Pirates des Caraïbes*.

— Ta patronne ne te lâche pas la bride, hein ? dis-je en plaisantant, ce qui me vaut un regard revêche.

— Devant Lauren, ne dites jamais du mal d'Halloween, répond-il en mettant le chapeau.

— Maintenant qu'on en parle, reprend Lauren. Emma, où est ton costume ?

— Oh, euh... Je n'en ai pas.

— Mais c'est une fête d'Halloween ! Tu dois te déguiser !

— Si je prends un air grincheux, mets un peu d'eye-liner et fais des trous dans mon pantalon, je pourrai dire que je suis déguisée en Rudy, proposé-je en lançant à Rudy le même sourire goguenard qu'il m'a adressé un peu plus tôt.

— Oh, ha ha ha, grommelle-t-il, mais je vois qu'il se retient de rire.

— Heureusement, je suis toujours préparée à ce genre de situation, déclare Lauren en farfouillant dans son sac.

Elle en tire de grosses lunettes noires avec un nez énorme et une moustache, et me les met.

— Très sexy, commente Rudy, pince-sans-rire.

Mais Lauren n'a pas fini. Elle sort un bout de papier de son sac, griffonne quelques mots dessus et le colle sur ma poitrine.

— Voilà, dit-elle fièrement.

Je baisse la tête et vois qu'elle a écrit : Sois béni ! Je l'interroge du regard.

— Tu es une bénédiction déguisée ! m'explique-t-elle avec un sourire chaleureux.

Derrière moi, j'entends Rudy éclater de rire, mais je ne peux pas faire autrement que d'étreindre Lauren et la remercier. Je pense qu'à la fête, personne ne fera le lien, encore moins après avoir ingurgité suffisamment d'alcool, mais je trouve ça gentil de sa part.

— Alors, vous venez ? s'enquiert soudain une voix dans le couloir.

La voix vient de l'une de nos colocataires, que je n'ai encore jamais rencontrée. Elle est déguisée en infirmière. Et pas une simple infirmière, non : une infirmière sexy.

Du coin de l'œil, je vois Rudy l'examiner d'un air approbateur. Sa jupe est si courte que j'aperçois ses dessous – eux aussi sexy. Son chemisier est très échancré. Elle a mis du rouge à lèvres vermillon et ses longues mèches blondes ondulent sur ses épaules. Elle contemple Rudy de ses grands yeux bleus avec un sourire ravageur.

Merde !

Je suis sûre qu'avec ce genre d'infirmière, tous les hommes se feraient tabasser avec plaisir, juste pour être envoyés aux urgences et être soignés par elle. Et moi, j'ai la tronche de Monsieur Patate.

— Salut, Kate, dit Jack Sparrow aimablement.

— Rudy.

Elle hoche brièvement la tête, mais ses yeux se posent juste un peu trop longtemps sur son visage.

— J’ai assisté à votre concert, vendredi. Vous jouez de mieux en mieux.

— Merci.

Un silence inconfortable s’installe. Rudy se dandine d’un pied sur l’autre. Kate continue de l’observer. Les yeux de Lauren passent de l’un à l’autre tandis qu’elle fronce les sourcils. Et moi... je respire un bon coup et me mets bien sûr à parler comme si ma vie en dépendait :

— C’est ma première Halloween. Ça existe aussi aux Pays-Bas, mais ce n’est pas comme ici. Nous, on a la Saint-Martin. Je pense que c’est ce qui s’en rapproche le plus. Les enfants passent également de maison en maison pour demander des bonbons, mais leur tâche est un peu plus compliquée. Ils doivent chanter au lieu de...

Rudy pose sa main sur mon épaule et abrège ainsi mes souffrances.

— Allons-y, déclare-t-il, avec un signe de tête vers la porte ouverte.

Même si nous sommes encore loin, les notes de « We Will Rock You » de Queen nous parviennent. Kate et Lauren nous précèdent, mon voisin sans rhum et moi marchons côte à côte.

Curieuse, je lui demande :

— D’où tu la connais ?

Rudy hésite avant de répondre :

— C’est important ?

Je hausse les épaules et réponds :

— Je suis curieuse, c’est tout. Ce n’est pas la façon dont on salue une simple colocataire. Vous êtes sortis ensemble ?

— Non.

— Vous avez couché ensemble ?

Je pose la question sans réfléchir, pendant que mes pensées s’égarent vers la fois où il s’est adonné à une autre forme de nuisances sonores. Je

suis curieuse. Trop curieuse. Et je récolte des informations qui, par la suite, me donnent des regrets.

Rudy pousse un profond soupir et secoue la tête.

— Une fois, marmonne-t-il. C'était une erreur.

— Oh... Ça, euh... Oh.

Je ne sais pas trop quoi dire et fais de mon mieux pour ignorer la pointe de déception qui me parcourt.

— J'avais trop bu, explique-t-il. C'était après un concert. Je l'avais gardée à distance pendant un moment parce qu'elle s'entend bien avec Lauren. Je ne voulais pas entuber ma sœur de cette façon.

— C'est un choix de mots intéressant, dis-je sèchement.

Dès que ces paroles roulent sur mes lèvres, je m'en veux. Suis-je vraiment énervée parce que Rudy a un jour couché avec Kate ? Mis à part un genre de flirt et des regards jaloux, il n'y a rien entre nous. On ne s'est même pas embrassés.

— Elle te plaisait ?

Rudy ricane.

— Non. C'est pour ça que c'était complètement stupide.

Il hausse les épaules.

— Mais bon, ça fait déjà un bon moment. Lauren s'en est remise et normalement, Kate aussi.

— Et toi ? ne puis-je m'empêcher de demander.

Il rit.

— Eh bien, ça ne m'a jamais perturbé.

Lorsque je hausse les sourcils, il se rend compte de sa gaucherie et change de couleur, ce qui lui arrive rarement.

— Enfin, eh bien... Tu comprends ce que je veux dire, marmonne-t-il.

Nous arrivons sur le toit-terrasse. Je regarde autour de moi avec de grands yeux. L'endroit est bondé de danseurs vêtus de différentes sortes de

déguisements. Des zombies, des pères Noël, des papillons et des tenues qui devraient être censurées. Heureusement, la fête est interdite aux mineurs.

L'organisateur de la soirée s'en est donné à cœur joie avec les décorations. Il a suspendu des guirlandes lumineuses et placé, çà et là, de grosses citrouilles dans lesquelles sont plantées des bougies. D'énormes fausses araignées noires sont collées aux murs, entourées de toiles d'araignée. Mais c'est surtout la vue qui est à couper le souffle : le soleil est couché et le ciel s'est obscurci, mais la métropole...

La métropole vit. Les bâtiments rivalisent de hauteur. Leurs silhouettes sombres se découpent nettement dans la nuit parce que chacune de leurs fenêtres est éclairée. Dans les rues, les voitures et les véhicules de police filent à toute vitesse, un ruban de phares en perpétuel mouvement. C'est magique. Chaque source de lumière correspond à une personne – des personnes avec leur propre vie, qui auront chacune leur propre raison de sortir de leur lit le lendemain matin pour commencer une nouvelle journée. Ou des personnes qui ne dorment pas.

— Tiens. Du punch.

Rudy me tire de mes rêveries en me tendant un verre contenant un liquide rougeâtre.

— Ou plutôt « du sang de vierges sacrifiées », comme m'a dit le type.

Il fait un signe de tête en direction de l'homme qui, vêtu d'un costume de Dracula, vend les boissons.

— Berk !

Je bois une gorgée et constate avec satisfaction que le goût est meilleur que le nom ne le laisse supposer.

Lauren est déjà sur la piste de danse. Elle est en compagnie d'un gars déguisé en chirurgien. Elle a l'air de s'amuser, et je repense soudain que je dois demander à Lauren ce qui se passe entre elle et Joey. La façon dont elle regarde le bassiste... On dirait qu'elle l'apprécie beaucoup, ou qu'il s'est passé entre eux quelque chose dont Rudy n'est pas au courant.

Après avoir bavardé pendant un long moment – j’ai fait de mon mieux pour ne plus poser de questions sur Kate –, Rudy et moi nous dirigeons à notre tour vers la piste de danse. Lorsque « Rock Your Body » de Justin Timberlake résonne, nous en sommes chacun à notre quatrième verre de punch. Et je me rends compte qu’il n’est pas sans alcool. Rudy se tourne vers moi et pose ses mains sur mes hanches. Comme je ne résiste pas, il m’attire contre lui et commence à bouger au rythme de la musique.

Et Rudy est un excellent danseur. Il est vraiment doué. Pas de trémoussement maladroit d’un pied sur l’autre, accompagné d’un léger balancement de la tête. Non, ses mouvements sont fluides. Sensuels. Chacun d’entre eux ressemble à une caresse. La seule chose que je peux faire, c’est l’admirer. Il ne me quitte pas du regard. Ses pupilles se dilatent et il me serre davantage contre lui. L’étoffe de son costume frotte contre celle de ma robe. Je me demande de quoi nous avons l’air : Jack Sparrow faisant voltiger Monsieur Patate.

Les morceaux se suivent et, si Rudy semblait d’abord se retenir, il se lâche à présent complètement. Ses mains glissent sur mon corps et nous sommes si près l’un de l’autre que je sens la chaleur de sa peau s’insinuer dans la mienne.

Quand nos pieds nous font trop souffrir, nous allons, épuisés mais satisfaits, nous asseoir sur des chaises placées contre le mur, et regardons Lauren danser avec son chirurgien. Il a perdu son masque chirurgical et je vois que Rudy l’observe d’un air soucieux. Le type a l’air d’avoir une trentaine d’années et arbore une épaisse tignasse.

— Oh non..., grommelle Rudy quand il se rend soudain compte de quelque chose. C’est Kidney Karl, le trafiquant de reins.

J’éclate de rire.

— Pauvre garçon ! Pourquoi ses parents l’ont-ils affublé d’un nom pareil ?

Rudy me regarde avec de grands yeux.

— Non, c'est son surnom. C'est lui le trafiquant d'organes !

Mes lèvres forment un « oh » silencieux tandis que j'observe Lauren qui rit et s'extasie à chaque parole de son partenaire de danse.

Je demande à Rudy :

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Le lui dire, bien sûr. Et éviter qu'elle fasse une connerie.

En voyant Kate jeter des coups d'œil à Rudy, je demande :

— Comme rentrer avec lui en étant complètement bourrée ?

— Oui, quelque chose comme ça, répond-il en secouant la tête. Ça pourrait se solder par bien pire qu'un petit moment inconfortable.

Le reste de la soirée, nous surveillons Lauren. Quand son chirurgien disparaît un instant – peut-être pour préparer sa salle d'opération –, elle se retourne et vient nous rejoindre. Ses joues sont en feu et ses yeux scintillent.

— Il me plaît, exulte-t-elle. Il est allé aux toilettes. Je n'ai pas rencontré d'homme comme lui depuis longtemps.

— Euh... Lauren ? commence Rudy prudemment.

Lauren, qui n'écoute pas, redresse la queue verte de son bonnet de citrouille.

— Il me fait rire. Je pense qu'il va te plaire aussi, Rudy, et je ne dis pas ça à la légère.

— Écoute-moi, tu veux ?

— Il est originaire des Hamptons, comme nous. Je lui ai demandé s'il connaissait Papa et Maman, mais ce n'est pas le cas.

— Lauren..., tente Rudy de nouveau.

Mais Lauren poursuit son monologue :

— Je te jure, Rudy, cet homme pourrait bien voler mon cœur.

Mon punch ressort par mon nez et Rudy blêmit.

— Lauren ! Écoute-moi ! Immédiatement !

CHAPITRE 20

Quand Rudy et moi ramenons Lauren à la maison, elle est complètement saoule. Et quand Lauren est saoule, elle est sans filtre. Je suis pratiquement sûre qu'elle serait même capable de me donner le code de sa carte bancaire. Lorsque Rudy s'éloigne pour répondre à un coup de fil, elle pousse un profond soupir.

— C'est bien ma veine..., marmonne-t-elle, démoralisée. D'abord Joey... et maintenant ce type... Il y a de fortes chances pour que, la prochaine fois, je tombe sur un tueur en série.

Elle glisse une mèche de ses cheveux châtain derrière son oreille en fixant le sol d'un air triste. Je l'ai entourée de mon bras pour la maintenir debout, ce qui n'est pas évident compte tenu de son volumineux costume de citrouille. Et vu qu'en raison de ma taille, j'aurais facilement pu passer une audition pour le rôle de Frodon Sacquet, je ne suis pas la personne la mieux placée pour cette tâche. Mais Rudy discute toujours au téléphone avec... oui, avec qui d'ailleurs ? Je n'en ai aucune idée. Il est une heure du matin, donc je pense qu'il s'agit soit d'un plan cul, soit d'un ami en détresse.

— Allez, Lauren, dis-je, comme si j'encourageais un bambin à faire ses besoins pour la première fois sur le pot. Il y a plein de mecs bien dans ce monde...

Elle laisse échapper un rire narquois.

— Ah oui ? Cite-m'en un.

Après un petit temps de réflexion, je lève triomphalement la main, qui est en passe de nécroser parce que le costume grotesque de Lauren empêche mon sang de circuler.

— Mon collègue Marcel !

Lauren me jette un regard terne.

— Bon, alors peut-être pourrais-tu jouer les entremetteuses. J'en ai marre de toujours m'enticher des mauvaises personnes.

— Euh..., commencé-je un peu maladroitement, parce que je suis sûre que Lauren n'est pas du tout le genre de Marcel.

Son frère jumeau ferait davantage l'affaire.

— Ou est-ce que tu en pincas pour ce Marcel ? demande-t-elle, curieuse. Je pensais que tu avais un faible pour mon frère.

— Rudy ?

Je ris un peu trop fort à cette idée et jette vite un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Rudy, qui marche toujours derrière nous, a l'air surpris. Il a retiré son chapeau et sa perruque. Il ressemble à présent à un pirate avec qui je partagerais bien le petit-déjeuner.

— Oui, Rudy, répond Lauren, catégorique. C'est un vrai coureur de jupons, mais pour être honnête, je ne l'ai vu qu'une fois regarder une fille comme il te regarde. Et tu es beaucoup plus sympa qu'elle. C'était une vraie sorcière... Oups.

Lauren trébuche sur une bordure de trottoir. Je parviens *in extremis* à éviter qu'elle s'étale. Je l'aide à se redresser. Je dois faire de mon mieux pour ne pas abuser de la situation. Il me reste des tas de questions à lui poser...

Lauren pense-t-elle que Rudy a un penchant pour moi ? Moi ? La plus grande bavarde de la terre, affectée d'un besoin névrotique de combler le moindre silence gênant en caquetant jusqu'à rendre tout le monde

complètement dingue ? Et qui, pendant la fête qu'il déteste le plus, suspend une boule de Noël à tout ce qui dépasse ?

— Lauren..., commencé-je.

Je ne peux plus réprimer ma curiosité.

— Pourquoi... ?

— Et si j'appelais Joey ?

Lauren est déjà passée à autre chose. Ou peut-être n'a-t-elle pas arrêté de penser à lui pendant tout ce temps.

— Pour lui demander pourquoi il se comporte comme un salaud ? Il dit qu'il est amoureux de moi, je tombe à ses pieds, et il me rejette ! Le connard !

Étonnée, je me tourne vers elle. Je ne m'attendais pas à ça. Je pensais qu'elle était secrètement amoureuse de Joey, mais que les sentiments n'étaient pas réciproques. C'est en tout cas ce que j'avais conclu en voyant Joey et princesse Chewing-Gum, et les regards haineux que Lauren leur lançait.

— Mais pourquoi ? demandé-je.

Lauren me fixe d'un air déconfit. Son visage est éclairé par la grosse ampoule d'un grand réverbère. Elle a l'air fatiguée.

— Je parie que c'est à cause de l'autre andouille, marmonne-t-elle en pointant le pouce derrière elle. Parce qu'il « ne peut pas faire ça à son ami ». Ils appellent ça le code des potes. Résultat : depuis six mois, je cours après un garçon qui voudrait bien sortir avec moi mais qui croit qu'il n'a pas le droit de me toucher du bout du doigt. Et je dois faire comme si ça me laissait de marbre qu'il batifole avec cette idiote de licorne. On va encore rigoler à Thanksgiving !

Je me mords la lèvre. À en juger par la tirade de Rudy chez Wollman Rink, le risque est grand que, si Lauren réussissait quand même à convaincre Joey, il ne reste plus aucun doigt au bassiste pour ne serait-ce que l'avoir frôlée.

Curieuse, je demande :

— À Thanksgiving ?

— Oui, Joey la fête toujours chez nous, dans les Hamptons. Il est originaire de Brighton, en Angleterre.

Elle vacille de nouveau et s'agrippe à moi.

— Attends une minute... Toi, tu viens de Hollande.

— Oui, gloussé-je, même s'il est un peu inconvenant de rire alors que Lauren se sent si mal.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas chez nous pour la Thanksgiving ? Mes parents t'adoreront, et ma mère te gavera de nourriture. Sa tarte à la citrouille est la meilleure que tu aies jamais goûtée. D'ailleurs, je suis sûre que c'est la raison pour laquelle Joey revient tous les ans...

Rudy interrompt notre conversation :

— C'était Joey au téléphone.

Il nous a rejointes et se place rapidement de l'autre côté de Lauren. Il fléchit un peu les genoux et passe le bras de sa sœur autour de son épaule, pour que nous puissions ensemble la maintenir debout.

— Il avait un premier rencard qui...

Rudy éclate de rire.

— J'avais promis de ne rien dire, mais c'est trop drôle. Il s'est finalement échappé en passant par la cuisine du café !

Surprise, Lauren lève la tête.

— Il ne sortait pas avec cette nana aux cheveux arc-en-ciel ?

Rudy penche légèrement la tête et ricane.

— Oh non, comme d'habitude, ça n'a rien donné. D'une façon ou d'une autre, il n'a jamais rencontré de fille qui l'intéressait au-delà de cinq rencards. Je ne sais pas pourquoi.

— Peut-être n'est-il jamais tombé sur la bonne.

Je lance un clin d'œil à Lauren, dont les joues s'empourprent.

Rudy ignore ma remarque qui semble lui passer complètement au-dessus de la tête.

— J’ai invité Emma pour Thanksgiving, répond Lauren.

Un silence s’installe. Rudy nous regarde à tour de rôle. Ses yeux s’adoucissent et sa lèvre se relève.

— Cool, dit-il finalement.

Nous avons déposé Lauren devant un bâtiment qui a l’air en bien meilleur état que le nôtre, avant de nous diriger vers notre immeuble. Lauren habite à Soho. Son appartement est à une trentaine de blocs du nôtre, soit une vingtaine de minutes à pied.

— C’était une soirée intéressante, dit Rudy en secouant la tête.

Les rues sont calmes en comparaison de la circulation habituelle dans la journée, mais il y a toujours de l’animation. Des gens sortent leur chien, fument à l’extérieur des cafés, et dans différents bars résonne de la musique. Je n’ai absolument pas envie de dormir. On est samedi, et je ne sors pas souvent.

Je remarque que fin octobre, il peut faire froid à New York. Je serre un peu plus ma veste autour de moi et demande :

— Tu crois que la fête d’Halloween est finie ?

— Aucune idée, répond Rudy. On peut aller voir si tu veux, mais d’abord, je vais enfiler des vêtements plus chauds. Je suis transi.

Il se frotte le nez, qui rougit lentement.

Après notre promenade de santé, nous pénétrons dans notre immeuble. À en juger par la musique et le brouhaha que l’on entend derrière plusieurs portes, certaines personnes semblent avoir déplacé la fête vers un endroit chauffé. Nous sautons presque en même temps par-dessus la marche vermoulue du dernier escalier, avant d’aller chercher dans nos appartements respectifs un gros pull et un manteau.

Lorsqu’un peu plus tard, nous ouvrons la porte menant au toit-terrasse, nous constatons que l’endroit est vide. Il y a, çà et là, quelques citrouilles

écrasées, le punch ayant probablement perturbé la motricité de certains zombies, sorcières et autres infirmières. Les énormes araignées noires qui étaient accrochées au mur gisent à présent sur le sol, et le rembourrage de l'une d'entre elles est éparpillé sur les dalles. Sans doute l'œuvre de Kidney Karl, le trafiquant de reins. Il n'y a plus personne derrière le bar et l'énorme tonneau de bière a disparu.

— Tout le monde est déjà parti, dommage ! constate Rudy en regardant autour de lui. Ah, il reste du lait au chocolat !

Il me tend une bouteille en verre contenant un liquide marron.

— Ce n'est malheureusement plus chaud, mais ça doit être bon quand même.

Il avale une grosse gorgée, la recrache aussitôt et pose la bouteille un peu plus loin.

— Rectification : je pense que ces bouteilles ont été remplies de la même eau que celle qui coulait chez toi il y a quelques jours.

Il a un sourire ironique.

— Tu te souviens, non ? Le soir où tu t'es présentée devant ma porte à moitié nue, et où tu avais besoin de mon aide.

Je roule des yeux en m'avançant vers le bar, d'où je sors comme par magie deux bouteilles de bière, avant de me diriger vers un banc au bord du toit-terrasse. Je jette un coup d'œil joueur par-dessus mon épaule.

En lui tendant une bière, je lui demande :

— Tu viens ?

Rudy me suit puis s'assoit à côté de moi, beaucoup plus près que nécessaire. Son corps contre le mien, sa main droite glissant sur mon épaule. Je me raidis quelques secondes avant de lâcher prise. Son pouce caresse doucement mon épaule pendant que nous contemplons ensemble la ville qui ne dort jamais. Il y a moins de fenêtres éclairées que plus tôt dans la soirée, mais elles sont autant de témoins de la vie nocturne des habitants de New York. Aucune étoile ne brille au firmament. Comme si elles étaient

toutes tombées et avaient saupoudré la ville de leurs lumières. Des lumières de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Le brouhaha entendu plus tôt a cessé. Une âpre brise d'octobre joue avec mes cheveux, mais je n'ai plus froid. Rudy et moi sommes blottis dans notre propre cocon de chaleur, avec la plus belle vue que l'on puisse souhaiter. Sa main passe de mon épaule à une boucle blonde qui tombe sur mon bras.

Je murmure :

— C'est magnifique.

Le silence se fait, et contrairement à mon habitude, je ne ressens pas l'irrépressible envie de le combler en débitant des futilités.

— Tu as parfaitement raison, déclare-t-il.

Curieuse, je lui demande :

— Tu viens souvent ici ?

Je n'avais jamais pensé à monter sur le toit du bâtiment, sinon, on m'y aurait régulièrement vue au cours de ces dernières semaines.

— Non, je ne viens jamais, murmure Rudy. Je n'avais encore jamais trouvé la bonne personne pour m'accompagner.

Je me déplace légèrement pour voir son visage. Il a un sourire espiègle qui disparaît lentement quand nos regards se croisent. Ses pupilles sont si dilatées que ses iris vert marron ont presque disparu. Ses lèvres sont entrouvertes et son souffle caresse mon visage. Je sens mon cœur s'accélérer. Même si je voulais détourner les yeux, je n'y parviendrais pas. Comme si l'intensité de son regard m'hypnotisait. Un regard qui signifie : j'ai envie de t'arracher tes vêtements. Je te veux. Nue. Tout de suite.

Ma respiration devient superficielle, alors que mon corps s'apprête à faire quelque chose de stupide. Quelque chose que je ne dois absolument pas faire. Pas avec Rudy, le coureur de jupons. Pas avec mon voisin. Pas avec mon nouvel ami.

Mais quand Rudy m'attire contre lui et presse ses lèvres sur les miennes, j'oublie toutes mes pensées rationnelles. Tout ce qui me souffle que ce n'est pas malin. Que je vais le regretter.

Ses doigts jouent dans mes cheveux. Il passe sa langue sur mes lèvres. Mes derniers doutes disparaissent. Mes mains agrippent la laine de son manteau. Rudy me soulève prudemment et me fait glisser sur ses genoux, tandis que sa langue explore chaque centimètre de ma bouche. Un profond gémissement s'échappe de sa gorge quand je bouge contre lui. Ses grandes mains, posées sur mes hanches, remontent le long de mes seins, jusqu'à mon visage où ses pouces caressent mes joues pendant qu'il m'embrasse. Qu'il m'embrasse vraiment. Avec la plus grande attention.

Ses lèvres ont un goût de bière et de punch sucré, avec une pointe de menthe. Le bout glacé de son nez caresse ma joue alors qu'il m'embrasse de plus belle. J'ai des picotements dans tout le corps et je veux plus, beaucoup plus. Je commence à ouvrir la fermeture éclair de sa veste lorsque, soudain, retentit un bruit de verre cassé à côté de nous.

Surpris, nous levons les yeux : à quelques mètres de notre banc se trouve la dernière personne que je souhaitais voir à ce moment-là. Elle nous fixe avec de grands yeux.

D'accord, l'avant-dernière personne. La dernière personne serait sans nul doute ma grand-mère, qui change de chaîne quand *Un si grand soleil* commence, à cause des « scènes vulgaires ».

Bouche bée et toujours vêtue de son costume d'infirmière, Kate observe la scène. Les éclats de verre de la bouteille de vin qu'elle vient de laisser tomber sont dispersés à ses pieds.

— Je, euh... Je... Désolée..., bredouille-t-elle.

Puis son expression change et elle me dévisage d'un air compatissant.

— Il ne cherche pas une relation durable, dit-elle finalement en jetant un coup d'œil à Rudy. Je la préviens, pour qu'elle ne se retrouve pas dans la même situation que moi. Je ne souhaite ça à personne.

Elle tourne les talons et s'enfuit. Nous entendons la porte du toit-terrasse se refermer. Abattu, Rudy pose son front contre mon épaule.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21

— Hé, à quoi penses-tu, Emma ?

Patricia agite la main devant mes yeux vitreux.

Nous traversons Chinatown en direction de Two Bridges. La nouvelle salle que nous devons visiter pour la fête de Noël donne sur le pont de Brooklyn. Les illuminations du pont devraient contribuer à l'esprit festif.

À Chinatown, les hautes habitations ouvrières avec des escaliers de secours en façade prédominent. Le quartier ressemble beaucoup à Greenwich Village, sauf que les magasins et les restaurants qui se trouvent en dessous des appartements sont différents. Au-dessus des vitrines s'affichent de gros caractères chinois. Les enseignes aussi sont couvertes de signes que je suis incapable de lire. Certaines boutiques vendent des herbes médicinales chinoises, d'autres sont des salons d'acupuncture. À l'abord de nombreux restaurants, nous sentons des effluves de nourriture asiatique, ainsi qu'une odeur pénétrante que je ne reconnais pas, mais qui ressemble à celle de ces endroits où, dans la journée, un marché aux poissons s'est tenu.

Patricia a toujours un air interrogateur et je me rends compte que je n'ai pas réagi à sa remarque.

— J'étais un peu ailleurs, excuse-moi.

Depuis samedi soir, je n'arrête pas de penser à Rudy. À la façon dont il a pressé ses douces lèvres sur les miennes. Dont ses pouces ont caressé mes joues. Dont il m'a tirée sur ses genoux. Dont il m'a contemplée. Et je pense à Kate, qui m'a gratifiée de la douche froide dont j'avais bien besoin à ce

moment-là. Je ne sais pas jusqu'où je serais allée si elle n'avait pas décidé que pour clôturer la soirée, il leur fallait, en plus de la bière, une bouteille de vin blanc.

Depuis cette nuit-là, je n'ai plus revu Rudy. Nous nous sommes quittés un peu maladroitement – j'ai claqué ma porte avant qu'il ait terminé sa phrase. Depuis, je l'évite. Lorsque dimanche, il m'a demandé si je voulais regarder avec lui un épisode de *La Casa de Papel*, je lui ai dit que j'avais trop bu et que je ne me sentais pas très en forme. En partie pour avoir une excuse et ne pas me retrouver seule avec lui, et en partie pour qu'il pense que mes débordements de samedi soir étaient dus à ma consommation d'alcool.

J'ai menti.

Même si j'ai la masse corporelle d'un cure-dents, pour ce qui est de tenir l'alcool, j'ai déjà envoyé plusieurs armoires à glace rouler sous la table. Samedi soir, je savais exactement ce que je faisais. Et ça m'a plu. Ça m'a même beaucoup trop plu.

Patricia claque à présent des doigts devant mon visage et roule des yeux.

Elle me réprimande :

— Je suis sûre que si on tentait de m'enlever sous ton nez, tu ne t'en rendrais pas compte ! Mais bon, je comprends que tu ne veuilles pas partager tes problèmes avec moi... Après le coup que je t'ai fait...

Elle secoue la tête d'un air dépité.

— Ce que je me reproche toujours, d'ailleurs, ajoute-t-elle.

Elle me le répète régulièrement.

Nous sommes à présent dans le quartier Two Bridges et les arches de l'énorme pont se profilent.

— On est presque arrivées, poursuit-elle.

Patricia ne s'efforce plus de cacher avec des vêtements amples son ventre qui grossit. Maintenant, elle l'exhibe avec fierté sous sa robe de

grossesse.

— Ne t'en fais pas pour moi, ce n'est rien d'important, dis-je. Juste un problème avec un mec.

— Ah, mince.

Elle tapote maladroitement mon épaule.

— Malheureusement, je ne peux pas te donner de conseils à ce sujet.

Je la regarde d'un air interrogateur. Elle lève la main gauche : une bague en or brille à son annulaire.

— Mariée avec mon amoureux du lycée.

— Waouh. Ce n'est pas courant, de nos jours.

— Je suis l'une de celles qui ont cette chance-là, déclare-t-elle en souriant tout en s'arrêtant devant un haut bâtiment moderne. Nous y sommes !

— Comme vous pouvez le constater, vous avez une vue imprenable sur le pont de Brooklyn, dit Malcolm, un homme vêtu comme s'il revenait de son propre mariage.

Il nous précède vers une baie vitrée qui couvre presque la totalité du mur.

— De l'autre côté, vous pouvez voir le pont de Brooklyn. Si vous m'aviez posé la question il y a dix ans, je vous aurais dit que c'était un endroit infâme, mais je dois avouer que ces dernières années, ils ont bien embelli le quartier. Même si selon moi, rien ne vaut Manhattan.

— L'estrade est un bon point, dis-je en jetant un coup d'œil derrière moi. Il y aura un groupe de musiciens à la fête.

Pendant que Patricia écoute avec intérêt le propriétaire expliquer que les loges se trouvent derrière les coulisses, je traverse la salle. La pièce est immense. J'imagine très bien le plafond décoré de guirlandes lumineuses, l'énorme sapin de Noël installé contre le mur, orné de boules blanches et argent, les sculptures de glace scintillant sous les luminaires et les collaborateurs de Lockhart & Cahill dansant au son des chants de Noël de

Rudy. Car je n'y ai pas encore renoncé, même si cela semble plus improbable que jamais, puisque Rudy refuse de jouer et que je l'évite depuis samedi soir.

Mais la salle est parfaite. Exactement ce qu'il nous faut.

— ... Et tout ça pour seulement mille deux cents dollars l'heure, annonce Malcolm, comme s'il déclamait une publicité Leclerc.

Je me retourne brusquement.

Regardant Patricia avec de grands yeux, je m'exclame :

— Pardon ?

D'accord, nous avons un gros budget, mais il y a des limites ! Il nous reste beaucoup d'autres choses à payer : le buffet, les boissons, les décorations, les serveurs. Et notre salaire.

Patricia semble elle aussi déconcertée. Elle jette à Malcolm un coup d'œil outré.

— Au téléphone, vous aviez parlé de huit cents dollars l'heure, rouspète-t-elle. Ça fait une grande différence !

— C'est exact. Comme nos clients précédents avaient annulé, nous avons baissé le tarif. Nous ne nous attendions pas à trouver un autre client si peu de temps avant Noël. La plupart des organisateurs de fêtes de cette ampleur réservent leur salle très en avance, déclare Malcolm, en se balançant sur ses mocassins à glands. Malheureusement, vous n'êtes plus les seuls à être intéressés par cette date, alors nous appliquons de nouveau le tarif standard.

Il frappe dans ses mains et nous fixe.

— C'est à prendre ou à laisser.

Je reste muette, tout comme Patricia qui fait sans cesse tourner son alliance autour de son doigt.

— Alors c'est non, dis-je en croisant les bras. Vous venez d'augmenter le prix de cinquante pour cent !

Patricia s'avance vers moi et hoche la tête.

— Adressez-vous aux autres personnes intéressées.

Sur ces mots, nous nous hâtons vers l'ascenseur, suivies de Malcolm qui marmonne de fausses excuses.

Soudain, les doigts de Patricia agrippent mon bras et, avant de dire ouf, nous tombons toutes les deux. Apeurée, je pousse un cri. Patricia a atterri sur les fesses et j'ai un point de côté. Patricia lève la jambe droite, à laquelle est suspendu un escarpin dont le talon aiguille est cassé. Lorsqu'elle tourne lentement le visage vers moi, elle a l'air effrayée. C'est alors que son regard change, devenant rusé et conspirateur. Puis elle roule sur le côté et se met à gémir.

— Aïe, mon bébé, mon bébé ! s'écrie-t-elle tandis que Malcolm et le technicien de surface, qui est responsable du sol mouillé et donc glissant, se précipitent vers elle.

— Pourquoi n'avez-vous pas placé de panneau d'avertissement ? demande Malcolm, en colère.

Le technicien de surface s'excuse à plusieurs reprises. Pendant ce temps, Malcolm observe Patricia, qui joue un rôle digne d'un oscar.

Malcolm fulmine toujours contre le technicien de surface pendant que j'aide Patricia à se relever.

— Tu veux bien me conduire à l'hôpital, Emma ? demande Patricia d'une petite voix.

Puis elle se tourne vers Malcolm.

— Il est inadmissible qu'il n'y ait pas eu de panneau pour avertir que le sol était glissant. Je pourrais vous attaquer en justice !

Malcolm est de plus en plus inquiet. Il se passe sans cesse la main dans ses cheveux, qui sont maintenant tout ébouriffés.

— Nous pourrions peut-être nous arranger ? demande-t-il, d'un ton un peu désespéré, en lançant des regards furibonds au technicien de surface, conscient de sa faute. Je pourrais par exemple vous proposer la salle pour mille dollars l'heure, qu'en pensez-vous ?

Patricia et moi poussons au même moment un soupir narquois, et croisons les bras en toisant Malcolm. Puis nous secouons la tête.

— Tu as vu sa tronche ?

Patricia pouffe de rire et des larmes coulent sur ses joues.

— Nous avons obtenu une salle splendide pour quatre cents dollars l'heure ! Qui aurait pu l'imaginer, si peu de temps avant Noël ?

Je dois, moi aussi, essuyer les larmes de mes joues. J'ai mal au ventre tellement j'ai ri.

— Tu ne te sens pas un peu coupable de t'être servi de ton futur bébé ?

Patricia hausse les épaules.

— Bof, il m'a déjà coûté ma promotion. Sauver mon job est la moindre des choses qu'il puisse faire pour moi, affirme-t-elle, les yeux pétillants, en caressant son ventre avec amour.

J'ouvre la bouche pour riposter mais elle secoue la tête.

— Je sais que je n'ai pas eu ma promotion par la faute de Karen, et pas par celle de Pickles. Karen est une vraie garce.

— Pickles ?

Patricia ricane et glisse une mèche derrière son oreille.

— J'ai toujours détesté les cornichons, mais depuis que je suis enceinte de lui... Le cours des cornichons a dû grimper en flèche ! C'est pour ça que nous appelons le bébé Pickles.

Je pouffe tandis que nous nous dirigeons vers la station de métro.

— Tu es sûre que nous ne devrions pas aller à l'hôpital ? Juste pour vérifier que tout va bien.

Patricia me rassure.

— Tu plaisantes ! J'ai juste eu peur. Les kilos que j'ai pris sur les fesses au cours de ma grossesse ont amorti le choc. Pickles gigote sans cesse, il n'y a pas de problème. Tu veux le sentir bouger ?

Elle me sourit, et avant que je puisse répondre, elle me prend la main et l'appuie sur son ventre. Je sens de petits coups contre ma paume.

Je ris aussitôt. Le petit bout d'homme qui vient de sauver notre job fait lui aussi la fête dans le ventre de sa maman.

Je murmure :

— Merci, Pickles.

OceanofPDF.com

Chapitre 22

Je parviens à éviter Rudy jusqu'à mercredi. Un exploit extraordinaire, vu que nous habitons l'un à côté de l'autre et qu'il n'a pas arrêté de faire de sérieuses tentatives pour entamer la conversation. J'avais espéré pouvoir prendre le temps, entre samedi et mercredi, de réfléchir à ce que je veux de lui.

Maintenant, je le sais. Mais ce que je veux de lui me terrifie, et pas uniquement parce qu'il n'est pas le genre d'homme dont je tombe généralement sous le charme. Non, je veux plus que ce que Kate pense qu'il peut m'offrir. Je ne suis tout simplement pas faite pour les couples libres et les aventures d'un soir. Non pas que je n'ai pas essayé. Pendant mes études, ma devise était *carpe diem*, et j'ai parfois ramené un garçon chez moi après une soirée. Mais après ce genre de nuit, je me suis toujours sentie vide et bizarre, ni satisfaite ni aimée, comme je m'y attendais. Ce n'est pas du tout aussi passionnant que les films veulent vous le faire croire.

Non, je n'aimerais pas revivre ça. Et ce que je ne veux absolument pas, c'est tomber amoureuse d'un homme qui ne cherche pas de relation durable.

Donc ce mercredi-là, quand en rentrant du travail je trouve Rudy devant ma porte, je n'ai qu'une envie : tourner les talons et m'enfuir en courant. Mais c'est impossible. Pas parce qu'il me tient un discours convaincant ou me regarde avec des yeux de chiot perdu, mais parce que mon manteau reste coincé derrière la rampe d'escalier.

J'essaie de me libérer avec force jurons, mais il m'a vue.

— Emma ?

Il a l'air surpris et peu sûr de lui.

— Tu t'en sors ?

Il s'avance vers moi et évalue la situation.

— Laisse-moi faire.

Il se penche en avant et passe un bras autour de ma taille, en faisant glisser la boucle de mon manteau le long de la rambarde.

Sa barbe d'un jour frotte involontairement contre ma joue quand il se redresse. Je ferme les yeux et respire profondément. Il sent l'after-shave et les grains de café. De délicieux grains de café. Et aujourd'hui, ô miracle, je n'ai pas cédé à mon addiction à la caféine.

J'inspire profondément par le nez et expire en tremblant. Mmm, il sent encore meilleur que Bleu de Chanel. Je reprends mes esprits.

— Merci, dis-je finalement.

J'essaie de le contourner, mais il me barre la route.

Il est beaucoup plus grand que moi, ce qui m'empêche de voir ma porte. Il a l'air tendu, même s'il fait de son mieux pour paraître aussi calme que possible. Il me lance un petit rire forcé.

— Écoute, Emma..., soupire-t-il.

Il referme la bouche et cherche ses mots.

— Je suis désolé pour samedi, OK ?

Il enfonce les mains dans ses poches et secoue la tête d'un air coupable.

— Je me suis laissé entraîner. Tu m'as entre-temps clairement laissé comprendre que tu regrettais, et c'était donc une erreur. Je te promets de ne plus jamais t'embrasser.

Il lève deux doigts et un petit sourire apparaît sur son visage, même si ses yeux ne rient pas tout à fait.

— Croix de bois, croix de fer, ajoute-t-il. Ça doit quand même un peu compter pour toi non, Bluebird ?

Il me fait un clin d'œil.

Je passe outre la pointe de déception que sa promesse a fait naître et tente de sourire.

Merde !

Pourquoi est-il si beau et si charmant ? N'aurais-je pas pu avoir une vieille dame pour voisine ?

Je parviens finalement à articuler :

— Bien. Je suis contente que nous soyons sur la même longueur d'onde.

Un instant, les commissures de ses lèvres retombent. Mais il se reprend vite et son sourire joueur réapparaît, si ce n'est qu'il a l'air encore moins sincère qu'auparavant.

— Exactement, dit-il. J'ai juste très envie de continuer à regarder *La Casa de Papel*, et sans toi ce serait un peu comme si je te trompais.

Il hoche la tête en direction de sa porte.

— Donc, qu'est-ce que tu en dis ? Netflix et on prend notre pied ?

Le silence s'installe pendant que j'essaie de me retenir de rire.

Rudy a besoin de quelques secondes pour se rendre compte de ce qu'il vient de dire.

— Purée. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je veux dire... Je veux dire...

Il pousse un profond soupir et je l'observe, l'air amusé. Que Rudy cherche ses mots est aussi rare qu'un panda accro au sexe.

En pouffant, je viens à son secours.

— Tu veux regarder une série en mangeant une pizza ?

Rudy éclate de rire.

— Je ne peux pas refuser une proposition aussi charmante, répond-il en me précédant vers son appartement.

Rapidement, nous reprenons les mêmes habitudes qu'avant notre étreinte sur le toit-terrasse. Après le travail, je m'écroule sur son canapé, nous commandons le repas et regardons *La Casa de Papel*. Quand nous

avons vu l'intégralité de la série, nous passons à *Breaking Bad*, qui est en fait encore plus passionnante. J'adore ces soirées, mais même si tout semble resté pareil après l'incident d'Halloween, rien n'est moins vrai. Lorsque je veux m'étirer et que mes jambes touchent les siennes, je les retire vite. Quand nous voulons prendre en même temps la dernière part de pizza et que nos mains se frôlent, nous bredouillons poliment que l'autre peut la manger.

Les silences sont parfois tellement lourds que mes cordes vocales se paralysent. Malgré tout, j'aime toujours autant passer du temps avec lui. Nous pouvons parler et rire ensemble. En peu de temps, il est devenu un ami très proche. Je n'arrive toujours pas à croire que cet homme est le même grincheux qui m'a rabrouée dans l'avion.

Au bureau, tout se passe beaucoup mieux qu'auparavant. Depuis que Patricia coopère, nous n'avons eu que peu de contretemps. En revanche, nous n'avons toujours pas de groupe, ce que je n'ai pas encore annoncé à Sebastian car j'espérais que Rudy reviendrait sur sa décision ridicule. Un espoir d'ailleurs anéanti dès hier au soir, lorsqu'il m'a affirmé qu'un polype apparaîtrait spontanément sur ses cordes vocales s'il devait entonner un chant de Noël.

C'est pourquoi j'ai décidé qu'il était grand temps d'informer Sebastian et d'étudier d'autres possibilités.

J'attrape mon téléphone, qui est posé sur mon bureau, et je reprends le fil de notre conversation WhatsApp, que nous utilisons parfois pour échanger des politesses ou partager l'adresse d'un bon restaurant. Sans le vouloir, Sebastian est devenu le représentant de Lockhart & Cahill pour la fête de Noël, ce qui n'a pas l'air de le déranger puisque « Noël est la plus belle fête de l'année ».

EMMA : Salut ! Aurais-tu un peu de temps pour discuter de certains points ?

SEBASTIAN : Salut. Oui, bonne idée. On prend un café à Central Park ? J'ai une réunion avec un client dans l'Upper West Side, et après j'ai une heure devant moi.

Je réponds par l'affirmative et Sebastian m'envoie l'adresse du café.

Lorsque je sors du métro et que je me dirige vers mon rendez-vous, GPS en main, la pluie s'est mise à tomber. Et par pluie, je veux dire que quelqu'un a ouvert tous les robinets du ciel.

Il pleut des cordes et les gens courent s'abriter sous des avant-toits en pestant.

Je déteste le mois de novembre.

Le café se situe littéralement en face du poumon vert de New York. De petites tables sont installées à l'arrière, et à l'avant, un haut comptoir joliment éclairé s'étend sur toute la largeur de l'énorme baie vitrée, offrant une vue imprenable sur la cime brun-rouge des arbres.

Quand j'entre, de délicieux effluves de café fraîchement moulu, de pâtisseries faites maison et d'épices m'accueillent. Je secoue mes cheveux, ce qui me vaut les regards courroucés de gens qui ont reçu quelques gouttes. Je marmonne des excuses et retire mon manteau, qui s'avère ne pas être imperméable. Les manches de mon blazer sont trempées, ce qui me rappelle que je vais devoir bientôt acheter de nouveaux vêtements d'hiver.

Çà et là, des groupes de clients bavardent autour d'un mug fumant pendant que d'autres travaillent devant leur ordinateur portable. Je suis peut-être dans l'un de ces endroits où des auteurs martyrisent le bout de leurs doigts pour remettre leur manuscrit dans les délais.

Derrière le bar en bois où on peut passer sa commande se trouve un grand tableau noir sur lequel est inscrite une liste inimaginable de sortes de cafés, une gamme allant du dirty chai latte à l'Irish coffee. On peut même choisir ses grains de café : de la Tanzanie au Nicaragua, ils ont absolument tout.

Je scrute la salle à la recherche de Sebastian et constate qu'il a réussi à dénicher une table dans un coin. Il me lance un large sourire en faisant un petit geste de la main pendant que je slalome entre les gens.

— Tu as plongé dans l'Hudson avant de venir ? plaisante-t-il en voyant mon état.

Je secoue la tête d'un air dépité et soupire.

— Non, malheureusement, en automne, la météo n'est pas meilleure à New York qu'aux Pays-Bas.

Je suspends mon manteau trempé au dossier de ma chaise avant de m'asseoir.

Sebastian suit tous mes gestes, m'observant d'un air amusé.

— Si tu voulais du soleil, tu aurais dû opter pour Los Angeles. Ton agence y a aussi des bureaux, non ?

— En effet. Mais je n'ai pas du tout pensé à négocier, dis-je en gloussant.

Je me remémore le moment où j'ai accepté par inadvertance la mutation qui a changé ma vie.

— En plus, j'adore New York. Je m'accommode de la pluie. Et à mon avis, les chances d'un Noël blanc sont plus grandes ici qu'à Los Angeles.

Rêveuse, je contemple le paysage, en imaginant combien la ville serait belle recouverte d'une couche de neige étincelante.

— Tu as raison, confirme Sebastian.

— Tu as vu un serveur ?

Je jette un coup d'œil autour de moi. En sentant la délicieuse odeur qui monte de derrière le comptoir, je suis impatiente de déguster une tasse de pur bonheur.

— Ils n'ont pas assez d'employés et le bar est plein à craquer, dit Sebastian en haussant les épaules.

Il joint les mains et me fixe. Ses yeux bleus sont devenus plus sérieux.

— Mais bon, de quoi voulais-tu me parler ? La nouvelle salle a-t-elle, elle aussi, été démolie ?

Nerveuse, je tripote ma serviette. Même si Sebastian préfère la nouvelle salle à la première, le fait que nous n'étions pas au courant des projets de démolition témoigne d'un manque de professionnalisme. Rectification : que moi, je n'ai pas été au courant, contrairement à une autre personne de notre équipe.

Je me lance, hésitante.

— Euh... C'est à propos du groupe que tu as vu jouer dernièrement.

Les yeux de Sebastian se rétrécissent, il semble comprendre où je veux en venir.

— Et alors... ?

— Eh bien, ils ne peuvent pas.

Je débite ces paroles à toute vitesse, espérant ainsi adoucir le choc.

Je n'aurais jamais dû inviter Sebastian au concert de New Dawn. J'aurais d'abord dû m'assurer que je pouvais persuader Rudy, mais pour être honnête, je pensais que le cachet proposé suffirait à le convaincre. Faites-moi confiance pour trouver le dernier homme qui ne jette pas ses principes par-dessus bord pour un paquet de fric.

La déception se peint sur le visage de Sebastian.

— C'est loin de marcher comme sur des roulettes, hein ?

Il transparaît une telle aigreur dans ses paroles que je me recroqueville un instant sur moi-même.

— Je suis désolée. Vraiment, dis-je, penaude.

J'ai pardonné à Patricia d'avoir saboté la fête, mais ça ne signifie pas qu'en ce moment je n'ai pas envie de lui tordre le cou.

— Pourquoi ne peuvent-ils pas ? demande-t-il alors qu'une ride de plus en plus profonde se creuse entre ses sourcils.

J'explique avec une nonchalance feinte :

— Eh bien, il s'avère que l'un des membres du groupe déteste Noël. Il refuse de jouer.

— Le chanteur ? demande Sebastian, regardant soudain par-dessus mon épaule.

— Oui, comment l'as-tu deviné ?

Sebastian hausse des sourcils et secoue la tête.

— Non, je veux dire que le chanteur travaille ici. Il vient vers nous.

Je me retourne brusquement, risquant presque le coup du lapin. Rudy se dirige en effet vers nous. Il tient dans ses mains un appareil pour prendre notre commande. Ses yeux lancent des éclairs tandis qu'il nous fixe à tour de rôle. Quelque chose change dans son regard, je ne sais pas exactement quoi. Ses mâchoires se crispent et ses yeux rétrécissent. Il ressemble à présent davantage au Rudy de l'avion et moins à celui que j'ai appris à connaître ces derniers mois.

— Emma.

Il me salue d'un signe de tête. Sa voix est froide.

— Que désirez-vous ?

Je bredouille :

— Oh, euh... salut.

De tous les cafés de Central Park, il fallait que ce soit dans celui-ci que Rudy travaille. On peut entendre une mouche voler. Sebastian recule sa chaise et m'interroge du regard. Il y a vingt bonnes secondes que je n'ai rien dit.

— Euh, pour moi un dirty chai latte, s'il te plaît, dis-je, puis je me tourne vers Sebastian.

— Un espresso, s'il vous plaît.

Rudy hoche de nouveau la tête en signe de confirmation, reste muet et s'apprête à repartir. Son comportement frise l'impolitesse.

— Je vous ai vu jouer, il y a quelque temps, lance Sebastian. Vous étiez très bon, tous mes compliments.

Rudy hoche encore une fois la tête avec raideur.

Qu'est-ce qui lui prend ?

— Vous avez une très belle voix, je pense que je la reconnaîtrais entre mille à la radio. Et votre style... Selon moi, nous avons les mêmes goûts musicaux.

Un coin de la lèvre de Rudy se soulève. Il me regarde subrepticement.

— Selon moi, il n'y a pas que pour la musique que nous avons les mêmes goûts.

Il se retourne avant de se diriger vers un groupe de filles qui vient de s'installer à une table.

Je le suis des yeux et mon cœur bat la chamade. Il prend maintenant leur commande avec un grand sourire. Lorsque l'une des filles pose sa main sur son bras et se met à flirter avec lui, il joue le jeu.

— Quelle arrogance ! s'exclame Sebastian, scandalisé. Alors qu'il ne peut pas se vanter d'avoir réussi dans la vie ! Il gratte la guitare dans des bars et est serveur de café.

Sebastian redresse sa cravate de prix et se penche avec un air supérieur sur son portable, le dernier modèle d'Apple.

— On multiplie par dix son salaire horaire pour venir jouer à notre fête, et ce n'est pas assez bien pour lui ? Quel culot !

Il tripote sa montre de marque et secoue la tête.

Je suis choquée. Je ne m'attendais pas à ce genre de remarques désobligeantes de la part de Sebastian, mais mon sens professionnel me retient de le remettre à sa place. Qui est-il pour juger Rudy ? Que révèle une carrière de la personnalité de quelqu'un ? Je veux bien admettre que la réaction de Rudy manquait de finesse, mais quand même...

Entre-temps, Rudy a pris les commandes des filles. En s'éloignant de leur table, il nous jette de nouveau un regard indéchiffrable. Presque toutes les filles lui lancent des œillades langoureuses, et dès qu'il a tourné les

talons, elles se mettent à discuter à voix basse. Probablement dans le but d'évaluer le serveur canon.

— Bon, dit Sebastian, me ramenant au moment présent. Quelles autres options avons-nous ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 23

J'ai convenu avec Sebastian que, pour l'instant, nous allons engager un DJ, et que si un groupe se présentait miraculeusement nous les ferions jouer en alternance. Je prie pour que mon vœu soit exaucé. J'ai horreur de devoir décevoir un client à plusieurs reprises. J'espère qu'après ce fiasco, ils continueront à faire appel à nos services. C'est un gros client, de ce fait utile pour la croissance de Make a Mark Events.

Lorsque ce soir-là je me roule en boule sur le canapé de Rudy, il est plus silencieux que d'habitude. Pas de chamailleries joueuses. Il ne daigne même pas me regarder quand il me demande ce que je veux manger. Là où, normalement, il aurait dû faire la remarque que mon système digestif s'apparente à celui d'un éléphant parce que je commande toujours suffisamment de nourriture pour tout un orphelinat, il se tait.

Quand je ne supporte plus ce silence, je lui demande, en plein milieu d'une scène passionnante :

— Qu'est-ce qui t'a pris cet après-midi ?

Il me lance un coup d'œil irrité et répond :

— Rien.

— Tu étais super impoli. Pas seulement envers moi, mais aussi envers Sebastian.

Rudy m'ignore et avale une bouchée de ses lasagnes en continuant à fixer l'écran.

— Dieu me préserve de vexer Sebastian ! bougonne-t-il.

Il prononce son nom comme s'il avait un goût affreux sur la langue.

— Le baratineur.

— Rudy !

— De quoi avez-vous parlé, d'ailleurs ?

Il détourne enfin les yeux de l'écran et me regarde d'un air interrogateur.

Je pousse un profond soupir et fais tourner ma fourchette dans la mozzarella fondue.

— Du fait que nous n'avons toujours pas de groupe pour la fête de Noël, puisque tu es incapable de mettre ta phobie de Noël entre parenthèses en échange d'un salaire confortable.

— Oui, dommage, déclare-t-il, péremptoire.

Je tente de garder mon calme.

— Et maintenant, nous avons un gros problème. Peut-être que ce cabinet d'avocats ne voudra plus jamais faire appel à nos services. Ed de Vries est tombé à l'eau, la première salle que nous avons trouvée a été démolie et tu refuses de jouer des chansons de Noël, ne serait-ce qu'un soir.

— C'est rageant.

Je pince l'arête de mon nez entre mon pouce et mon index en faisant de mon mieux pour me maîtriser. Ce n'est pas la faute de Rudy. Mon équipe ne parvient pas à assurer et tout ce que je trouve à faire, c'est passer mes nerfs sur Rudy, simplement parce qu'il pourrait très facilement résoudre le problème. Et ça m'énerve. Mais je n'ai pas le droit de m'énerver contre lui. Je n'ai pas le droit...

Frustrée et passant outre mon mantra, je m'écrie finalement :

— Pourquoi détestes-tu tant Noël ? Ta fiancée t'a trompé avec le père Noël ou quoi ?

Malgré ma colère, cette idée me fait rire. Je jette un coup d'œil de côté et constate que Rudy ne rit pas. Loin de là, même.

Stupéfaite, je demande :

— Ta fiancée t’a réellement trompé avec le père Noël ?

Il pose sa fourchette et son assiette sur la table. Il croise les bras d’un air renfrogné.

Il rectifie :

— Ma petite amie. C’est hilarant, non ?

Je reste bouche bée.

— Je, euh... Je... Mince. Je suis désolée. Je n’aurais pas dû dire ça. Que s’est-il passé ?

Il hausse les épaules, comme pour signifier que c’est de l’histoire ancienne, mais ses yeux disent le contraire.

— C’était ma petite amie du lycée. Mon ex, Carol, était aussi musicienne et me disait que j’avais une voix en or. C’est grâce à elle que je suis devenu chanteur. Quand on a obtenu notre diplôme de l’Académie de Rock, elle a voulu qu’on parte à Los Angeles pour se lancer ensemble, mais je ne voulais pas quitter New York. Elle m’accusait de ne pas vouloir l’accompagner pour pouvoir, une fois seul, fricoter avec d’autres filles. Ce qui était bien sûr complètement absurde.

Il pousse un profond soupir et fixe ses doigts.

Posant ma main sur son genou – le premier contact physique voulu depuis Halloween – je marmonne :

— Oh, Rudy...

Il regarde ma main mais ne fait aucun geste.

— On a quand même essayé de mener notre relation à distance, poursuit-il. Donc elle est partie à Los Angeles et je suis resté à New York, convaincu que tout rentrerait dans l’ordre. Mais rien n’était moins vrai. On se voyait de moins en moins et nos contacts téléphoniques s’espaçaient. Elle voulait que j’aille passer Noël avec elle à LA. Mes parents, Lauren et moi avions déjà acheté des billets d’avion pour l’Angleterre, pour passer les fêtes chez mes grands-parents qui vivaient là-bas. Je me sentais mal parce que je n’avais pas vu Carol depuis longtemps, et que je la décevais. J’ai

donc décidé d'annuler mon vol pour l'Angleterre et de me rendre chez elle sans le lui dire, pour lui faire la surprise. Ma famille était déçue mais je pensais faire le bon choix. Mes parents sont amis avec ses parents, donc ils savaient que je manquais à Carol. Je pensais que si je n'allais pas à LA, ce serait la fin de notre relation.

Les mâchoires de Rudy se crispent et ses poings se serrent. Ses yeux sont perdus dans le vague pendant qu'il revit tout ce gâchis.

— Carol était fille au pair à LA. Elle ne voulait pas étudier, mais gagner sa vie, organiser des concerts. Elle fêtait donc Noël avec la famille pour laquelle elle travaillait. Les enfants avaient très envie que le père Noël leur rende visite et... bref, Carol m'a trompé avec quelqu'un qui avait réussi à dénicher un costume de père Noël quelque part... Donc à mon arrivée, je me suis retrouvé dans son allée, le jour de Noël, avec mes valises, pour lui faire la surprise. Et c'est là que je l'ai vue ouvrir la porte au père Noël et l'embrasser sur la bouche. Je suis resté les bras ballants. Elle embrassait ce connard de père Noël sous mon nez. Ensuite, on s'est engueulés, évidemment. Elle disait qu'elle ne pouvait pas croire que je ne faisais pas la même chose à New York. Et c'est comme ça que notre dérisoire relation à distance s'est terminée.

Il a l'air triste. Il pousse un profond soupir.

— C'est donc pour ça, conclut-il, que je déteste Noël, et que je ne jouerai pas à ta fête d'avocats.

Le silence s'installe de nouveau, laissant le temps à Walter White d'ajouter quelques crimes supplémentaires à son casier judiciaire fictif. Un sentiment lugubre m'envahit. Je n'en crois pas mes oreilles : comment Carol a-t-elle pu lui faire un coup pareil ? Quoique je puisse dire la même chose de Fedde. Que penserait Rudy de moi si je lui racontais mon histoire ?

— Je suis désolée pour toi... dis-je finalement. Je, euh... Je ne sais pas trop quoi dire. Sauf que Carol est une sale hypocrite et que j'espère que tu

as accroché les boules du père Noël dans le sapin !

Ma blague semble lui remonter un peu le moral. Il me regarde et pour la première fois de la soirée, un vrai sourire s'affiche sur son visage.

— Dommage qu'elle t'ait gâché la plus belle fête de l'année, dis-je en secouant la tête. J'adore Noël.

Rudy m'observe avec attention.

— Oui, je sais, mais pour quelle raison ? demande-t-il, curieux.

Je réponds en haussant les épaules :

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Presque tous les gens que je connais aiment Noël.

— Oui, mais pas autant que toi. Chaque fois que tu en parles, ton visage s'illumine. Comme si tu gagnais le jackpot chaque année. J'ai rarement rencontré quelqu'un qui aime cette fête autant que toi.

— Je pense que tu as raison, dis-je en baissant les yeux.

— D'où cela vient-il ?

Je glisse une boucle derrière mon oreille.

— Avant que mes parents se séparent, ils se disputaient sans cesse. Tout le long de l'année, même à propos de choses insignifiantes. Ma mère ordonnait à mon père de ranger ses chaussures, mon père trouvait qu'elle lui cassait les pieds, et ainsi de suite. Il suffisait d'une broutille pour qu'ils explosent.

Rudy m'écoute, les yeux pleins de compassion.

— Sauf à Noël.

Rêveuse, je repense aux fêtes de fin d'année que nous passions en famille.

— Nous décorions le sapin tous les quatre. Tous les ans, nous achetions une nouvelle décoration qui représentait notre année. Lorsque mon père a appris à jouer de la trompette, par exemple, nous avons accroché une trompette miniature dorée dans l'arbre. Quand ma mère a pris des cours de plongée, elle a, cette année-là, suspendu une tortue de mer en verre à une

branche. Lorsque j'ai eu mon bac, j'ai acheté une toque de fin d'études, et mon frère un ballon de football quand il a marqué son premier but. Le sapin était un bric-à-brac mais c'était vraiment notre sapin, rempli de nos souvenirs.

Mon sourire s'élargit quand je pense aux critiques continuelles de ma grand-mère, qui trouvait notre arbre de Noël de mauvais goût.

— Une fois le sapin décoré, nous nous assoyions tous sur le canapé, sous une grande couverture, pour contempler le feu crépitant dans la cheminée, boire du chocolat chaud avec de la crème chantilly et raconter nos souvenirs préférés. C'était chaleureux et intime... C'est pour ça que j'aime tant Noël, et peut-être aussi pour ça que je veux que cette fête soit parfaite.

Rudy m'observe avec tendresse, comme si la scène se déroulait sous ses yeux. Il passe pensivement deux doigts sur son menton et hoche lentement la tête.

— J'ai une idée ! lance-t-il avec détermination.

Il se dirige vers le portemanteau et me lance ma veste.

Je viens de lui faire avouer une histoire très personnelle. Peut-être ne voulait-il pas du tout me la raconter.

Déconcertée, je lui demande :

— Tu veux que je m'en aille ?

— Mais non ! s'exclame-t-il en riant. Nous allons chercher un groupe. Penses-tu vraiment que nous soyons les seuls à jouer dans des bars ? C'est vendredi soir. Allez, viens. On part en virée !

CHAPITRE 24

Rudy m'a emmenée à Williamsburg, à Brooklyn, et je comprends très vite pourquoi. Les rues ressemblent à celles de notre quartier : de hauts bâtiments avec des fenêtres rectangulaires et des escaliers de secours qui zigzaguent le long des façades. Même s'il y a pas mal de cafés où on joue de la musique à Greenwich Village, c'est sans comparaison avec Williamsburg. Ici, les rues en sont pleines. De la musique retentit dans tous les coins, le volume à fond pour annoncer le week-end.

Chaque fois que nous passons devant la porte de l'un de ces bars où s'amassent de jeunes fêtards, j'interroge Rudy du regard.

Après avoir dépassé un énième café, je lui demande :

— Qu'est-ce qu'on cherche ?

Un coin de sa lèvre se relève. Il me prend par la main et me fait traverser la foule. Nos doigts sont entremêlés. Je ne fais aucune tentative pour le lâcher. Je suis plutôt contente.

Le public de Brooklyn semble différent de celui de Manhattan. Les gens sont un peu plus jeunes, et il y a beaucoup moins de touristes prêts à sortir leur perche à selfies. L'ambiance me plaît bien : c'est plus relax, plus sympa. Cela me fait presque penser au quartier dans lequel je sortais lorsque j'étais étudiante à Groningue, mais en beaucoup plus grand.

Je sais que nous sommes arrivés à destination quand nous arrivons devant une enseigne portant une guitare électrique lumineuse et en lettres néon, l'inscription BAR OF ROCK. Devant la façade, un grand tableau noir

porte la mention : *Prêts à swinguer ? Grand duel des groupes de 22 heures à 1 heure du matin.*

— C'est ici, ce soir, qu'a lieu le grand concours annuel de musique, m'explique Rudy en m'entraînant vers l'entrée. Et c'est aussi le meilleur endroit pour découvrir de nouveaux talents.

— Pourquoi n'y participez-vous pas, avec ton groupe ?

Rudy sourit.

— Nous avons déjà gagné la dernière édition. Les autres méritent aussi une chance, tu ne crois pas ?

Nous nous arrêtons devant une porte qui donne sur une salle d'où sortent les plus fantastiques accords. Je dois m'efforcer de ne pas entrer en sautillant d'enthousiasme. Ici, je devrais trouver mon bonheur. Il le faut.

À peine ai-je posé un orteil sur le seuil que je me heurte à la poitrine d'une énorme armoire à glace. Je lève la tête et rencontre les yeux d'un type intimidant, capable de remporter une partie de bras de fer avec King Kong.

— Carte d'identité, demande-t-il avec brusquerie.

J'ai besoin de quelques instants pour reprendre mes esprits, impressionnée par le fait que l'on fabrique aussi des hommes de ce format. Je fouille mes poches et me rends compte que j'ai laissé mon passeport dans mon appartement. Ici, malheureusement, un permis de conduire néerlandais ne vaut rien.

Je bredouille :

— Je, euh...

Rudy soupire et ricane. Il a compris de quoi il retourne. Il avance d'un pas.

L'air rébarbatif du tueur de King Kong fond comme neige au soleil.

— Rudy ! s'exclame-t-il en tapant d'une main aussi grande qu'une roue de camion sur l'épaule de mon voisin.

Je suis presque sûre qu'après ça, Rudy n'a plus de cartilage entre les vertèbres.

— Comment ça va, mec ? Alors, tu as déjà ton étoile sur Hollywood Boulevard ?

— Roger !

Le visage tordu de douleur, Rudy tente de se débarrasser du battoir sur son épaule.

— Tout va bien. Et pour l'étoile, on y travaille.

— C'est qui, ta petite amie ? Elle ressemble à la copine d'Harry Potter. C'était quoi son nom ? Emmy Watson ?

— Je te présente Emma, ricane Rudy.

Il ne corrige pas Roger.

— Tu t'es bien débrouillé, mec.

Roger donne une nouvelle claque sur l'épaule de Rudy, qui rapetisse de deux centimètres.

— Merci, répond Rudy d'un air joueur.

Et il passe son bras autour de mon épaule.

— On peut entrer ? Il nous tarde d'entendre les nouveaux talents.

Roger fait un bond de côté.

— Bien sûr ! Amusez-vous bien !

Il nous indique un couloir sombre.

Étonnée, je demande :

— Ta petite amie ?

Rudy ne répond pas, mais presse légèrement mon bras en nous conduisant vers le vestiaire.

Plus nous avançons dans le couloir faiblement éclairé, plus la musique est forte. Je ne connais pas ce morceau mais il est excellent. Ça ressemble un peu à du Queen. Personne ne peut égaler Freddie Mercury, mais c'est l'une des meilleures tentatives que j'ai entendues.

— Comment s'appelle ce morceau ? Je dois absolument l'ajouter à ma liste de favoris sur Spotify.

— Aucune idée, dit Rudy. Tous les morceaux joués ce soir ont été composés par les groupes eux-mêmes. Ici, tu n'entendras pas de reprises.

C'est donc avec encore plus d'enthousiasme que je pénètre dans la salle, remplie de banquettes et de tables rondes, qui donne sur un vaste podium.

Rudy est apostrophé à plusieurs reprises par des gens qui le connaissent. Ici, il est populaire. Une femme blonde avec des jambes comme des échasses se pend à son cou et murmure quelques mots à son oreille avec un rire enjôleur. Ouais, ici, Rudy est trop populaire à mon goût.

Mais il se débarrasse d'elle rapidement avant de m'entraîner vers une banquette vide contre le mur. Des coussins bordeaux garnissent le siège en bois sombre et une bougie posée sur la table crée une ambiance intime. Ici, pas question de strass et de paillettes : les gens viennent pour la musique, parce que c'est leur passion.

— Attends-moi, dit Rudy avant de se diriger vers le bar pour passer commande.

Il revient avec deux bières. Entre le zinc et notre table, il est de nouveau stoppé par des femmes aux mains parfaitement manucurées et par des hommes qui tapent sur son épaule, qui doit être couverte de bleus.

Je suis curieuse du concert qui lui a fait gagner le dernier concours. Ça devait être impressionnant.

Quand il revient s'asseoir à côté de moi et me tend ma bière, je crie dans son oreille :

— Vous avez filmé votre concert, la dernière fois ?

Rudy est assis tout contre moi. Je sens la chaleur de sa cuisse à travers son pantalon.

— Oui, la vidéo doit être sur YouTube, répond-il en avalant une gorgée. Il lève un sourcil et me lance un rire amusé :

— Pourquoi ? Ça ne te suffit pas de me voir tous les soirs ?

Je lui donne un coup d'épaule et il se recroqueville en frottant l'endroit douloureux.

— Oh, pardon !

Rudy secoue la tête en rigolant et fait un geste avec sa bouteille en direction de la scène.

— Comment tu les trouves ?

Nous regardons ensemble la chanteuse. Ses yeux sont fermés et différentes émotions glissent sur son visage. Comme si elle ressentait la musique à travers son corps. Elle tient une note, semblant ne jamais devoir s'arrêter. Je ne sais pas comment elle peut avoir assez de souffle. C'est sublime. J'en ai la chair de poule.

Je murmure :

— C'est excellent.

Je pose sans réfléchir la tête sur l'épaule endolorie de Rudy, qui ne bronche pas.

Il caresse doucement ma cuisse pendant que nous écoutons l'artiste, qui chante à pleins poumons. Elle esquisse même quelques pas de danse.

— Ce groupe s'appelle Buzzkilled, déclare-t-il. Et, comme par hasard, j'ai le numéro de téléphone d'un des musiciens.

Ravie, je me tourne vers lui.

— Tu penses qu'ils voudraient jouer à la fête de Noël ?

— Eh bien, pour autant que je sache, aucun d'entre eux n'a eu de petite amie qui a échangé sa salive avec le père Noël, donc c'est déjà un point pour toi.

— Ho ! Ho ! Ho ! Quelle joyeuse nouvelle !

— Bonne répartie, répond Rudy avec un faible sourire.

— Merci.

Après que la chanteuse a fait retentir la dernière note et que le public a applaudi à tout rompre – je siffle même entre mes doigts –, un autre groupe monte sur scène. Et ainsi de suite tout le reste de la soirée. Selon moi, personne n'arrive à la cheville de Rudy, mais je ne suis pas vraiment impartiale.

Pendant tout ce temps, Rudy laisse sa main sur ma cuisse et moi, ma tête sur son épaule. Même si notre attitude suggère que nous sommes tous les deux détendus, rien n'est moins vrai. Mon corps est tendu, tandis que Rudy décrit de petits ronds avec son pouce sur mes collants. Je sens des fourmillements sur ma peau, qu'il caresse indirectement. L'alcool combiné au contact des doigts de Rudy m'excite un peu, même si je n'ose pas me l'avouer.

Lorsqu'à la fin du spectacle les projecteurs au-dessus de l'estrade s'éteignent, la salle est plongée pendant un moment dans l'obscurité la plus totale, et plus aucun bruit ne règne. Puis les lumières se rallument et le type qui a présenté les groupes remonte sur la scène. Il a des cheveux roux en bataille, des jeans déchirés et un simple tee-shirt noir, sur lequel est inscrit : WE WILL ROCK YOU.

— Vous avez été éblouissants ! lance-t-il en direction des coulisses, d'où les cris de joie des artistes retentissent. Merci d'avoir partagé votre talent avec nous ce soir !

Depuis les coulisses résonne un :

— Hi-han, hi-han.

Suivi d'un :

— Aïe, c'était bien nécessaire ?

— Les braiments n'ont clairement pas été appréciés par ses collègues, plaisante le présentateur.

Des spectateurs se mettent à rire, mais il les exhorte au silence en levant la main.

— On vient de me glisser une information, déclare-t-il avec un rire mystérieux. C'est que le vainqueur de l'année dernière est parmi nous ce soir...

Quelqu'un siffle.

— Ouiiiii, New Dawn ! s'exclame le public.

— Eh bien, selon moi, le groupe n'est pas au complet, intervient le présentateur pour calmer le jeu, avant de jeter un regard circulaire dans la salle. Mais... Rudy... Qu'est-ce que tu en dis, mec ? Tu nous joues un morceau avant que le jury fasse connaître son choix ?

Je sens Rudy se raidir à côté de moi, et je lève les yeux tandis qu'un projecteur balaie le public comme un hélicoptère à la recherche d'un évadé.

Il hésite et me demande :

— Ça ne te dérange pas ? Que je te laisse toute seule un moment, je veux dire ?

— Il est là ! s'écrie un garçon avant que je puisse répondre.

Il pointe le doigt vers Rudy, qui doit se lever par la force des choses, parce que le projecteur vient de s'arrêter sur lui.

Le public se met à hurler et Rudy ne peut faire autrement que de marcher vers la scène. Il regarde de nouveau par-dessus son épaule, ses lèvres formant silencieusement le mot « désolé ».

— Oui ! Le voilà !

Le présentateur frappe sur son épaule, déjà maltraitée à notre arrivée par le videur aux gènes de tueur de King Kong.

Le public crie :

— Donnez-lui une guitare !

Quelqu'un s'élance sur le podium et lui tend l'instrument dont il joue si bien.

Si j'étais à sa place, je rentrerais dans ma coquille, avant de m'enfuir si vite vers la sortie de secours que mes traces resteraient gravées à jamais sur la scène brillante. Mais pas Rudy. Rudy est dans son élément.

— Merci à tous ! crie-t-il dans le micro. Je n'aurais pas pu rêver meilleur accueil !

Il lance son médiateur en l'air et le rattrape d'un geste souple.

Il est... sexy quand il est sur scène. Son aura, sa confiance en lui... Tout colle. Il se passe la main dans ses cheveux. Il mordille sa lèvre.

— Il ne me reste plus qu'à trouver un morceau...

Ses yeux parcourent la foule, puis son regard plonge dans le mien. Il fronce légèrement les sourcils avec une expression indéchiffrable qui me chamboule. Il semble d'abord hésiter, puis il prend une décision.

— C'est une chanson que j'ai composée récemment. Je ne l'ai encore jamais jouée en public, donc le moment est peut-être bien choisi.

— Ouiii, Rudy ! crie quelqu'un, répondant à une question qu'il n'a pas posée.

Rudy gratifie le spectateur plus qu'enthousiaste de son plus large sourire et son visage s'illumine. Il suspend la guitare à son cou, règle le micro et accorde son instrument. Puis il fait glisser le médiator sur les cordes et se met à jouer une mélodie douce, mais enivrante.

Lorsqu'il avance d'un pas, il me regarde et une pointe d'hésitation passe sur son visage. Cela va si vite que je me demande si je l'ai bien vu. Car Rudy ne manque pas de confiance en lui, surtout sur scène.

C'est alors qu'il commence à chanter, et tous les poils de mes bras se hérissent.

Dix kilomètres au-dessus de l'océan Atlantique,
Là où je n'ai jamais pensé à regarder,
J'ai trouvé quelque chose que je ne cherchais pas,
Une étrangère qui m'a secoué.

À dix mètres de ma porte d'entrée,
Une étrangère s'est nichée,
Elle a défait ses bagages, emplie d'espoir et de rêves,
Tout en haut de l'escalier.

J'ai pensé un moment tout avoir sous contrôle,
Mais depuis je suis perdu.

Toutes les raisons de ne pas le dire
Toutes les raisons pour lesquelles c'est impossible
Semblent vaines, maintenant que je perds pied.

Dix mètres au-dessus de ma porte d'entrée,
Un baiser volé, qui me fait tant espérer,
Peut-être ne devrais-je pas le dire, ni même le penser,
Mais je suis quand même là, jetant mes sentiments à ses
pieds

J'ai pensé un moment tout avoir sous contrôle,
Mais depuis je suis perdu.

Toutes les raisons de ne pas le dire
Toutes les raisons pour lesquelles c'est impossible
Semblent vaines, maintenant que je perds pied.
Alors, viens t'envoler avec moi, oui, envole-toi avec moi.

Lorsque la dernière note a retenti, un profond silence s'installe dans la salle. Suivi d'un tonnerre d'applaudissements. Rudy ouvre les paupières et plante son regard dans le mien.

Mon cœur bat la chamade. Tout est silencieux dans ma tête. Beaucoup trop silencieux. Puis, comme si quelqu'un venait de monter lentement le volume, les applaudissements et les sifflets enthousiastes atteignent mes tympanes, et je... je me sens oppressée. Cette chanson était-elle pour moi ? Je veux dire, j'ai reconnu pas mal de choses, mais il n'aurait quand même pas...

— Waouh, Rudy, tu t'es une fois de plus surpassé ! s'exclame le présentateur dans le micro. Chapeau ! Comment s'appelle cette chanson ?

Rudy recule d'un pas, se passe la main dans ses cheveux et sa langue sur ses lèvres. Un bref temps d'hésitation, puis il s'avance de nouveau vers

le micro avant d'annoncer finalement :

— « Bluebird ».

Oh, bon sang !

Ma respiration s'accélère. Je ne sais pas trop ce que je dois penser ou ressentir. Je suis en pleine confusion. Je croyais que nous avions convenu de rester de simples amis.

La fumée sortant de la machine fumigène combinée à mon souffle rapide m'est néfaste. J'ai besoin d'air frais. Je vois exactement le moment où Rudy se rend compte de ma réaction paniquée. Une telle déception se peint sur son beau visage que je suis incapable de soutenir son regard. Je baisse les yeux et me hâte vers la sortie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 25

Je respire profondément. L'air vivifiant de l'extérieur remplit mes poumons. Je suis de nouveau en mesure de réfléchir.

Merde.

Que s'est-il passé ? Et plus important encore, comment ai-je pu réagir de façon aussi idiote ? Rudy se montre vulnérable, il écrit une chanson pour moi, et qu'est-ce que je fais ? Je me précipite dehors comme si j'étais poursuivie par une horde de chauves-souris enragées !

Me frayant un passage entre les gens agglutinés sur le trottoir, je murmure à mon intention :

— Espèce de connasse.

D'accord, Rudy n'est pas mon genre, mais depuis, cela ne m'importe plus. En revanche, ce qui m'importe, c'est que je n'ai pas l'impression qu'il est sérieux avec les filles. Et que j'ai à présent un bon voisin et ami proche à New York, que je ne veux pas perdre.

Mais il est indéniable qu'il me fait ressentir des choses que je n'ai jamais ressenties, même avec Fedde. Ce n'est pas sans raison que j'éprouve une jalousie disproportionnée quand quelqu'un flirte avec lui. Je me sens bien en sa compagnie si bien que c'en est presque effrayant. Et il a l'air de m'accepter comme je suis. Il n'a pas honte de moi quand je jacasse comme une pie et ne me regarde pas d'un air désapprobateur quand j'enfourne des tonnes de nourriture.

Au loin, le pont de Williamsburg se profile, les lumières ornant les câbles inclinés scintillent dans l'obscurité. Je frissonne, il fait froid, et dans ma hâte j'ai oublié d'aller chercher mon manteau.

— Emma ! Bon sang, Emma, attends !

La voix vient de si loin que je me demande si je n'ai pas rêvé.

Je me retourne et aperçois Rudy qui, slalomant entre les gens, vient vers moi en courant. Ses joues ont rosi et le bout de son nez est rouge. Il fait vraiment un froid de canard. Finalement, il s'arrête devant moi en dérapant et me lance un sourire hésitant.

— Ai-je chanté si faux que tu ne pouvais plus le supporter ? demande-t-il, tentant de minimiser la signification de sa chanson.

Je secoue la tête et sens mes cheveux danser autour de mon visage.

Je murmure :

— Non, c'était magnifique. Le texte... ta voix... la guitare... c'était parfait.

Ses yeux glissent sur mon visage, à la recherche de quelque chose qu'il ne semble pas trouver. Puis il détourne le regard. Finalement, il laisse filtrer un petit rire narquois et enfonce brusquement les mains dans ses poches.

La voix un peu tremblante, je lui demande :

— Quoi ?

— Est-ce que c'est parce que je n'ai pas réussi dans la vie ? demande-t-il d'un ton glacial. Parce que je gratte la guitare dans des bars et que je suis serveur de café ?

Je le regarde d'un air choqué après qu'il m'a balancé les mêmes mots que Sebastian cet après-midi.

— Comment... ?

— On entend tout dans le bar, répond-il en haussant les épaules. Donc, c'est ça la raison ? Tu ne me trouves pas assez bien pour toi ? Tu préfères les hommes qui portent une Rolex et qui dépensent mon salaire mensuel pour s'acheter un costume Armani ?

Vexée, je m'écrie :

— Non, absolument pas ! Comment peux-tu penser ça de moi ?

— Alors qu'est-ce que c'est ? Car détrompe-toi, si j'avais l'impression que tu ne ressentais rien pour moi, je n'aurais vraiment pas chanté cette stupide chanson pour toi. Je ne mets généralement pas un point d'honneur à me ridiculiser.

— Tu ne t'es pas...

— Bien sûr que si ! Si je ne l'avais pas fait, nous n'aurions pas cette discussion.

— J'ai du mal à croire que tu es vraiment sérieux.

— Quoi ?

Rudy me fixe d'un air incrédule.

— J'écris une chanson pour toi, la chante devant une salle comble, et tu as peur que je ne sois pas sérieux ? s'exclame-t-il.

J'avance d'un pas. Ses narines frémissent.

— *Fuck*, Emma, je suis sérieux. C'est toi qui n'oses pas, qui as peur d'être blessée. Crois-tu que ce soit différent pour moi ? Après ce que je t'ai raconté aujourd'hui ? Bien sûr que j'ai peur ! Chanter cette chanson en public est la chose la plus effrayante que j'ai jamais faite, même en comptant la fois où j'ai dû aider Joey à aller aux toilettes quand il s'était cassé la hanche !

Je me mords la lèvre. Devant moi se tient un homme fantastique et disponible, qui me déclare son amour, un homme dont – soyons honnêtes – je suis amoureuse, et j'hésite. J'hésite.

Rudy patiente quelques secondes en retenant sa respiration mais comme je ne réagis pas, il baisse les yeux et soupire, vaincu.

— Laisse tomber, marmonne-t-il avant de tourner les talons.

— Attends ! m'écrié-je en saisissant son bras.

Il s'arrête et se retourne lentement, vulnérable.

Je fais un pas en avant, puis un autre, jusqu'à ce que le bout de mes escarpins touche celui de ses boots à lacets.

Je monte sur la pointe des pieds et murmure :

— Tu as raison.

Alors que je me rapproche de plus en plus de lui, ses pupilles se dilatent. Maintenant, c'est lui qui semble hésiter, mais avant que je puisse battre des paupières, ses lèvres se posent sur les miennes.

Le brouhaha autour de nous, les klaxons des voitures et la musique sortant des bars : tout disparaît à l'arrière-plan quand Rudy plonge ses doigts dans mes cheveux. J'agrippe son tee-shirt dans une tentative de l'attirer plus près de moi. Je me colle à lui. L'air glacé de novembre ne m'incommoder plus. Nos corps entrelacés dégagent suffisamment de chaleur pour nous deux.

Je l'embrasse à pleine bouche. Un léger gémissement s'échappe de sa gorge. Sa main glisse vers mes fesses et il me soulève. J'entoure sa taille de mes jambes. Je ne fais aucun cas des sifflements et du chahut des gens qui nous entourent, et me rends à peine compte que Rudy arrête un taxi et nous hisse sur la banquette arrière. Il marmonne notre adresse sans décoller ses lèvres des miennes, avant de reprendre là où il s'était arrêté. Ses mains sont partout : sur mes fesses, ma taille, mes seins. Je le veux contre moi. Encore plus près.

— Pas de galipettes dans mon véhicule !

Le chauffeur regarde d'un air hargneux dans son rétroviseur.

Je me mets à rire et Rudy s'esclaffe. Il pose alors de manière convenable ses mains sur mes vêtements, mais il continue à m'embrasser. Je soupire de désir lorsqu'il arrive dans mon cou.

Quand le taxi s'arrête devant notre bâtiment, Rudy lui tend quelques billets sans attendre le prix de la course. En entendant le ton surpris du chauffeur lorsqu'il le remercie, je me dis qu'il a dû lui donner beaucoup plus que nécessaire. Mais Rudy a l'air de s'en moquer. Il prend ma main et

m'entraîne hors du taxi. Nous montons en riant les escaliers menant à la porte d'entrée, que Rudy met quelques minutes à ouvrir avec ses clés.

Lorsque la porte s'est refermée, Rudy embrasse mon sourire. Il me soulève et me pousse contre le bois, tandis que ses hanches appuient langoureusement contre les miennes. Je gémis et tire fébrilement sur sa ceinture. Je ne veux plus attendre.

— Pas ici, murmure-t-il contre mes lèvres.

Soudain, le hall a disparu. Rudy me porte apparemment sans effort jusqu'à notre étage, sans décoller ses lèvres des miennes. Ses longs doigts s'enfoncent dans mes fesses et l'escalier grince sous notre poids.

Si j'avais pensé que nous ne nous contrôlions plus, j'avais tort. Car lorsque nous nous retrouvons dans l'appartement de Rudy, il me couvre de baisers enflammés. Sa langue explore chaque millimètre de ma bouche et quand il embrasse mon menton, j'avale une goulée d'air, parce que ces dernières minutes, j'avais presque oublié de respirer.

Il m'appuie contre le mur. Je serre mes jambes fiévreusement autour de sa taille pendant qu'il enlève ma robe. Il embrasse mon cou, mes joues... Ses dents jouent avec les lobes de mes oreilles avant que ses lèvres ne trouvent le creux de mon cou.

Je n'en peux plus. Ma poitrine se soulève de plus en plus vite lorsqu'il écarte les bonnets de mon soutien-gorge et que je sens ses lèvres chaudes. Avec des doigts tremblants de désir, je défais sa ceinture puis le bouton de son pantalon. Je le veux. Tout de suite.

Son jean et son slip tombent sur le sol et je lui enlève son tee-shirt. Mes mains glissent sur son dos musclé, sa taille, ses fesses. Mes doigts suivent les lignes du tatouage que je peux enfin lire, et qui forment, en lettres gracieuses, la phrase : *quand les mots ne suffisent plus, il reste la musique*. Je l'interroge du regard.

— C'était la devise de mon grand-père, explique-t-il, légèrement essoufflé. Mais si nous en parlions une autre fois ? Même si je l'adore, ce

n'est pas son visage que j'ai envie de voir en ce moment.

Il affiche son sourire sexy avant de s'emparer de nouveau de ma bouche.

Gémissant profondément, il presse son torse nu et chaud contre moi et m'embrasse avec fougue. Le mur froid dans mon dos contraste avec le corps brûlant de Rudy.

Il me pose un instant sur mes pieds et fait glisser lentement mes bas vers mes chevilles, caressant de ses lèvres chaque centimètre de peau qu'il dénude. En un rien de temps, mes derniers vêtements ont disparu. Le regard que me lance Rudy accélère mon pouls. Ses pupilles sont dilatées de désir.

Il se lève et reprend possession de ma bouche, tandis que j'enserme de nouveau sa taille avec mes jambes. Mais cette fois, il n'y a plus de tissu entre nos corps nus. Il me pénètre lentement et nous cherchons tous les deux notre souffle, nos lèvres scellées. Puis Rudy commence à se mouvoir. Ses grandes mains passent de mes cuisses à mes fesses. Sa respiration s'accélère. Sa main droite caresse ma joue en feu et il m'embrasse avec ardeur.

Le mur contre lequel j'étais appuyée disparaît soudain. Rudy entoure mon dos de ses bras sans desserrer notre étreinte. Il me porte sur le canapé où, avant cette nuit, nous avions d'autres activités beaucoup plus innocentes. Il s'assoit et me met à califourchon sur lui. Le cuir du canapé colle à mes genoux, et même si d'habitude je trouve ça désagréable, ça m'est en ce moment complètement égal.

Il détache ses lèvres des miennes et appuie son front contre le mien. Son souffle chaud caresse mon visage, ses yeux plongés dans les miens. Les doigts mêlés à mes cheveux, il laisse glisser ses pouces sur mes joues. Dans ses pupilles noires, le désir augmente à chaque mouvement de mes hanches.

Les secondes s'étirent. Je perçois avec intensité chaque caresse, chaque pression et chaque son sortant des lèvres de Rudy.

La pluie bat contre la vitre avec de plus en plus de violence, avant de s'apaiser en un doux clapotis. Rudy me pénètre une dernière fois profondément. Le souffle court, nous explosons en un orgasme fulgurant.

Nous restons infiniment longtemps enlacés sur le canapé. Rudy me chuchote des mots tendres à l'oreille. Je ne pense qu'au moment présent. Autour de moi, le monde devient flou. Je n'ai plus aucune notion du temps et aucune idée de la façon dont, finalement, nous nous retrouvons dans son lit, où nous recommençons depuis le début.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 26

Les jours suivants, je passe presque chaque minute de mon temps libre avec Rudy. Après mes longues journées de travail, il vient m'attendre à la station de métro et nous rentrons ensemble à la maison. J'aime l'odeur de café frais qui flotte toujours autour de lui, ça me donne un sentiment de sécurité et de bien-être. Nous formons en réalité le couple parfait : l'accro à la caféine et le grain de café torréfié ambulant.

Maintenant que j'ai un groupe pour la fête de Noël, je me sens apaisée. Buzzkilled, que nous avons vu lors du concours, a tout de suite été intéressé, et quand j'ai annoncé le cachet, ils n'ont plus hésité une minute. La chanteuse, Kristen, a regardé Rudy d'un air incrédule quand je lui ai expliqué le plan. Elle a même failli le frapper sur sa beaucoup trop jolie tête.

— Et toi tu refuses ? s'est-elle écriée, stupéfaite. Je savais bien que quelque chose s'est détraqué en toi quand tu es tombé complètement saoul de l'estrade. Mais bon, je ne vais pas me plaindre : je vais pouvoir payer mon loyer pendant plusieurs mois.

Rudy a haussé les épaules avec insouciance et m'a entourée de son bras, content que je n'aie plus à lui casser les pieds à ce sujet.

Le week-end de Thanksgiving approche à grands pas. Quand Lauren m'avait invitée, j'avais considéré ça comme une chance de prendre part à une vraie fête de Thanksgiving à l'américaine. Mais à présent, ça a pris une autre dimension. C'est soudain devenu une rencontre avec la famille, et

c'est tout juste si cette idée ne me donne pas des sueurs froides. Dans un certain sens, je préférerais même aller prendre un thé avec Karen, qui m'a récemment engueulée parce que j'étais en train de rêvasser à propos d'un certain chanteur occupé à apprendre à jouer du washboard.

Je suis terrifiée, d'autant plus que lorsque j'ai demandé à Rudy qui était invité, il a cité toute sa nombreuse famille. À trente-cinq ans, son cousin est déjà père de quatre enfants, et son frère a enrichi le monde de deux marmots brailleurs. Il est clair que dans la famille, les spermatozoïdes savent nager.

C'est ainsi que je me retrouve, les mains moites, assise à l'arrière de la guimbarde de Joey. Lauren a pris place à côté du conducteur. De temps en temps, elle jette un regard attendri en direction de la banquette arrière, où Rudy, un bras autour de mes épaules, me caresse la main pour me rassurer.

— Vous êtes si mignons, tous les deux, roucoule-t-elle sans cesse. À croquer... Ça donne envie. Tu ne trouves pas, Joey ?

— Ça donne surtout envie de gerber, affirme Joey en hochant la tête. Qu'est-ce qui t'est arrivé, Rudy ? Où est passé le Grinch imbuvable que nous aimions tous ?

Je m'apprête à le remettre à sa place, mais je vois qu'il me fixe dans le rétroviseur en ricanant.

En riant, Rudy m'embrasse sur la tempe.

— Heureusement que cette année, tu ne viens pas les mains vides, Rudy, rechigne Lauren en m'observant. Comme je n'ai pas emmené de petit ami, ils vont encore me bassiner avec mes ovaires qui se dessèchent. Faute de mieux, j'ai installé Tinder dans l'espoir d'avoir quelqu'un à Noël.

À la dérobée, elle jette un coup d'œil à Joey, qui fait semblant d'ignorer sa remarque avec un peu trop de zèle.

Il serre le volant en regardant droit devant lui.

— Tinder ? demande-t-il finalement. Ça ne te ressemble pas.

Une expression satisfaite se peint sur le visage de Lauren, clairement heureuse que Joey morde à l'hameçon.

— Et pourquoi pas ? Ça marche bien pour toi !

— Oui, mais moi, je m'en sers pour une tout autre raison que toi, la rabroue Joey.

Sa mauvaise humeur semble augmenter de minute en minute.

— Ah oui ? Et quelle est cette raison ?

Je l'observe avec amusement. Lauren sait exactement ce qu'elle est en train de faire. Rudy, distrait par l'une de mes boucles blondes qu'il enroule autour de son doigt, prête peu d'attention à la prise de bec entre sa sœur et son meilleur ami.

— Eh bien... Tu sais ce que je veux dire... Parfois, j'ai besoin de... contacts physiques.

— Et qui te dit que c'est différent pour moi ? Qui te dit que je n'ai pas envie, moi aussi, de temps en temps, de bien m'envoyer en l'air ?

Cette dernière remarque ramène Rudy sur terre.

— Hé, je suis là aussi, ne l'oublie pas ! grogne-t-il. Je n'ai pas besoin de savoir avec qui tu fricotes. Peux-tu me laisser dans l'illusion que tu es un être asexué ?

— Espèce d'hypocrite ! Tu ne m'entends pas me plaindre chaque fois que tu procèdes à une inspection des amygdales d'Emma ? Ma dernière partie de jambes en l'air...

— LALALA ! s'écrie Rudy en enfonceant les doigts dans ses oreilles. Je ne veux rien entendre !

Au bout de deux heures et demie de trajet, au cours duquel Lauren a sélectionné des photos pour son profil Tinder et où Joey s'est comporté comme si on l'avait obligé à avaler des citrons tout le long du voyage, nous arrivons enfin devant la maison parentale de Lauren et Rudy.

Dès que je descends du véhicule et que j'examine l'énorme maison de plage de haut en bas, je marmonne :

— Nom d'un chien !

Des murs de bois peints en blanc et des volets bleu marine, un grand escalier en bois qui mène à la véranda où se trouve la porte d'entrée, une vue imprenable sur les immenses vagues grises, agitées par la rude météo du mois de novembre : j'ai peu de mal à imaginer la féerie de cet endroit en été. Je me vois déjà courir vers l'océan pour un plongeon matinal, puis déguster sur la véranda un croissant chaud accompagné d'un excellent café.

Je regarde à tour de rôle ma tenue et la maison. Normalement, je suis toujours habillée comme si je me rendais à un entretien d'embauche, mais je pensais le moment bien choisi pour enfiler des vêtements décontractés, comme Rudy et Lauren. Je ne voulais pas être trop chic. Mais en voyant la maison, je pense que mes tailleurs habituels auraient été plus du goût de ses habitants.

Dès que Rudy s'approche de moi pour me prendre la main, je gémiss d'une petite voix :

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Il me lance un regard interrogateur.

Avec un signe de tête vers la maison, j'explique :

— Je me serais habillée différemment.

— Oh, ça...

Les lèvres de Rudy se retroussent.

— Mes parents ne se soucient vraiment pas de ce que l'on porte. Sinon, je n'aurais pas été invité.

Il pointe le doigt vers ses boots et serre ma main pour me rassurer.

— Ils vont t'adorer, comme moi, chuchote-t-il à mon oreille, avant de m'entraîner le long de la rangée de citrouilles qui orne la véranda.

— Eh bien, Maman s'est de nouveau lâchée, glousse Lauren en secouant la tête et en appuyant sur la sonnette.

Elle indique les citrouilles.

— Elle adore l'automne et cultive toujours des tonnes de citrouilles. Je parie qu'elle va nous servir de la soupe de citrouilles en entrée, de la

citrouille farcie en plat de résistance et au dessert, de la tarte à la citrouille.

— Il aurait mieux valu que j’aime la citrouille, ne puis-je m’empêcher de plaisanter, tandis que la porte s’ouvre et que deux grands yeux marron m’observent.

— Vous n’aimez pas la citrouille ? demande la mère de Rudy, sous le choc.

Elle porte en chignon ses cheveux teints en brun, et une strie blanche – probablement de la farine – barre son nez.

— Pourquoi tu ne me l’as pas dit ?

Elle regarde Rudy d’un air accusateur.

— J’aurais cuisiné autre chose.

— Elle plaisante, Maman, intervient Rudy pour l’apaiser en l’embrassant rapidement. Je te présente Emma, dit-il tendrement, ma... petite amie.

Un large sourire fend mon visage. Je serre la main de sa mère, perplexe. Fedde ne m’a jamais présentée comme sa petite amie.

— Je m’appelle Emory. Enchantée, dit la mère de Rudy. Petite amie ? demande-t-elle en fixant son fils avec de grands yeux. Je croyais que c’était une copine de Lauren. Tu aurais dû m’avertir !

Après ce léger reproche, un silence inconfortable s’installe. Un silence que je ne peux m’empêcher de combler, comme d’habitude.

— Quelles belles citrouilles ! Surtout la grosse, avec le visage. Mes compliments. Je n’ai jamais vu de citrouille aussi parfaite. Je n’en mange pas souvent, mais on m’a dit que votre tarte à la citrouille était fabuleuse.

Je souris poliment à Emory, qui semble toujours relativement dépassée. Je ressemble à monsieur Collins d’*Orgueil et Préjugés*, qui complimente madame Bennet pour ses « pommes de terre parfaitement cuites ».

Je continue de jacasser :

— C’est ma première Thanksgiving aux États-Unis. Je suis curieuse de voir comment ça se passe. Jusqu’à présent, j’ai seulement vu cette fête à la

télévision...

Rudy me cloue le bec en me donnant un rapide baiser, ce qui nous vaut un regard étonné, mais tout de même attendri, de sa mère.

— Rentrons, dit Rudy en frottant son nez rouge. Il fait un froid de canard.

Nous suspendons nos vestes au portemanteau. L'air embaume la viande rôtie et les patates douces. Ça sent vraiment très bon. Un escalier mène de l'entrée à l'étage. Un groupe d'enfants de cinq à dix ans montent et descendent en courant. C'est un véritable chaos.

Les sourcils froncés, Emory compte les enfants.

— Quelqu'un a-t-il vu Elliot ? demande-t-elle d'une voix forte, pour se faire entendre par-dessus les cris et les exclamations.

— Dans la cuisine ! s'écrie une fillette qui descend en glissant sur la rampe d'escalier. Oncle Rudy ! s'exclame-t-elle avant de foncer sur lui, de l'entourer de ses bras et de lever les yeux. On fait l'avion ?

Attendrie, je contemple Rudy qui soulève la petite fille avant de la lancer dans les airs.

— Bon sang, qu'est-ce que tu as grandi, Rosie ! Bientôt, je ne pourrai plus te porter ! plaisante-t-il, et la fillette pousse de petits cris de joie.

Elle est encore à un âge où « tu es trop lourde » est considéré comme un compliment.

— Elliot ! Oncle Rudy et tante Lauren sont là ! hurle Rosie, si fort que mes tympanes manquent d'exploser.

La porte de la cuisine s'ouvre et on entend un « salut » étouffé. En voyant le neveu de Rudy apparaître dans l'encadrement de la porte, je porte la main à ma bouche. Je parviens tout juste à me retenir de rire.

Lauren, quant à elle, n'y réussit pas. Elle s'esclaffe.

— Elliot, qu'est-ce que tu as encore fait ? glousse-t-elle.

— Je n'arrive plus à sortir ma tête ! glapit Elliot en pointant le doigt vers l'énorme dinde qui a l'air d'être assise sur ses épaules.

— Elliot ! s'exclame Emory. Enlève ça immédiatement ! C'est notre dîner !

— J'ai envie d'éternuer, geint Elliot, annonçant une explosion de morve.

— N'essaie même pas !

Emory se hâte en direction de son petit-fils.

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

— C'est Joey ! gémit Elliot.

Tout le monde se tait un instant, et nous nous tournons tous vers un Joey hilare, qui trouve la situation extrêmement comique. Mais ses yeux s'agrandissent quand il se rend compte qu'il est le coupable désigné.

— Je n'ai rien fait, dit-il en levant les mains pour se défendre.

— Non, Joey de *Friends*, explique Elliot, tentant de refouler ses larmes. Je voulais faire peur à oncle Rudy.

— Penche-toi, Elliot.

Emory attrape la dinde par les pattes et se met à tirer.

— Aïe ! pleurniche Elliot. J'ai encore besoin de ma tête !

Observant la position inconfortable de son frère, Rosie est pliée en quatre.

— Je t'avais bien dit que c'était une idée stupide, glousse-t-elle. Pour Joey aussi, ça a mal tourné.

— Ma tête est beaucoup plus petite que la sienne, tête de nœud, répond Elliot vertement.

— La preuve que non, trou du cul.

— Allons, allons..., dit Emory, tentant de les calmer. Qui vous a appris des mots pareils ?

— C'est elle !

Rosie pointe le doigt vers Lauren, qui arbore aussitôt son expression la plus innocente.

— J'aurais dû m'en douter.

Emory soulève Elliot et fait un geste en direction d'une porte.

— Il nous faut des outils. Et vous, allez rejoindre les autres dans le salon. J'arrive.

Sur ces mots, elle disparaît dans la cuisine.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 27

Depuis le salon, la vue sur la mer est splendide. L'intérieur est exactement comme je l'avais imaginé pour une maison de plage : deux canapés blancs, garnis de coussins dans différents tons de bleu, et au milieu, une table basse blanche.

La pièce est bondée : certains invités sont en pleine conversation, d'autres se sont lovés dans les canapés. Rudy me présente tout le monde, mais il y a tellement de gens que j'en ai déjà oublié la moitié lorsque nous avons terminé et que nous nous assoyons sur un canapé. Le père de Rudy lui ressemble comme deux gouttes d'eau : mêmes cheveux foncés et mêmes yeux vert marron. Seul son look est différent. Alors que Rudy se balade généralement dans un jean déchiré, un tee-shirt et des boots à lacets, son père porte une chemise et un beau pantalon. J'apprends qu'il est cardiologue, ce qui explique tout de suite la taille de la maison.

— Je regrette tellement que grand-père ne soit pas là ! me confie Lauren en jetant un coup d'œil circulaire à travers la pièce. Il adorait Thanksgiving, même si c'est une fête américaine.

Curieuse, je demande :

— Et pourquoi n'a-t-il pas pu venir ?

— Papy Rudolphe est décédé en septembre, explique-t-elle. Il vivait en Angleterre, mais il venait toujours nous rendre visite en novembre et il restait jusqu'à ce que Thanksgiving soit passée.

Elle pousse un profond soupir.

— Il a été enterré à Londres. La cérémonie était magnifique. Nous avons même donné un concert où nous avons chanté « Sympathy for the Devil », c'était son morceau préféré. Le curé était moins emballé, glousse-t-elle. Quand nous avons terminé, il nous a passé un savon parce que nous avions joué ce morceau dans l'église. Tu te souviens, Rudy ?

— Un savon ? s'esclaffe-t-il en secouant la tête. Il nous a dit que nous brûlerions en enfer. Et quand Lauren lui a répondu qu'elle apporterait des chamallows, il a tout bonnement pété les plombs.

Elle éclate de rire.

— Ah oui, j'avais complètement oublié.

Rudy retrouve son sérieux.

— Mais pour le reste, c'était une belle cérémonie. Je suis sûr que grand-père aurait bien ri de l'incident avec le curé. Il était fan d'humour noir.

— Je suis toujours jalouse comme un pou que tu aies hérité de sa guitare, ronchonne Lauren. Elle est magnifique.

— Mais tu joues de la batterie, dis-je, étonnée.

— Et alors ? J'aime tous les beaux instruments. Mais bon, c'est logique qu'elle te soit revenue.

Elle jette un regard tendre à son frère.

— C'est sur cette guitare que tu as appris à jouer.

— C'est vrai, confirme Rudy.

Un voile mélancolique passe sur son visage.

— Il me manque tellement ! Il avait vraiment un don, je ne serai jamais aussi bon que lui.

Rudy fixe ses boots.

— Et dire que j'ai failli ne pas pouvoir emporter la guitare, parce qu'il n'y avait plus de place dans la soute à bagages. C'est ainsi que j'ai dû changer de vol et que je me suis assis à côté de toi.

Il me donne un coup de coude et me regarde avec tendresse.

— Qui aurait pu imaginer que nous nous retrouverions ici ? ajoute-t-il en riant et en passant son bras autour de mon épaule. Je n'étais pas dans un de mes meilleurs jours.

Je repense à notre vol à destination de New York, au cours duquel Rudy s'était vraiment montré impoli. Mais maintenant, je comprends. Il était en deuil et n'avait aucune envie de partager mes problèmes futiles.

— Je t'ai pardonné ta mauvaise conduite depuis longtemps.

Je pose ma tête sur son épaule.

— Oncle Rudy !

La voix stridente qui était précédemment sortie de la dinde retentit à présent près de la porte. Je lève les yeux et vois un petit garçon de sept ans s'élancer vers Rudy. Ses cheveux blonds sont plutôt gras, et quand il se cale entre Rudy et moi, je sens une odeur d'ail et de romarin. La dinde était probablement déjà prête à être enfournée.

Rudy contemple le beau visage de son neveu, qui était resté invisible jusqu'à maintenant parce qu'il l'avait enfoncé là où le soleil ne brille pas.

— Je vois que la dinde a accouché, plaisante Rudy. Grand-mère a réussi ?

Elliot hoche la tête avec vigueur.

— Mais la dinde est abîmée. Grand-mère a dû la couper en morceaux pour la mettre dans le four, explique-t-il. Mais je n'ai pas éternué, ajoute-t-il fièrement.

— Heureusement ! s'exclame soudain une nouvelle voix.

Nous levons la tête. De nouveau des yeux vert marron. Le frère de Rudy et Lauren, Connor, s'installe sur le bord du canapé.

— Quand nous serons rentrés, il faudra qu'on s'explique, toi et moi, déclare-t-il en jetant un regard sévère à son fils.

Elliot ouvre de grands yeux innocents.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne peux pas mettre ta tête dans un animal mort. C'est un manque de respect, et en plus ce n'est pas hygiénique.

— Mais... c'était une blague ! regimbe Elliot.

Il croise les bras d'un air grincheux et regarde droit devant lui.

— Allez Elliot, laisse tomber, dit Joey, assis beaucoup plus près de Lauren que nécessaire.

Lauren agrippe le bord du canapé et tire sur un fil qui dépasse d'un coussin.

— Moi, j'ai trouvé ça très drôle.

Elliot est en colère.

— Ce n'était pas fait pour être drôle ! Ça devait être effrayant !

— Mais c'était effrayant quand tu as failli éternuer, dit Rudy avec sérieux. J'ai eu peur que nous ne puissions pas manger de dinde cette année.

— Mais ce n'est pas ce que je veux dire !

Elliot pousse un profond soupir déçu. Ses yeux bleu cristallin fixent Rudy avec agacement.

— Et maintenant, Papa m'a interdit de jouer, parce qu'il a peur que je jette les patates douces dans les toilettes.

— Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même, El, déclare Connor en secouant la tête, mais je vois qu'il se retient de rire. Imagine que le père Noël décide, à cause de ça, de t'apporter une paire de chaussettes au lieu d'une PlayStation.

Elliot se redresse vivement.

— Il ne ferait jamais ça, non ? gémit-il avec effroi.

Connor hausse les épaules d'un air incertain.

— On ne sait jamais. En tout cas, à ta place, je ne prendrais plus de risques cette année.

Elliot hoche vigoureusement la tête et se laisse retomber dans le canapé, impressionné.

— Dis donc, Elliot, dit Rudy qui commence à avoir pitié de son neveu. Si on allait jusqu'à la plage avant de manger ?

Le visage d'Elliot s'éclaire et il lève vers son père des yeux pleins d'espoir.

— Je peux, Papa ?

Connor contemple son frère en riant.

— D'accord. Mais tu restes avec Rudy, et si tu trouves un animal mort sur la plage : pas touche !

Le vent froid d'automne cingle mon visage. J'ai serré mon écharpe autour de mon cou. Les hautes vagues déferlent sur la plage, couvrant le sable d'écume. Elliot court devant nous et ramasse des coquillages. De temps en temps, il vient, enthousiaste, à notre rencontre pour nous montrer sa nouvelle trouvaille, et Rudy fait comme s'il était impressionné. Ils sont attendrissants.

— C'est vraiment très beau, ici, dis-je en regardant autour de moi.

C'est agréable d'être extirpée de l'agitation urbaine et d'entendre le bruissement de la mer, au lieu des klaxons, des sirènes et des gens qui annoncent au téléphone qu'ils ont été virés.

Rudy me serre contre lui et m'embrasse sur la tête.

— Oui, j'adore cet endroit. J'aime New York, mais je suis heureux que mes parents vivent près de la plage. C'est ici que j'écris mes meilleures chansons, si je peux me permettre.

Il émet un petit rire arrogant.

— Tu as grandi ici ?

— Oui. Mon père était passablement déçu quand, à l'âge rebelle, j'ai décoloré mes cheveux et je me suis fait mettre un piercing au nez. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à fumer. Je me fichais complètement de l'école. Il voulait que je devienne chirurgien. Heureusement que Connor a exaucé ce rêve. Lauren non plus n'était pas très emballée par les projets d'avenir de Papa.

— Tu avais un piercing dans la narine ? demandé-je, curieuse, en cherchant avec application sur son nez une cicatrice de la taille d'une tête d'épingle.

— Oui, répond Rudy. Mais je m'en suis débarrassé quand j'ai déménagé en ville. En même temps que des cigarettes et des cheveux décolorés, d'ailleurs. Si on rentrait ? Il commence à faire froid.

Elliot gambade autour de nous pendant tout le chemin du retour et, quand nous arrivons en vue de la véranda, il pique un sprint pour se mêler de nouveau aux autres enfants, qui se servent toujours de l'escalier comme d'un mur d'escalade.

Le vent m'a encore plus décoiffée. Mes cheveux ressemblent à une grosse barbe à papa. J'ai les lèvres sèches et je meurs d'envie de boire un verre d'eau. Je demande à Rudy de m'accompagner – je ne connais pas suffisamment la maison – et il me précède dans la cuisine, d'où sort un tintamarre de casseroles qui dégringolent et d'assiettes cassées.

— Oh merde, j'espère que Maman n'a pas fait tomber la dinde !

Il ouvre la porte de la cuisine et entre dans la pièce.

— Ça va, Mam...

Il ne termine pas sa phrase et reste comme paralysé sur le pas de la porte.

Je me heurte à son dos chaud.

Faisant de mon mieux pour le faire avancer, je demande, étonnée :

— Rudy ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Lorsqu'il ne bouge pas, je le contourne, et à ma stupéfaction, je découvre Lauren assise sur le plan de travail. Elle n'est pas seule. Elle a enroulé ses jambes autour de la taille de Joey, qui l'embrasse dans le cou en l'attirant contre lui. Les doigts de Lauren sont mêlés à ses cheveux courts décolorés. Aucun des deux ne s'est rendu compte qu'ils n'étaient plus seuls. Par chance, ils sont toujours habillés, sinon ça aurait vraiment dégénéré.

Des casseroles, qui avaient dû se trouver sur le plan de travail, sont éparpillées sur le sol. Des fragments de porcelaine jonchent les sneakers de Joey. Il est clair qu'il a décidé de prendre de l'avance sur le dessert.

Je donne une bourrade dans les côtes de Rudy dans une tentative de le faire sortir de la cuisine, mais en vain. C'est comme si j'essayais de redresser la tour de Pise. Ses narines tremblent et il a la bouche ouverte d'épouvante.

— Connard ! rugit-il soudain.

Je me recroqueville.

— Qu'est-ce que tu es en train de faire ? Enlève tes sales pattes de ma sœur !

Lauren et Joey se figent au milieu de leur étreinte. Les yeux de Lauren s'écarquillent et elle essaie de repousser Joey. C'en est presque comique.

— Rudy ! gémit-elle quand elle retrouve ses esprits et descend vite du plan de travail.

Elle se place devant Joey pour le protéger, craignant probablement qu'il quitte les Hamptons avec le nez cassé.

Joey, dont le visage est à présent de la même couleur que ses cheveux, observe son meilleur ami avec de grands yeux apeurés.

— Tu n'as rien à dire, c'est ma vie..., commence Lauren.

Mais elle n'a pas le temps de terminer la phrase qu'elle a sans doute répétée maintes fois dans le but de convaincre Rudy.

Rudy s'élance et attrape Joey par le col.

— Sale con ! C'est l'eau de Javel qui te sert à décolorer tes cheveux qui t'a attaqué le cerveau, c'est ça ? Interdiction de toucher à ma sœur ! Tu ne vas pas l'ajouter à ta liste de conquêtes qui est aussi épaisse que les Pages jaunes. Elle a peut-être l'air solide et nonchalante, mais elle est extrêmement sensible. Je ne te laisserai pas la blesser. Comment peux-tu... ?

— Rudy ! hurle Lauren en le poussant de toutes ses forces pour qu’il lâche le col de Joey.

J’interviens aussi, en attrapant Rudy par la taille et en le tirant vers l’arrière. C’est tout juste si de la vapeur ne lui sort pas des oreilles.

— Nom de Dieu, je suis née deux minutes avant toi, vocifère Lauren, et je suis donc beaucoup plus adulte que toi ! Je ne sais pas d’où tu sors l’idée de devoir me protéger contre tout et tout le monde, mais c’est inutile. Je fais mes propres choix. Et j’ai choisi Joey !

Joey ouvre la bouche pour se mêler à la conversation, mais j’entends Lauren marmonner :

— Ça ne me semble pas raisonnable, mon chéri.

— Mon chéri ?

Rudy regarde Lauren et Joey à tour de rôle avec des yeux ronds comme des soucoupes.

— Ça dure depuis combien de temps, cette histoire ?

— Rudy, commence Joey, prudemment.

— Tu ne sais pas comment il traite les femmes, Lauren.

Rudy pointe un doigt tremblant en direction de Joey.

— Tu ne veux pas savoir combien de cœurs il a brisés.

— Pas plus que toi, petit frère, le réprimande Lauren. D’après mes souvenirs, tu étais pire que lui avant de rencontrer Emma.

Pendant quelques secondes, cela cloue le bec de Rudy, qui me jette furtivement un coup d’œil d’excuse.

Les bras croisés, je le contemple les sourcils levés.

Je demande avec irritation :

— Donc tu étais encore pire que lui ?

— Eh bien... Je, euh...

— À cent pour cent ! s’écrie Lauren. Donc ne sois pas si hypocrite. Je suis une adulte et je connais Joey presque aussi bien que toi. Je sais par conséquent très bien à qui je me frotte.

— En plus, c'est mon meilleur ami ! s'exclame Rudy en fixant Joey d'un air furieux. Et un meilleur ami ne touche pas la petite sœur de son pote !

— Sœur ! rectifie Lauren, pince-sans-rire.

— Rudy.

Joey jette un regard implorant à son ami.

— Je suis vraiment désolé, mec. Mais je suis sérieux avec elle. Toutes les autres... c'était pour penser à autre chose... qu'à Lauren. Je suis fou d'elle, depuis si longtemps...

Il se passe maladroitement la main dans ses cheveux, puis enfonce ses mains dans ses poches.

Pendant le silence qui suit, les deux hommes se toisent comme deux boxeurs aux oreilles en chou-fleur. Je refoule l'envie d'entamer un monologue sur les vagues déchaînées que je viens d'admirer.

— Et donc ta solution, c'était de fricoter avec d'autres filles ?

Rudy l'observe avec colère.

— Tu trouves ça logique ?

— J'espérais que comme ça, je l'oublierais. Mais ça n'a pas marché. Je suis désolé, mec.

Il baisse les yeux d'un air coupable.

— Tu la quitterais si je te le demandais ? s'enquiert Rudy sans lâcher son ami des yeux.

Joey relève la tête, déglutit plusieurs fois et se mord la lèvre. Il secoue la tête.

— Non. Je ne veux plus l'entendre parler de rendez-vous Tinder avec d'autres hommes, ni la blesser en sortant avec d'autres filles. Je veux qu'elle soit ma petite amie.

Je retiens mon souffle et me tourne vers Rudy, sur le front duquel une ride se creuse.

— C’était la seule bonne réponse, grommelle-t-il finalement. Mais ne t’avise pas de penser que la situation me plaît, ajoute-t-il rapidement quand Lauren et moi expirons en même temps.

— Qu’est-ce que vous faites ici ?

La voix étonnée d’Emory est un dérivatif bienvenu.

Lauren lève la tête et saisit l’occasion de mettre un terme à cette tragédie grecque.

— Désolée, Maman. On partait, répond-elle en attrapant Joey par le poignet et en l’entraînant vers la porte.

— Non, attendez. À vrai dire, j’ai besoin d’un coup de main, déclare Emory en attrapant des ustensiles de cuisine. Il me reste à confectionner les tartes. Oh, et je ne me suis pas encore occupée de la salade.

Le reste de l’après-midi, nous aidons Emory dans la cuisine. Les talents de cuisinier de Rudy ne vont pas beaucoup plus loin que l’épluchage des pommes. Joey s’avère cependant un vrai cordon-bleu, qui tranche le concombre avec la dextérité d’un chef japonais expérimenté. Je prépare la pâte pour la tarte à la citrouille et Lauren aide un peu tout le monde.

Lorsqu’un peu plus tard dans la soirée nous sommes à table et dégustons le dîner, tout est comme je me l’étais imaginé pour une fête de Thanksgiving. Et même mieux. On parle, on rit, on apprécie les talents culinaires inégalés d’Emory. L’ambiance est bon enfant et je me sens entourée. Inévitablement, je pense à ma famille, que je ne verrai pas à Noël et qui va me manquer.

J’observe Lauren, qui fait peur à Elliot en lui racontant que l’esprit de la dinde va se cacher sous son lit, Joey, qui lui lance de temps en temps des regards énamourés et Emory et son époux qui rient ensemble. Il l’entoure de ses bras et l’embrasse sur la tempe. Rosie, qui veut faire goûter sa purée à son père, lui met le nez dedans.

Et je contemple l’homme assis à côté de moi, qui me chuchote régulièrement des mots doux à l’oreille.

Une chaleur bienfaisante m’envahit. Ces gens sont merveilleux : j’ai de la chance.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 28

Blip blip. Ivre de sommeil, j'attrape mon téléphone qui émet des bruits tout à fait désagréables pour un dimanche matin. *Blip blip.*

— Céquoi ? bâille Rudy en passant son bras autour de ma taille.

— Saispas.

Je repose mon portable et blottis mon dos contre lui, enfoncée sous l'épaisse couette. Il fait froid en décembre, mais ici, dans ce cocon de duvet, la température n'est pas un problème.

— Mmm.

Rudy m'embrasse dans le cou et caresse ma hanche, ma taille puis mes seins. Mon corps est encore alangui par le sommeil mais semble lentement se réveiller.

Drrring.

Mon téléphone sonne. Un dimanche matin. Ça doit être urgent. Je me redresse – sous les protestations de Rudy – et vois que c'est Marcel. Je fixe l'écran avec effroi. Il n'y aurait quand même pas un problème avec la fête ?

— Pourquoi tu ne mets pas ton portable en mode silencieux ? se plaint Rudy en se laissant retomber sur le matelas.

— Laisse-moi deviner, le DJ a annulé, dis-je dès que j'ai appuyé sur l'icône verte du téléphone.

— Quoi ? Mais non !

La voix de Marcel tremble d'enthousiasme.

— Ouvre le lien que je t'ai envoyé !

Sans couper la communication, j'ouvre le fil WhatsApp et je découvre un lien YouTube.

— Rudy fait le buzz ! s'écrie Marcel.

— Quoi ?

Rudy est soudain complètement réveillé.

Par-dessus mon épaule, il regarde la vidéo.

On y voit Rudy sur la scène, sa guitare autour du cou. Les yeux fermés, il chante « Bluebird » dans le micro. La salle est silencieuse. Tout le monde est suspendu à ses lèvres.

En écarquillant les yeux, je m'exclame :

— Bon sang ! Tu as presque onze millions de vues !

Sur le visage de Rudy se peint la même expression d'incrédulité.

— Comment c'est possible ?

Il saisit mon portable et fait défiler les commentaires affichés sous la vidéo.

Sacré nom d'un chien ! Ce type chante comme un dieu !

Le fils caché de Leonardo DiCaprio et de Brad Pitt

Est-ce que je peux le serrer contre mes seins sans attendre ?

Les yeux légèrement plissés, je lis le commentaire de *Sexyguyscout007*.

— Tu es célèbre, dis-je, un peu perplexe.

Rudy est bouche bée.

— Ce n'est pas possible, si ? Je veux dire...

Il se regarde chanter avec tout son cœur.

— Comment c'est possible ?

— Eh bien, je sais comment, lui réponds-je, joueuse, en balayant une mèche de son beau visage.

— Reste à savoir ce que ça signifie...

Les conséquences du succès de la vidéo deviennent rapidement claires. En jetant un coup d'œil à son portable, Rudy constate que plusieurs maisons de disques ont envoyé un courriel à la messagerie du groupe. Elles n'ont pas uniquement vu la vidéo de Rudy, mais aussi celles des concerts de New Dawn que les musiciens avaient mis en ligne. Elles sont toutes d'accord sur un point : des artistes aussi talentueux auraient dû depuis longtemps être à l'affiche sur Times Square.

Le groupe consacre les jours qui suivent à des entretiens avec différentes maisons de production ainsi qu'à des séances d'intense réflexion pour peser le pour et le contre, pour finalement signer un contrat.

Au moment où Patricia et moi traversons Diamond District, je reçois sur mon portable une photo de Rudy. Il fixe la caméra comme s'il venait d'apprendre qu'il a gagné à la loterie nationale, mais au lieu de brandir un chèque, il tient le contrat de disque sous lequel il a apposé sa signature.

Je lui envoie un selfie où j'arbore un large sourire, accompagné de tous les émoticônes possibles exprimant la fête et la joie.

— Oh, regarde ! Tiffany's a déjà installé ses vitrines de Noël ! s'exclame Patricia.

Je suis le doigt qu'elle pointe en direction d'un grand bâtiment de l'autre côté de la rue. Je reconnais immédiatement l'endroit où Audrey Hepburn se procurait ses trucs bling-bling. Sur la façade, on peut lire en lettres immenses : TIFFANY & CO. Au-dessus de la porte, un Atlas en bronze soutient une immense horloge. À côté flottent le drapeau américain et celui, bleu azur, de chez Tiffany's.

Lorsque nous avons traversé la rue, je remarque que des touches du bleu iconique du drapeau ont été apportées dans la vitrine. Le sol est parsemé de neige artificielle et de minuscules diamants qui étincèlent sous les guirlandes lumineuses. Les petits sapins de Noël sont ornés de perles et de boules de Noël blanches et argentées. À leur pied s'entassent des paquets-

cadeaux emballés dans du papier bleu avec un nœud blanc. Je donnerais gros pour trouver ce genre de cadeau sous mon sapin.

— C'est ici que mon mari m'a fait sa demande, raconte Patricia fièrement.

Elle approche de mes yeux sa bague scintillante.

— N'est-elle pas magnifique ?

— Elle est énorme ! Je ne la garderais pas au doigt pour nager, si j'étais toi, dis-je pour plaisanter.

Patricia rit et me désigne l'autre bâtiment, qui se trouve également dans le Diamond District, et vers lequel nous étions en route. Deux W dorés trônent sur la devanture. La filiale new-yorkaise de Wouters Warehouse est encore plus belle que celle des Pays-Bas. Dans l'immense entrée au sol de marbre se dresse un gigantesque sapin de Noël. Des enceintes invisibles diffusent des chants de Noël.

Même s'il reste vingt jours jusqu'à Noël, un sentiment douillet qui m'est familier m'envahit. Ce sentiment qui vous donne envie de vous asseoir au coin d'un feu de bois crépitant avec un bon chocolat chaud, d'enfiler des chaussettes imprimées de rennes et un pull de Noël clignotant de mauvais goût, de vous étendre sous une douce couverture pour regarder *Maman, j'ai raté l'avion !* dans une pièce embaumant la cannelle et la pomme. Je ferme les yeux et j'inspire profondément, persuadée de sentir l'odeur de la tarte aux pommes de ma grand-mère.

— Alors, tu viens ?

Patricia me tire de ma rêverie de chantilly et de gâteaux.

Elle monte sur l'escalator. Je la suis directement vers l'étage consacré à Noël. Un grand arceau composé de boules de Noël rouges, de branches de sapin saupoudrées de neige artificielle et de diverses autres sortes de décorations de Noël orne l'entrée. Une femme aux boucles rousses et un bel homme aux yeux gris acier, qui dégagent une certaine forme d'autorité, nous précèdent.

— Hm, pas mal, le cul, chuchote Patricia en examinant l’homme avec gourmandise. D’une façon ou d’une autre, ce genre de pantalon sur mesure met les formes en valeur, tu ne trouves pas ?

Je la recadre en ricanant.

— Tu es enceinte, Patricia.

— Et c’est justement pour... Ouf !

Elle pose la main sur son ventre, ébahie.

— Tu veux arrêter de gigoter, s’il te plaît ? souffle-t-elle à l’intention de son futur bébé, qui l’a punie d’avoir reluqué un autre homme que son père.

Quand nous sommes passées sous l’arceau, je ne sais plus où donner de la tête. Je suis au septième ciel ! Aussi loin que porte mon regard, j’aperçois des boules de Noël brillantes, de toutes les couleurs de l’arc-en-ciel, mais aussi dorées et argentées. Il y en a même qui sont en forme de donuts scintillants, de parts de pizza et de bretzels. Je pousse un cri et me rue vers les décorations. Ce n’est pas sans raison que ma famille qualifie régulièrement mon sapin de Noël de tapageur. Je n’utilise jamais des boules standard rouges et or. En plus des ornements annuels qui symbolisent un souvenir, je suspends tant de ridicules décorations colorées que les branches plient sous leur poids. C’est un peu de mauvais goût, mais tant pis.

— Tu ne veux quand même pas acheter ça pour la fête de Noël ? grommelle Patricia derrière moi. Je veux dire, c’est mignon... mais ce n’est pas très classe, non ? Ça sent plutôt le trentenaire avec un complexe de Peter Pan.

Je l’ignore et remplis mon panier. Lorsqu’elle me fixe, les sourcils froncés, je déclare :

— C’est pour mon propre sapin.

Je découvre alors un ornement argenté, couvert de paillettes, représentant la statue de la Liberté. Je le mets également dans mon panier en pensant à la tradition de mes parents.

Patricia me lance un regard d'excuse, puis elle grimace et pose la main sur son ventre.

— Puis-je vous être utile ? demande une voix féminine à côté de nous. Une femme en tailleur nous a rejointes.

— Oui, je veux bien, dis-je en ajoutant vite à mon panier un teckel affublé d'un bonnet de Noël scintillant. Nous avons besoin de décorations de Noël pour une grande fête distinguée. De préférence dans les tons blancs et argent.

Le sourire de la femme s'élargit et ses yeux brillent d'espoir. Je suppose qu'elle touche un bonus en fonction de ses ventes.

— Parfait, parfait. Vous avez très bon goût, déclare-t-elle, aux anges. Si vous voulez bien me suivre.

Ses talons aiguilles cliquettent sur le stratifié tandis qu'elle nous précède en balançant ses hanches.

— Faites attention, nous prévient-elle. Nous devons enjamber un train miniature. Mais n'est-il pas splendide ? C'est un modèle exclusif qui vient de Suisse. Il n'est disponible que chez nous. Les parents viennent spécialement ici pour l'acheter. C'est une véritable frénésie.

— Ça fait plaisir à entendre, Joyce, dit une voix masculine toute proche.

L'homme aux yeux gris acier et, soyons honnêtes, au cul parfait rejoint la vendeuse en souriant.

— Monsieur et madame Wouters ! s'écrie-t-elle, enthousiaste, quand la femme aux boucles rousses apparaît à côté de lui. Quel bon vent vous amène ?

— Une visite de travail, répond-il aimablement. Et puis, ma femme voulait voir New York. Elle n'était encore jamais venue.

— Quelle bonne surprise ! Vous n'auriez pas pu choisir un meilleur moment. Le département de Noël marche très fort. Tout comme ce petit train.

Elle désigne la version miniature de l'*Orient-Express*.

— Les gens se l’arrachent.

— Emma..., murmure Patricia derrière moi. Emma, selon moi...

— Le modèle de démonstration contient du titanium. Indestructible. Il faut bien ça avec tous ces enfants qui jouent avec.

— N’y avait-il pas aussi du titanium dans le *Titanic* ? demande madame Wouters.

Je parviens à réprimer mon rire en faisant comme si je me grattais la gorge, tandis que la vendeuse la regarde d’un air un peu agacé.

— D’après moi, ce n’est pas entièrement juste..., dit-elle, un peu vexée.

— Emma ! crie Patricia si fort que, stupéfaits, nous nous tournons tous vers elle.

Patricia a perdu les eaux. Le liquide amniotique s’est mis à dégouliner le long de ses mollets, au moment précis où l’indestructible *Orient-Express* passait à vive allure entre ses jambes. Patricia met la main devant sa bouche en fixant le petit train trempé dont sortent des étincelles jaunes, et qui s’arrête brusquement.

La vendeuse ouvre de grands yeux devant le jouet, qu’un enfant à naître vient de détruire.

— Bon sang ! s’écrie-t-elle, choquée, vous venez de noyer notre produit phare !

— Le titanium et l’eau n’ont pas l’air de faire bon ménage, constate madame Wouters d’un ton moqueur.

Son époux la regarde en riant.

— Désol... Aïe ! gémit Patricia en se tenant le ventre.

L’angoisse se peint sur son visage.

— L’accouchement n’est prévu que dans sept semaines.

— Patricia ?

Le temps de reprendre mes esprits et je me rends compte de ce dont Patricia a besoin. Je me précipite vers elle et pose son bras sur mon épaule pour la soutenir.

— Il faut t’emmener à l’hôpital !

— Devons-nous appeler une ambulance ?

Monsieur Wouters observe avec de grands yeux Patricia, qui halète pour faire passer une contraction.

Sa femme a elle aussi perdu son sourire.

— Ne pouvons-nous pas l’emmener ? Qu’en penses-tu, Val ? Notre voiture de location est dans le garage.

Il hésite un peu mais hoche finalement la tête.

— Bien, venez avec moi.

La vendeuse émet un petit son indigné.

— Et le train ? s’écrie-t-elle.

— Le matériel n’a clairement aucune importance. Allez en chercher un autre ! lance monsieur Wouters par-dessus son épaule en se hâtant vers le garage.

— Putain de merde ! beugle Patricia.

Elle m’empoigne la main avec tant de vigueur que j’entends mes phalanges craquer.

Je serre les mâchoires pour éviter de hurler de douleur à mon tour. Vu la situation, cela me ferait passer pour une chochette.

— Souffle, Patricia. Comme ça !

Je halète comme je l’ai si souvent vu faire à la télé, mais Patricia me toise comme si elle n’avait qu’une envie : me jeter de la voiture en marche.

— Va te faire foutre ! hurle-t-elle en saisissant de nouveau son ventre.

Dans le reflet du rétroviseur, je vois que monsieur Wouters est blanc comme un linge tandis qu’il se faufile à travers la circulation. Sa femme, qui m’a confié entre-temps s’appeler Hannah, ne lâche pas Patricia des yeux.

— Ça va ? demande-t-elle prudemment.

— Non, j’ai l’impression de devoir faire passer une semi-remorque par une paille, donc non ! Ça ne va pas du tout !

— Quand son mari doit-il arriver ?

Hannah m’interroge du regard. Elle aussi avait sans doute prévu un autre programme pour la journée.

— Il a dit qu’il serait à l’hôpital d’ici une demi-heure. Il semblait très heureux.

— L’abruti, marmonne Patricia. Il a déjà fait son boulot. Il n’a pas besoin d’expulser un bébé. Aïe, aïe, aïe !

— Essaie de souf...

— Si tu dis encore une fois « souffler »...

Patricia brandit son index en signe d’avertissement.

Je referme la bouche pendant que Patricia mugit de douleur.

— J’ai changé d’avis ! sanglote-t-elle. J’ai changé d’avis, je ne veux pas d’enfants !

Avant d’arriver à l’hôpital, Patricia a répété cette phrase une bonne dizaine de fois. Son mari attend à côté des portes tambours avec un fauteuil roulant. Il aide Patricia, toujours en train de jurer, à sortir de la voiture. Il nous remercie et file avec sa femme vers le hall d’entrée. Je lâche un soupir de soulagement.

— Purée, si c’était arrivé il y a deux mois je n’aurais jamais arrêté la pilule, marmonne Hannah, après quoi Val lui prend la main et la serre d’une manière qui se veut rassurante.

Mais il est toujours blême lorsqu’il fait demi-tour et repart en direction de Wouters Warehouse.

Ce soir-là, je reçois un message avec la photo d’une magnifique petite fille dans une couveuse. Elle est minuscule, mais elle est parfaite.

Je te présente Grace,

Nous allons aussi bien que possible.

Merci de ton aide et désolée de t’avoir rabrouée dans la voiture.

À bientôt (si tu en as encore le courage) !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 29

Les jours filent à toute vitesse. Rudy prend très au sérieux son nouveau rôle de chanteur du groupe de rock à succès New Dawn – *un groupe dont la popularité monte plus vite que la tension de Donald Trump le jour des élections*, comme le mentionne la une du *Daily News* local.

En conséquence, je vois Rudy beaucoup moins que je voudrais. Nous dormons dans le même lit, mais lorsqu’il rentre d’un concert, je suis déjà dans les bras de Morphée. Et quand je pars travailler, il roupille toujours. J’adorerais aller à l’un de ses concerts, mais maintenant que Patricia est en congé maternité, je n’ai plus une minute à moi. La fête de Noël approche à grands pas et je dois à présent assumer seule tous les préparatifs. Cela signifie beaucoup d’heures supplémentaires, ce qui me donne l’impression de ne pas assurer avec Rudy.

Quelle n’est donc pas ma surprise lorsqu’il surgit soudain devant ma porte le vendredi soir, affichant un large sourire.

— Salut ! dis-je, étonnée, en léchant l’énorme cuillère avec laquelle j’étais en train d’extraire des morceaux de *cookie dough* du pot de Ben & Jerry’s. Je croyais que tu devais jouer.

Il presse tendrement ses lèvres sur les miennes.

— Tu m’as manqué, murmure-t-il contre ma bouche. Le concert est fini et je suis rentré un peu plus tôt à la maison.

Il passe ses doigts dans mes cheveux et m’attire contre lui, en léchant quelques restes de glace sur mes lèvres.

— Mmm, *cookie dough* ? devine-t-il.

— C'est exactement pour ça que je t'... que j'ai le béguin pour toi. Tu t'y connais en parfums de glace !

Je ne veux pas lui dire « je t'aime » pour la première fois dans le couloir mal entretenu d'un immeuble, qui aurait dû depuis longtemps être déclaré insalubre. J'aimerais mieux le faire entourée de bougies et de pétales de roses. De préférence sous un sapin de Noël, même si je ne sais pas si Rudy apprécierait.

— Tu en veux aussi ?

Je me pousse pour le laisser entrer, mais il fait signe que non.

— J'avais une autre idée en tête...

Un coin de ses lèvres se retrousse.

— Mets ton manteau.

Times Square est l'un des endroits les plus fréquentés de New York, et c'est peu de le dire. En plus de la foule, tout le quartier est un pôle d'attraction. Le soleil s'est couché derrière l'horizon mais sur Times Square, il est loin de faire nuit. Sur les gratte-ciel, d'énormes panneaux d'affichage clignotent. Je reconnais la sorcière verte de *Wicked* sur une publicité pour le spectacle de Broadway du même nom. Je vois aussi passer l'image d'une nouvelle star de la chanson et une annonce pour le dernier film de Noël de Disney.

Je ne m'en lasse pas. Il y a tant à voir ! Je découvre sans cesse quelque chose de nouveau.

M'efforçant de me faire entendre par-dessus les klaxons des taxis qui roulent au pas, je demande :

— On va où ?

Certaines personnes marchent d'un pas pressé, d'autres s'immobilisent pour prendre une photo. Rudy prend ma main et m'entraîne à travers la foule. Je pourrais le perdre dans ce chaos. Lorsque nous nous arrêtons soudain au milieu de Times Square, il m'indique un panneau lumineux. Il

est un peu plus petit que les autres et légèrement éclipsé par ce qui l'entoure, mais...

— Nom d'un chien, vous êtes à l'affiche sur Times Square ! m'écrié-je. C'est génial !

Rudy se place derrière moi et m'attire contre lui, mon dos contre son ventre.

Sur la photo, Lauren a la tête posée sur l'épaule de Joey et jette un regard sensuel dans l'objectif. Ian est un peu à l'écart du groupe, une guitare électrique à la main. Rudy se tient au milieu, bras croisés, et est... indéniablement... sexy. Même si je ne suis peut-être pas entièrement objective.

Derrière eux, le soleil se lève, et en haut de la photo est inscrit en lettres capitales : NEW DAWN.

— C'est tellement irréal, marmonne Rudy, le menton posé sur ma tête. La semaine prochaine, on a une interview pour *Good Night with Jerry*. C'est un talk-show local, mais il attire beaucoup de public. C'est bizarre.

Je rectifie :

— C'est mérité. Je suis étonnée que vous n'ayez pas été découverts plus tôt. J'ai essayé bien avant tout ça de vous soutirer un concert, mais ça n'a malheureusement pas marché.

Je me retourne, passe mes bras autour de son cou et lève les yeux vers lui.

— New Dawn était trop bon pour une fête de Noël.

Quand je me hisse sur la pointe des pieds et presse mes lèvres contre les siennes, ses pupilles s'agrandissent. Ses mains entourent mon visage et il réchauffe mes joues avec ses pouces. Je sens quelque chose tomber sur ma peau. C'est froid, léger et rapidement mouillé. Alors je lève la tête et m'exclame, ravie :

— Il neige !

Rudy se met à rire en voyant mon enthousiasme.

— Tu as ta photo sur Times Square et il neige ! Et nous ne sommes qu'à la mi-décembre ! Peut-être...

— Tu fantasmes déjà sur un Noël blanc, non ? devine Rudy.

Je glousse :

— Tu as l'air de trouver ça moins affreux que je ne le pensais.

— Eh bien, déclare-t-il, c'est vrai que je déteste Noël, mais te voir heureuse me rend heureux.

Pendant le court silence qui suit, il semble se rendre compte de quelque chose. Un sourire chaleureux s'affiche sur son visage. Des flocons de neige collent ses longs cils noirs et ses yeux pétillent.

Je propose :

— On va prendre un verre ?

Rudy secoue la tête.

— Tu ne pensais quand même pas que je t'avais seulement emmenée à Times Square pour admirer ma photo ? Je ne suis pas aussi narcissique. Viens.

Il prend ma main et nous fendons de nouveau la foule.

Curieuse, je demande :

— On va où ?

Je déteste ce sourire rusé sur son visage. J'aime Noël, mais j'ai horreur des surprises. Surtout quand je sais qu'une surprise m'attend. Enfant, juste avant mon anniversaire, j'étais capable de mettre la maison sens dessus dessous dans l'espoir de trouver mes cadeaux. C'est ainsi que quelques jours avant mon dixième anniversaire, j'ai été mordue par le hamster que mes parents m'avaient acheté. L'animal m'a regardé d'un air réprobateur avec ses yeux noirs, ronds et brillants, comme s'il me punissait de notre rencontre prématurée.

Nous arpentons les rues, qui sont éclairées non seulement par les réverbères mais par des guirlandes lumineuses. Nous passons devant les magasins du Diamond District dont les vitrines sont remplies d'une

multitude de choses qui symbolisent Noël, comme des rennes étincelants et des sapins.

La neige tombe de plus en plus dru, recouvrant de blanc les rues et les voitures. Les minuscules cristaux de glace scintillent sous les illuminations.

Quand soudain :

— Waouh !

Je suis éblouie par le plus grand des sapins de Noël que j'ai jamais vu. Il atteint presque le troisième étage du bâtiment devant lequel il se dresse. Il est couvert de boules de Noël multicolores et son sommet est orné d'une énorme étoile. Dans la rue d'en face, il y a des anges blancs avec une guirlande lumineuse. Leurs trompettes dorées sont tournées vers le ciel, comme si elles annonçaient la venue du Messie. Ou d'un dieu du rock. Jetant un coup d'œil de côté, je vois que Rudy m'observe attentivement.

— Ça te plaît ? demande-t-il, curieux.

— Si ça me plaît ? Les oiseaux peuvent-ils voler ? Bien sûr que ça me plaît !

Je reconnais cette mise en scène. C'est la même que dans *Maman, j'ai raté l'avion !*, quand le petit Kevin attend sa mère au Rockefeller Center. C'est un miracle que Kevin ne se soit pas mis à détester Noël, vu qu'aux alentours des fêtes, ses parents l'oublient toujours quelque part.

Nous longeons les anges et atterrissons devant une patinoire, au pied du sapin de Noël. Les rires des patineurs et le bruit des patins sur la glace couvrent les chants de Noël qui sortent des enceintes.

Rudy se dirige vers le comptoir de location des patins, et je suis interloquée.

— Mais tu ne sais même pas patiner ! lui dis-je alors qu'il revient avec deux paires de patins.

Il ne répond pas, se contentant d'émettre un petit rire mystérieux. Il enfille ses patins si vite et si souplement que je m'interroge.

Rudy s'avance sur la piste avec l'élégance d'un pingouin boiteux, mais glisse ensuite sur la glace avec agilité, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

— Quoi... Comment... ?

Je le regarde, ébahie, alors qu'il me tend la main.

— Je me suis exercé, répond-il.

Ses yeux pétillent de fierté.

— Viens vite, avant que la piste soit recouverte de neige.

Je prends sa main et le suis. Il m'entraîne avec lui. Quelqu'un monte le son de la musique et la voix de Michael Bublé remplit l'espace.

It's beginning to look a lot like Christmas

Everywhere you go

Take a look at the five and ten, it's glistening once again

With candy canes and silver lanes that glow

Le vent souffle dans mes cheveux. Rudy rayonne tandis que nous patinons main dans la main, comme si nous n'avions jamais rien fait d'autre de toute notre vie. Qui aurait pu imaginer que Rudy m'emmènerait de sa propre initiative dans un endroit où Noël est omniprésent ?

Nos patins strient la glace. La neige n'a pas le temps d'ensevelir la piste car elle est attrapée au vol par les nombreuses personnes ravies qui fendent la glace. Des flocons blancs collent mon écharpe et le froid brûle mes joues. Je suis aux anges, et Rudy semble lui aussi comblé.

Lorsque nous marchons en direction de la station de métro, la neige redouble d'intensité. La couche qui recouvre le capot d'une voiture est si tentante que je ne peux pas m'empêcher de plonger mes mains dans les cristaux blancs et de confectionner une grosse boule de neige.

Riant sous cape, je m'approche en catimini de Rudy qui admire la vitrine de chez Tiffany's.

Le bras en arrière, prête à tirer, je l'appelle de ma voix la plus mielleuse :

— Rudy ?

— J... ?

— Oups !

Interdite, je porte ma main à ma bouche quand Rudy crache des paquets de neige et s'essuie les yeux.

Je l'ai touché en plein visage. Je devine le moment précis où il se rend compte que j'ai beaucoup trop chaud, sans neige dans mon cou. En riant, il avance lentement d'un pas, les yeux redoutablement étincelants. Je recule en levant mes mains gantées en signe de défense.

— Mince, désolée ! Je ne voulais pas...

Rudy avance de nouveau d'un pas. La neige crisse sous ses Doc Martens.

Il se rapproche de plus en plus. Lorsqu'il se penche vers un tas de neige virginale, je gémis :

— Je n'avais pas l'intention de t'atteindre au visage ! Désolée ! Qu'est-ce que je peux faire pour que tu me pardonnes ?

Je ne peux plus reculer, mes fesses sont coincées contre une voiture en stationnement.

Merde.

C'est alors que j'entends la boule de neige s'écraser à côté de moi, contre la vitre de la voiture.

Je m'écrie triomphalement :

— Ah ! Raté !

Je me penche en avant pour fabriquer une nouvelle boule de neige, que je lance sur le manteau de Rudy.

Sa boule suivante est en plein dans le mille. Je sens des filets d'eau glacée couler le long de mon cou et dégouliner dans mon manteau. Un frisson me parcourt. Je décide alors qu'il est temps d'employer les grands moyens.

Les bras tendus vers le capot d'une voiture, je ramasse autant de neige que je peux avant de courir vers Rudy. Je ne prends même plus la peine de confectionner de belles boules. Rudy écarquille les yeux en me voyant foncer sur lui, tel un kamikaze, pour remplir son col de neige.

Il pousse un cri d'effroi. Ses pupilles rétrécissent quand il m'attrape par la taille.

— Tu n'aurais pas dû faire ça !

En un rien de temps, nous sommes tous les deux par terre. Je ne dois pas m'attarder sur le fait que nous roulons dans l'urine de types alcoolisés et autres saletés. La neige colle mon manteau et Rudy se fait un devoir d'en bourrer mon col.

Je ris en tentant de le repousser.

— Pitié ! Pitié ! Je me rends !

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Rudy arrête d'essayer de me congeler vivante et me contemple avec un sourire étincelant, laissant apparaître ses dents blanches. Son visage est si proche du mien que je peux compter les paillettes marron foncé dans ses yeux. Son rire maniaque s'efface quand il se penche vers ma bouche.

Ma respiration s'accélère, formant de petits nuages de condensation dans l'air. Je suis hors d'haleine, non seulement à cause de l'adrénaline, mais aussi parce que je sais ce qui va se passer.

Rudy presse ses douces lèvres sur les miennes avec fougue et tendresse. Je passe mes bras autour de son cou et l'attire contre moi. J'ignore les commentaires des passants et la neige glacée qui fond dans mon dos et mon manteau. Rudy relève la tête et frotte le bout de son nez rouge et glacé contre le mien. Ses yeux débordent de tendresse.

— Peut-être que cette période de l'année n'est pas si désagréable que ça, finalement, reconnaît-il à voix basse.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 30

Les mains sur les hanches, je regarde la façade du squat dans lequel j'ai vécu ces quatre derniers mois. À côté de moi se trouve une boîte avec les décorations de Noël que j'ai achetées : guirlandes lumineuses, chapelets de perles, boules de Noël et anges en verre soufflé.

Je pénètre dans le bâtiment avec détermination. Il est temps de le rendre un peu plus habitable. Et puis, quand je rentre chez moi, j'aime qu'il y ait autant de décorations à l'intérieur qu'à l'extérieur. À cette période de l'année, dans mon immeuble à Amsterdam, il y avait toujours un sapin dans l'entrée et des guirlandes scintillantes le long des rampes d'escalier. J'adorais rentrer à la maison.

Dans le hall, je commence par chercher une prise pour brancher les guirlandes lumineuses. Quand je l'ai enfin trouvée, j'hésite. Elle a l'air de dater du temps où l'électricité a été inventée.

Haussant les épaules, je pose mon fil électrique devant et entoure les barreaux de l'escalier avec les guirlandes. Je suspends une boule de Noël à chaque planche qui dépasse. Je continue ainsi jusqu'au dernier étage. Je colle avec du ruban adhésif une guirlande scintillante sur ma porte encrassée, puis après un moment d'hésitation, j'en colle également une sur celle de Rudy.

Voilà. Il sort avec moi, donc il ferait mieux de s'habituer aux décorations de Noël. Si nous devons un jour habiter ensemble, une guirlande sur la porte est le moins auquel il puisse s'attendre.

Un peu plus loin, j'entends des charnières grincer. Des petits yeux noirs m'observent par l'entrebâillement d'une porte. Agnès, la vieille dame qui m'avait invectivée quelque temps auparavant parce que je parlais mal, et qui m'avait ordonné d'attraper sa serpillière à poils blancs échappée, m'examine avec attention. La serpillière en question ronronne dans ses bras et une légère aversion brille dans ses gros iris jaunes. Le soir n'est pas encore tombé, cependant Agnès porte sa robe de chambre rose ourlée de plumes qui lui arrive aux chevilles. Elle a aux lèvres un long porte-cigarettes de couleur foncée et rejette de la fumée.

— Qui vous a donné l'autorisation ? grince-t-elle en caressant le museau de Gertrude. Tout le monde n'apprécie pas d'être aveuglé par ce genre de kitsch.

Ébahie, je la regarde. Avais-je besoin d'une autorisation ? L'immeuble n'est même pas équipé d'un détecteur d'incendie en état de marche, et je devrais demander l'autorisation du propriétaire pour accrocher quelques décorations ? Je ne connais même pas le nom du propriétaire.

— Euh... monsieur Claus..., dis-je finalement.

Les yeux de Gertrude, qui étaient jusqu'alors fermés, s'écarquillent. Il ne fait aucun doute qu'elle n'est pas sous le charme de ma créativité et de mes mensonges peu crédibles.

Mais Agnès hoche la tête d'un air approbateur et déclare :

— Je suis heureuse d'apprendre que vous prenez vos responsabilités.

— Merci.

Il est clair qu'elle ne connaît pas le nom du propriétaire. Je m'apprête à redescendre pour brancher les prises quand la voix d'Agnès me retient.

— Votre petit ami est en route vers le succès, hein ?

Je lève la tête et vois qu'elle me fixe. Je n'ai aucune idée de comment elle peut être au courant. Je croyais qu'elle ne quittait jamais son appartement. Juste de temps en temps pour remettre des colocataires innocents à leur place.

— Euh... oui, en effet.

— J'ai appris que son groupe passe ce soir dans le talk-show *Good Night with Jerry*. Vous devez être fière.

Ses petits yeux noirs glissent sur mon visage pendant qu'elle triture une touffe de poils de Gertrude. Le chat émet un miaulement de protestation, mais supporte le geste sans soumettre sa propriétaire à la force de ses griffes acérées cachées dans leurs coussinets.

— Je le suis, dis-je avec un aimable sourire et en tentant de nouveau de descendre les escaliers.

— Eh bien, profitez-en tant que ça dure.

Ma main se raidit sur la rambarde décorée. Elle a mis le doigt sur un avenir incertain auquel je ne veux pas penser. Car que se passerait-il si Rudy devenait réellement célèbre ? Si toute la gent féminine possédant des ovaires en état de marche se jetait à ses pieds ? S'il devait enregistrer un clip, avec un mannequin de Victoria's Secret à moitié nue pendue à son cou en lui murmurant des obscénités à l'oreille ? Et si elle lui proposait de l'admirer sans ses vêtements de travail ?

Il ne faut pas que je morde à l'hameçon. Il ne faut pas...

Je me retourne.

— Que voulez-vous dire ?

Merde.

Agnès me lance un regard triomphant, heureuse d'avoir visé juste. Il est clair qu'elle est impatiente de m'abreuver d'informations intéressantes.

— Eh bien, la célébrité change les gens. Certains se tournent vers la drogue, d'autres deviennent tout simplement arrogants et se considèrent trop bien pour ceux qui ont partagé leur vie d'avant. Les hommes sont subjugués par toutes les femmes superbes qui se jettent à leurs pieds...

Ses doigts caressent de plus en plus vite la toison de Gertrude, qui lèche sa main avec sa langue rose.

J'inspire à fond. Voilà. C'est ce dont j'avais peur. La graine d'inquiétude que j'avais profondément enterrée commence lentement à germer. Je sens une légère oppression.

Les mâchoires serrées, je demande :

— Et d'où tenez-vous toute cette sagesse ?

— C'est gentil de me le demander.

Elle examine ses longs ongles en s'appuyant contre la porte.

— J'ai eu une aventure avec Mick Jagger.

Je cligne des yeux, stupéfaite.

— Vous... euh... quoi ?

— Oui, avant qu'il connaisse la gloire. Il m'a larguée subitement. Enfin, pas subitement. Il m'a d'abord trompée plusieurs fois, bien sûr. Il m'a laissée avec un cœur brisé pendant qu'il se détruisait le cerveau à coups d'héroïne. En fait, c'est une histoire triste, hein ?

Elle brille de fierté, heureuse d'avoir pu partager avec quelqu'un cette histoire croustillante.

Je ne sais pas trop si je dois la croire. Mick Jagger. D'un autre côté, pourquoi pas ? D'un point de vue statistique, il est fort possible que je tombe sur l'une de ses partenaires de lit.

— Enfin, c'est peut-être bon d'y réfléchir, dit-elle en retournant dans sa tanière enfumée.

C'est un miracle que la fourrure de Gertrude ne soit pas jaunie par la nicotine.

— Oh, et ne mettez rien sur ma porte, avertit-elle en pointant sa cigarette dans ma direction. Bonne soirée !

Elle disparaît dans son appartement dans le doux bruissement de l'ourlet duveteux de sa robe de chambre.

Les jambes lourdes comme du plomb, je descends les escaliers et branche les prises à chaque étage. Les lumières colorées qui se reflètent

dans les boules de Noël brillantes ne m'enchantent plus. Je suis trop préoccupée par ce qu'Agnès a dit.

La célébrité change les gens.

Mais pas Rudy... Si ?

Revenue au rez-de-chaussée, je branche la dernière prise. Mes idées sont ailleurs, mais quand j'entends des crépitements, j'examine ce qui s'est transformé en arme redoutable. Des étincelles jaillissent, suivies d'un bruit de moteur qui s'arrête, puis la lumière s'éteint.

Après un bref silence, j'entends à l'étage des portes claquer et des colocataires jurer avant de proférer des malédictions à mon encontre.

Le visage dans les mains, je gémis :

— Merde !

Ce soir-là, je me retrouve avec Mariana et Marcel dans le bar où New Dawn donnait ses concerts jusqu'à présent. Le propriétaire a suspendu un grand écran pour que tout le monde puisse admirer le héros local pendant son interview avec Jerry. C'est comme la Coupe du monde de football, mais sans tee-shirts bleu-blanc-rouge et avec un public principalement féminin.

Kate, l'ex-copine de Rudy que j'ai rencontrée à la fête d'Halloween, est là aussi. Elle me lance de temps à autre un regard jaloux et chuchote à l'oreille de son amie, qui m'examine avec curiosité.

Je me demande combien de filles présentes ont couché avec Rudy. Si je dois en croire Lauren et son « tu étais pire que Joey » adressé à Rudy, elles sont probablement nombreuses.

Je me mords la lèvre et secoue la tête dans une tentative de chasser ces pensées désagréables. La seule raison pour laquelle je me ronge les sangs, c'est l'histoire stupide d'Agnès. Rudy n'a rien fait pour que je doute de lui. Rien du tout.

— Un verre de vin ? Tu as l'air d'en avoir besoin.

Marcel me donne une tape réconfortante sur le bras.

— C’est mignon que tu sois tendue avant l’interview de ton petit copain. Tu es sûrement plus nerveuse que lui.

— Je ne suis pas nerveuse, marmonné-je en arrachant convulsivement les petites peaux autour de mes ongles. Et oui, je veux bien.

Mariana tape avec enthousiasme sur ma cuisse et se balance. Elle a remonté ses cheveux noirs brillants en un chignon décoiffé et porte du rouge à lèvres vermillon.

— C’est incroyable ! Qui aurait pu penser, il y a quelques mois, que tu séduirais ton voisin canon et qu’en plus il deviendrait une rockstar ? Ton année à l’étranger a pris un tournant inattendu, hein ?

J’acquiesce et me tourne vers l’énorme écran qui est branché sur la télévision et où passe une publicité pour un cabinet d’avocats. Une chose à laquelle je dois encore m’habituer. Le système juridique est ici complètement différent d’en Hollande !

Au moment où Marcel revient avec les boissons, le générique de *Good Night with Jerry* démarre, après quoi le présentateur souhaite la bienvenue aux téléspectateurs. Jerry est un homme d’une cinquantaine d’années, qui camoufle soigneusement sa calvitie naissante grâce à quelques mèches de cheveux blonds clairsemées. Il a de profondes pattes d’oies au coin des yeux et un rire jovial.

— J’accueille ce soir des invités exceptionnels, déclare-t-il en regardant dans la caméra comme si elle était tenue par sa fille de quatre ans à qui on a promis une sortie à Disneyland. Je veux parler du groupe le plus chaud bouillant de ces dernières semaines, qui chille en ce moment même sur mon canapé. Puis-je vous demander d’applaudir le groupe New Dawn ?

La caméra dézoome et on entend un public invisible applaudir à tout rompre.

Mon cœur bondit quand je vois Rudy assis entre Ian et Lauren. Joey est à côté de Lauren. Il a posé sa main sur son genou dans un geste qui se veut rassurant, mais je ne suis pas dupe. Depuis Thanksgiving, il ne peut plus

s'empêcher de la tripoter, ce qui irrite Rudy au plus haut point – « Ce n'est pas parce que j'ai dit que c'était OK que j'ai envie d'assister à tous vos ébats ! » s'était-il écrié après une répétition quand Joey avait enfoncé sa langue dans la gorge de Lauren.

Rudy affiche son plus beau sourire. Il remercie le public d'un signe de tête. Il est allé chez le coiffeur spécialement pour l'interview. Ses cheveux sont à présent un peu plus courts, mais comme d'habitude, il a son look mi-stylé, mi-nonchalant. Il porte un costume noir à coupe ample, avec en dessous un tee-shirt blanc à col V. Ce n'est pas le genre de costume que l'on mettrait pour aller au bureau, mais ça correspond à l'image artistique que lui – ou ses producteurs – ont décidé de renvoyer.

Lorsque le public a terminé d'applaudir, Jerry prend la relève. Il plante ses yeux bleu délavé dans l'objectif et remet ses fiches en ordre.

— Laissez-moi vous donner un bref résumé. Le chanteur de ce groupe, Rudy Hugues, fait le buzz depuis plusieurs semaines sur presque tous les médias en ligne. Les maisons de disques n'ont pas perdu une minute pour proposer un contrat à ce nouveau talent de New York City. C'était après cette vidéo.

La salle disparaît, laissant place à un écran sur lequel Rudy chante « Bluebird » le soir du duel des groupes. L'image tremble un peu car la vidéo a été enregistrée avec un portable. Rudy a tout d'abord les yeux fermés, puis il les ouvre et fixe un point spécifique à l'arrière de la salle vers l'endroit d'où je le regardais, le cœur battant.

Sa voix rauque remplit le bar tandis que ses doigts caressent les cordes de sa guitare. J'ai de nouveau la chair de poule et un frisson me parcourt. Là où la première fois – quand il l'avait chanté pour moi – j'avais eu du mal à respirer, ma poitrine se gonfle à présent de tendresse et d'affection. C'est un geste si beau et si émouvant.

Lorsque la vidéo est terminée, le groupe revient à l'image. Rudy sourit poliment à son hôte, qui l'inonde de compliments.

— C'était vraiment excellent, et je suis sérieux ! déclare Jerry d'un ton qui laisse envisager qu'à la fin de l'émission, il va lui demander de dédicacer sa fesse gauche.

— Merci, répond Rudy aimablement en remuant sur son siège.

— Ça ressemble à une chanson d'amour, constate Jerry.

Ses yeux brillants de convoitise, il est en quête d'informations juteuses.

— Avez-vous composé cette chanson pour quelqu'un de spécial dans votre vie ?

Rudy se mordille la lèvre, et détourne un instant les yeux vers quelque chose ou quelqu'un hors du champ de la caméra. Une expression hésitante s'affiche sur son visage, puis il secoue la tête.

J'en reste bouche bée. Il a secoué la tête !

Ma poitrine se soulève à toute vitesse. Avec de grands yeux, je fixe l'écran sur lequel Jerry contemple Rudy avec incrédulité.

— Non ? demande-t-il, étonné.

Rudy secoue pour la deuxième fois la tête.

— Non, je suis célibataire, répond-il d'une voix ferme.

— Emma ?

À ma gauche, j'entends la voix douce de Marcel.

— Ça va ? Tu étais au courant ?

Je me tourne vers lui.

— Au courant qu'il était célibataire ? Eh bien, non. La dernière fois que j'ai vérifié, il était en couple.

Le nœud qui s'est formé dans mon estomac se serre de plus en plus et je fixe l'écran, perplexe. Une vague d'incertitude m'inonde. Nous sommes ensemble, non ? Nous n'avons jamais officialisé, mais lorsqu'il m'a présentée à ses parents comme sa petite amie, je pensais que c'était le cas. Oui, nous sommes en couple. Il ne peut pas en être autrement.

Jerry jette un regard abasourdi à Rudy, qui tente de contrôler le muscle qui tremble au coin de sa mâchoire en posant la main dessus.

— En êtes-vous sûr ? demande-t-il en fronçant les sourcils.

Lorsque Rudy acquiesce, Jerry tape sur l'écran d'une tablette qui est posée sur son bureau et une photo apparaît sur le grand écran derrière lui.

Je recrache le vin que je viens de boire dans mon verre. C'est un agrandissement d'une photo de Rudy et moi. Chaussés de patins, nous glissons sur la glace, main dans la main, au Rockefeller Center. Mes joues roses et le nez rouge de Rudy montrent bien que la température est en dessous de zéro. De la neige est collée à nos écharpes et à nos bonnets. Nos visages sont rayonnants. L'énorme sapin de Noël resplendit en arrière-plan.

Le silence envahit le bar. Des gens m'observent avec curiosité, se demandant ce que cache cette photo romantique.

— Alors qui est-ce ? demande Jerry d'un ton calculateur.

Rudy serre les mâchoires et fixe l'écran. Un éclair de tendresse passe dans ses yeux pendant les quelques secondes, à peine trop longues, au cours desquelles il regarde la photo. Il tourne ensuite la tête en direction de la personne qui se trouve hors champ et hausse nonchalamment les épaules.

— C'est simplement une amie, répond-il finalement. Je ne suis pas très doué pour le patinage et je voulais apprendre. Elle m'a donné des cours.

Du coin de l'œil, je vois Kate penser : « Qu'est-ce que je t'avais dit ? »

Je croise les mains sur mes genoux. Marcel et Mariana me demandent si je vais bien et si je veux sortir un moment, mais je secoue la tête et me tourne de nouveau vers l'écran.

La célébrité change les gens.

Les paroles d'Agnès me reviennent. Rudy n'est pas encore vraiment connu et son comportement a déjà changé. Je ne veux même pas savoir ce que cela présage pour l'avenir.

Je ne comprends pas. Comment peut-il agir comme si je n'existais pas ? Veut-il laisser toutes les options ouvertes ? Laisser entrevoir à ses futures groupies une nuit torride avec lui ?

Je suis blessée. Blessée et en colère. Je regarde de nouveau l'écran. Lauren raconte que Rudy et elle jouent de la musique depuis toujours. Même si au début, c'étaient des sons à vous arracher les tympans.

Mes doigts se crispent autour de mon verre vide, si fort que mes jointures blanchissent. Furieuse, je fixe l'écran. S'il pense que ses affirmations ne me touchent pas, il se trompe. Je refuse d'être une fois de plus le secret de quelqu'un.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 31

Le chauffage est en panne. Ma couette autour des épaules, je regarde *Friends* sur le canapé, un paquet de chocolats Hershey's Kisses sur les genoux. J'aimerais bien comprendre l'immense popularité de cette série mais je ne parviens pas à me concentrer. Je pense constamment à l'interview plus tôt dans la soirée. Mes yeux brûlent toujours à cause de l'énorme crise de larmes qui s'est déclenchée une fois ma porte d'entrée refermée. Dieu merci, j'ai pu me retenir de pleurer sous l'œil vigilant des personnes présentes dans le bar. Elles aussi pensaient que Rudy et moi formions un couple. Le fait que nous nous soyons rapprochés en y prenant des verres ensemble est un euphémisme.

Aurait-il peut-être une petite amie à l'autre bout des États-Unis ? Une petite amie qui ne doit pas savoir qu'il entretient une relation amoureuse à New York ?

Non, ce n'est pas le genre de Rudy. Il ne m'aurait jamais présenté à ses parents si c'était le cas. Fedde ne l'avait pas fait non plus.

Aurait-il honte de moi ? Je ne suis pas mécontente de mon physique, mais je ne ressemble pas non plus à un mannequin de Victoria's Secret. J'enfourne de nouveau un chocolat, les yeux rivés sur l'écran, sans même voir les images. Que font les mannequins quand elles ont un chagrin d'amour ? Vider un paquet d'Hershey's Kisses constituerait sûrement le coup de grâce pour leur carrière. D'un autre côté, combien de mannequins se font larguer ? Pas beaucoup, vraisemblablement.

Comme ce serait agréable de ne jamais se faire larguer ! D'être avec un homme qui serait fier que je sois sa petite amie...

Un léger coup frappé contre ma porte interrompt le fil de mes pensées. Je sursaute. La couette glisse un peu de ma tête et de l'air froid se répand dans ma tente improvisée.

— Emma ?

Rudy m'appelle prudemment à travers la porte.

— Emma, veux-tu me laisser entrer, s'il te plaît ?

J'ai envie de lui jeter tous les chocolats restants au visage, mais ce serait dommage.

— Emma ? répète-t-il.

Je croise les bras avec colère et l'ignore. Je n'ai pas envie de parler avec lui, l'andouille. Il finira bien par partir. Je tire à nouveau la couette par-dessus ma tête, mais mes Hershey's Kisses tombent sur le sol.

Merde. Il ne manquait plus que ça.

— Emma, je t'entends, dit Rudy d'un ton frustré. Veux-tu me laisser t'expliquer ? Ce n'est pas ce que tu penses.

Sa dernière phrase me fait hésiter.

Ce n'est pas ce que je pense ?

J'aimerais beaucoup que ce soit un malentendu, et qu'après ses explications nous puissions reprendre là où nous en étions restés. Qu'il n'ait pas honte de moi et que cela ne le gêne pas d'être vu avec moi.

— S'il te plaît ?

Sa voix est à présent légèrement désespérée.

Je soupire et rabats ma couette avant d'enfiler mes pantoufles, qui sont posées à côté du canapé. Bon sang, quel froid ! J'ai besoin d'un moment pour ouvrir toutes les serrures – que j'ai installées par crainte de Kidney Karl et des autres types louches qui habitent l'immeuble – et j'ouvre la porte.

Rudy se tient devant moi, des mèches rebelles sortant de son bonnet. Il n'a pas retiré son écharpe et de la neige est collée à son manteau. Il a l'air un instant soulagé, mais une expression inquiète se peint rapidement sur son visage.

— Merde, tu as pleuré ?

— Non, mon visage est toujours rouge et gonflé. Tu n'avais pas remarqué ? dis-je d'un ton sarcastique en retournant sur le canapé.

Rudy retire son bonnet et entre dans la pièce. Son regard fait l'aller-retour entre la télévision et les chocolats éparpillés sur le sol.

— Je croyais que tu n'aimais pas les sitcoms ?

Il fait un signe en direction de *Friends* qui passe sur l'écran.

Je grommelle :

— Non, j'ai horreur de ça.

Rudy se recroqueville un peu en percevant mon ton cassant. Le silence envahit la pièce, et je n'ai aucune envie de le combler en parlant de flocons de neige ou d'une chaudière en panne. Rudy se tord les mains et me lance un regard implorant.

— Je suis désolé, Emma, murmure-t-il. Je ne voulais pas te blesser.

— Alors pourquoi tu l'as fait ?

Je ne ressens aucune pitié. Même quand Jerry lui a mis notre photo sous le nez, il a nié que nous étions en couple.

Rudy se mord la lèvre et déglutit.

Je poursuis en hochant la tête :

— Agnès m'avait prévenue.

Rudy, toujours l'air contrit, m'interroge :

— Agnès ? De quoi t'a-t-elle prévenue ?

— Que la célébrité change les gens. Elle m'a raconté qu'elle avait eu une aventure avec Mick Jagger et...

Rudy se met à rire.

— Et tu l’as crue ? demande-t-il, abasourdi. Emma, cette femme est complètement folle. La semaine dernière, elle a déclaré avoir eu un bébé d’amour avec Leonardo DiCaprio, et la semaine précédente, elle racontait par le détail sa nuit torride avec Brad Pitt. Donc ne crois pas ce qu’elle dit, s’il te plaît.

Je cligne des yeux. Ça semble en effet plus crédible que le fait qu’Agnès ait partagé son lit avec l’une des plus grandes rockstars du monde. Même si ça expliquerait ses hanches arthritiques.

— Alors pourquoi l’as-tu nié ?

Je ne comprends toujours pas.

Rudy pousse un profond soupir, il a totalement perdu son assurance habituelle.

— J’aurais dû t’en parler plus tôt pour que ce soit moins brutal, dit-il, mais je n’arrêtais pas de reporter. Je ne m’attendais pas à ce que Jerry me pose ces questions, et encore moins à ce qu’il montre cette photo de nous deux.

— Qu’est-ce que tu aurais dû me dire ?

Ma voix tremble légèrement. Je déteste cette sensation. Où cette conversation mène-t-elle ?

Rudy baisse les yeux puis me regarde de nouveau.

— Ma productrice m’a indiqué que d’un point de vue marketing, il valait mieux que je dise que je suis célibataire, tout au moins pendant les six premiers mois, explique-t-il.

— Quoi ?

Mon cœur bat la chamade. C’est moins grave que s’il avait une famille quelque part, à qui il devait taire ce qu’il fabrique à New York, mais le résultat est le même.

— Tu veux rompre ?

Ma voix reste bloquée, et je sens les larmes que j’avais réussi à retenir me monter aux yeux.

— Non ! s'écrie Rudy, choqué. Non, bien sûr que non ! Je ne veux pas te perdre !

Il secoue la tête, avance d'un pas et balaie une boucle de mon visage.

Je relâche ma respiration, que j'avais sans le vouloir retenue. Mais l'explication que Rudy vient de me donner pour le fait d'avoir nié être en couple ne me convient pas pour autant.

— J'ai dit à Sheila, ma productrice, que je ne voulais pas le faire. Elle a donc proposé un compromis : que je n'apparaisse pas en public avec toi, de sorte que personne ne puisse prendre de photo. Elle a dit que pour un groupe avec un chanteur, il était plus astucieux que les fans potentielles pensent qu'il est disponible, explique-t-il. Pendant six mois. Elle pense que nous aurons besoin d'environ ce délai pour percer.

Ses yeux s'illuminent à cette idée.

Pour ma part, je sens mon estomac se nouer. Je baisse les yeux. Je dois donc rester six mois à l'arrière-plan. Nous ne pouvons plus aller patiner ou prendre un verre ensemble. Ses futurs fans doivent croire qu'il est célibataire. Il sera l'objet direct de leurs fantasmes pas si innocents que ça, qui sembleront à portée de main, sans un obstacle d'un mètre soixante-trois entre eux et lui. Notre liaison doit rester secrète.

Je demande doucement :

— Donc il ne faut pas qu'on nous voie ensemble ?

— Temporairement, ajoute Rudy rapidement en voyant le doute dans mes yeux. Ça passera vite. Tu verras.

— Et s'il vous faut plus de six mois ?

Mes yeux se remplissent de larmes. Rudy hésite.

— C'est une estimation, poursuit-il. Mais ça pourrait aussi durer un an. Emma... S'il te plaît..., murmure-t-il en m'implorant du regard.

Le silence s'installe entre nous. Nous nous fixons. Je pense à Fedde, aux promesses qu'il m'a faites. *Plus qu'un mois... et tout sera terminé, puis*

je te présenterai à mes parents... Plus qu'un mois, et je serai tout à toi, seulement à toi.

Rudy se rend compte du moment précis où je prends ma décision. Ses yeux se remplissent de larmes. Il secoue la tête comme s'il pouvait me faire changer d'avis.

Je suis tendue comme un arc. Mes oreilles bourdonnent.

— Non, dis-je résolument. Non, je refuse d'être une fois de plus le secret de quelqu'un.

Rudy déglutit avec difficulté. Une larme coule sur sa joue. Sa respiration s'accélère et un sanglot sort de sa gorge. Puis il a l'air de comprendre ce que je viens de dire. Il fronce les sourcils.

— Que veux-tu dire par « une fois de plus » ? demande-t-il, perplexe.

Je baisse les yeux. Mes joues s'empourprent. Chaque fois que j'y pense, je revois une version de moi-même dont je ne suis pas fière. Les yeux rivés au sol, je pousse un soupir tremblant et essuie les larmes de mes joues. Je ne veux pas voir l'expression de son visage quand je vais le lui raconter.

— J'ai eu une aventure avec un homme marié, marmonné-je si doucement que j'espère qu'il n'a pas entendu.

Je le regarde tout de même furtivement et vois qu'il me fixe avec incrédulité.

— Quoi ? laisse-t-il échapper, consterné. Toi ? Ça ne te ressemble pas.

J'explique :

— Au début, je ne le savais pas. Je n'aurais jamais entamé une liaison avec un homme qui était déjà pris. Je l'ai rencontré au supermarché, il est passé à côté de moi alors que je n'arrivais pas à attraper un paquet de riz. Il m'a aidée, nous avons engagé la conversation et... une étincelle a jailli. De fil en aiguille, je suis tombée follement amoureuse de lui.

Les mâchoires de Rudy se crispent au moment de cet aveu. Il croise les bras.

— À un moment donné, je l’ai vu dans la rue alors qu’il était avec une autre femme. Je me suis approchée pour lui dire bonjour, mais il est resté très distant. La femme – sa femme – me regardait d’un air un peu bizarre, comme si elle se demandait ce que je lui voulais, donc je suis partie. Je ne comprenais pas pourquoi il avait été aussi froid.

Je hausse les épaules. La consternation de Rudy a laissé la place à la compassion.

— Plus tard, il m’a envoyé un message pour me dire qu’il voulait me parler et qu’il allait tout m’expliquer. Il m’a dit qu’il était très amoureux de moi, que sa femme et lui étaient en plein divorce et que, tant que tout n’était pas réglé, il préférait qu’on ne nous voie pas ensemble.

J’inspire profondément et essuie mes dernières larmes du bout de ma manche.

— J’aurais dû savoir qu’il mentait. Je l’avais vu en ville avec sa femme et ils avaient l’air très heureux ensemble. Bon sang ! J’aurais dû le savoir. Mais j’ai mis de côté toute pensée rationnelle parce que je ne voulais pas le perdre. C’est ainsi que je suis devenue son vilain petit secret. J’étais amoureuse, et j’acceptais toutes les excuses qu’il utilisait pour prolonger notre aventure. Il y avait des problèmes avec la vente de la maison, sa femme refusait de signer les papiers... Tout y passait. Et je gobais tout.

Pensant au peu de respect que j’avais pour moi-même à cette époque, je donne un coup de pied dans un chocolat égaré.

— Finalement, je les ai vus ensemble à la plage, joyeux et étroitement enlacés, pendant qu’ils débouchaient une bouteille de vin. C’est là que j’ai compris qu’il n’était pas question de divorce. Que c’était un coureur invétéré, qui me mentait et mentait à sa femme. J’ai rompu et c’est ainsi que ça s’est terminé.

Rudy me regarde avec des yeux tristes.

— Emma, tu sais que la situation est différente, non ? Ce qu’il t’a fait est répugnant, mais je... je...

Il se mord la lèvre, la respiration tremblante.

Je l'interromps doucement :

— C'est au-dessus de mes forces, Rudy. Je ne veux pas revivre ça. Je ne veux pas d'une relation qui ne va pas plus loin que les quatre murs de nos appartements. Je suis désolée, mais si c'est ça la condition, alors c'est terminé.

J'essaie d'avoir une voix ferme, d'ignorer le tremblement de mes mains et d'avaler la boule qui s'est formée dans ma gorge. J'espère quelque part qu'il va me dire qu'il va refuser cette clause. Que Sheila peut aller se faire voir. Qu'il n'en veut pas non plus, et qu'il est suffisamment talentueux pour ne pas avoir besoin de ce genre de coups de pub.

Mais il reste muet. Les émotions fusent dans ses beaux yeux. Surtout du chagrin et de la déception.

— Je suis vraiment désolée, murmure-t-il.

Il reste immobile devant moi, comme s'il espérait qu'à mon tour je change d'avis.

Je voudrais tant pouvoir jeter mes principes par-dessus bord et lui dire que je vais tenir le coup pendant six mois. Que pour l'instant, dormir le soir entre ses bras me suffit. Que je ne veux pas le perdre.

Mais je garde les lèvres serrées. Il y a un an, je lui aurais dit tout ça, mais plus maintenant. Maintenant, je sais ce que je vaudrais, et c'est plus que ce que m'offre Rudy.

CHAPITRE 32

— Qu'est-ce que vous pensez de celui-ci ?

L'homme secoue la neige du sapin et me le propose comme s'il présentait *Qui veut gagner des millions ?* en robe à paillettes et exhibait le contenu d'une mallette pleine de billets à un participant avide d'argent.

La tête légèrement penchée, j'étudie les branches maigrichonnes.

— Vous n'en avez pas un qui soit plus garni ?

Le vendeur pousse un soupir de frustration.

— C'est déjà le sixième que je vous montre ! Si vous en voulez un qui soit parfaitement équilibré, vous n'avez qu'à en acheter un en plastique.

Je m'excuse platement :

— Désolée. Je veux tout simplement qu'il soit parfait.

— Vous ne trouverez pas de sapin parfait. En tout cas, pas un qui sente bon la forêt. Ce sapin est superbe, non ?

Il me regarde avec espoir.

Il est presque huit heures du soir et il fait un froid de canard. Les flocons de neige se sont remis à tomber dru et recouvrent New York d'une couche scintillante. Les chaînes d'information locales annoncent que c'est le mois de décembre le plus froid de la décennie. Les réverbères et les guirlandes lumineuses témoignent de l'esprit de Noël, renforcé par les chants qui s'échappent du stand de sapins.

Soudain, j'aperçois un arbre qui est un peu caché derrière les autres.

— Oh ! C'est celui-là que je veux !

Je frappe des mains en contemplant le magnifique sapin. Il a la forme parfaite. Suffisamment de branches vers le bas et une pointe élancée.

Depuis que j'ai rompu avec Rudy, j'ai le moral à zéro. J'ai l'impression de pouvoir éclater en sanglots à tout moment, ce qui m'arrive malheureusement souvent. Lorsque Karen m'a récemment réprimandée parce que l'organisation de la fête n'avait pas été impeccable, je me suis enfermée dans les toilettes pour pleurer, et quand je suis allée rendre visite à Patricia pour aller voir le bébé et qu'elle m'a demandé comment j'allais, rebelote. Je suis fière de moi parce que cette fois, je suis restée campée sur ma position et je me suis défendue, mais ça ne rend pas les choses plus faciles, d'autant plus que mes sentiments pour Rudy sont beaucoup plus forts que ceux que j'éprouvais pour Fedde.

Le vendeur suit mon regard et commence à s'excuser :

— Eh bien... En fait, je l'avais réservé pour moi, reconnaît-il à contrecœur. Mais celui d'à côté est aussi superbe, vous ne trouvez pas ?

Il affiche de nouveau son sourire de présentateur de *Qui veut gagner des millions* ?, le doigt tendu vers un mètre cube de bois de chauffage.

Nom d'un chien ! Noël doit être parfait, comme tous les ans. Je n'ai plus Rudy, donc je veux ce sapin. Je sens que ma lèvre se met à trembler. Bon sang, je suis une vraie loque émotionnelle, ces derniers temps.

Les yeux de l'homme s'écarquillent.

— Non, non, ne pleurez pas, s'écrie-t-il, paniqué, pendant que la radio diffuse « So This Is Christmas » de Céline Dion.

Tenant de ravalier mes larmes, je gémis :

— Je ne pleure pas. Pas de problème. Je, euh... Je m'en vais.

Je me retourne avant de me ridiculiser davantage. Je pleure parce que je n'ai pas trouvé le sapin de Noël parfait ? *Sérieusement* ?

Puis, derrière moi, j'entends l'homme m'appeler, supposant sans doute que je dispose de techniques de manipulation dignes d'un négociateur chevronné :

— Non, attendez ! s'écrie-t-il.

Je me retourne et le regarde d'un air interrogateur.

Il semble hésiter un instant mais laisse finalement échapper un profond soupir.

— Allez, c'est d'accord. Selon moi, vous en avez plus besoin que moi.

Il tire le sapin de sous les autres et le pose devant moi. Il est superbe. Je sens une fois de plus les larmes me monter aux yeux.

— Vous n'allez pas pleurer quand même, hein ? Si c'est le cas, je le remets là où il était, plaisante-t-il tandis que ses lèvres se retroussent.

— Non, non ! Je...

Emplie de gratitude, je laisse échapper un soupir tremblant.

— C'est vraiment très aimable de votre part, merci beaucoup.

En achetant le sapin, je n'ai pas réfléchi au fait que je devrais monter cinq escaliers avant de pouvoir lui offrir une place dans mon appartement. J'ai longé six immeubles et c'est déjà un exploit.

Je gémis en montant marche après marche. À chaque étage, je m'arrête pour souffler. Le sapin est hyper lourd, et j'ai peu de visibilité parce qu'il est plus grand que moi et que les aiguilles me piquent les joues. Ça aurait été pratique que ma liaison avec Rudy ne se soit pas terminée prématurément. Sa force musculaire serait tombée à pic.

Je m'encourage :

— Plus que deux escaliers. Je vais y arriver.

Je tire le sapin de toutes mes forces. Une douleur traverse mon biceps. Je devrais vraiment aller plus souvent à la salle de sport.

Plus que six marches... Un craquement sinistre retentit sous mes pieds. Je sens les fibres du bois éclater sous mes semelles. Trop choquée pour sauter sur la marche suivante, je tombe avec le sapin à travers la marche vermoulue que j'ai su éviter depuis des mois. J'ai besoin de quelques secondes pour comprendre ce qui vient de m'arriver.

— Nom de Dieu ! m'exclamé-je.

Une grosse erreur : je suis immédiatement punie de mon juron par une poignée d'aiguilles de sapin qui piquent mon visage. En me tenant solidement à la rampe, je recrache les morceaux d'écorce et les aiguilles qui ont pénétré dans ma bouche. La douleur cuisante qui irradie dans mon derrière me dit que ce soir, il me faudra retirer les échardes de mes fesses à l'aide d'un miroir et de pincettes.

Je tente de me redresser mais n'y parviens pas. Je suis complètement coincée. Comment vais-je sortir de là ? Pendant quelques secondes, je réfléchis à une solution pour me tirer de ce mauvais pas. Je n'en trouve pas et détourne la tête des aiguilles.

Je crie alors le plus fort possible :

— Au secours ! Au secours ! Il y a quelqu'un ?

J'espère que Kidney Karl, le trafiquant de reins, n'est pas chez lui. Je me sens comme un lapin pris au piège, et nous connaissons tous le sort des lapins à Noël.

Je hurle de nouveau :

— Au secours !

Un étage plus haut, j'entends une porte s'ouvrir, puis une voix inquiète.

— Emma ? Qu'est-ce qui se passe ?

Mes paupières se ferment violemment quand j'entends cette voix. À tout prendre, j'aurais préféré Kidney Karl.

J'entends des pas pressés dans l'escalier, puis le visage choqué de Rudy surgit. Il a des cernes noirs sous les yeux, comme s'il avait peu dormi ces derniers temps. Ses cheveux, d'habitude ébouriffés avec une certaine élégance, sont à présent pour de bon en bataille. Il réussit pourtant à être attirant, contrairement à moi. Je n'ose pas m'imaginer à quoi je ressemble en ce moment, avec des aiguilles de sapin dans les cheveux et des griffures plein le visage. Sans parler de mes propres cernes.

Merde.

N’y a-t-il pas une règle tacite voulant que l’on ne rencontre son ex que quand on est sur son trente-et-un ? Pour que lorsqu’il nous voit, il se dise : comment, bon sang, ai-je pu la laisser partir ? Pour que l’humiliation ne soit pas complète lorsque vous vous retrouvez enfoncée jusqu’aux fesses, avec un sapin de Noël, à travers une marche vermoulue ? Mes crises de boulimie de ces jours derniers m’ont probablement sauvée. Mon derrière a pris un peu d’ampleur, m’évitant de me retrouver un étage plus bas.

— Allez, dit Rudy.

Il a l’air sincèrement inquiet. Il entoure mes bras de ses grandes mains et me soulève avec une aisance étonnante.

— Ça va ? me demande-t-il.

Ses yeux examinent mon visage et mon corps à la recherche de blessures. Mes bas sont déchirés et j’ai des égratignures sur les jambes mais pour le reste, je suis indemne.

— Oui, merci, dis-je, tremblotante, en jetant un coup d’œil au sapin qui, avec quelques branches cassées, pend toujours dans l’escalier.

Rudy se penche en avant, attrape l’arbre et le sort du trou. Je porte ma main à ma bouche. Il ne reste plus grand-chose de l’arbre parfait avec lequel je suis arrivée tout à l’heure. Je sens mes yeux s’embuer.

Rudy esquisse un geste, comme s’il voulait me prendre dans ses bras, mais il se ravise. Dubitatif, il fait un signe en direction de l’escalier.

— On ferait mieux de monter. Je ne sais pas si le reste de l’escalier est bien solide maintenant qu’il en manque un morceau.

Une fois devant ma porte d’entrée, il pose le sapin contre le mur et enfonce les mains dans ses poches. Il n’a pas l’air de se décider à partir. Je me demande à quoi il pense. Il donne l’impression d’avoir beaucoup de choses sur le cœur, mais il hésite ou ne parvient pas à trouver les mots adéquats. Après avoir inspiré plusieurs fois, il semble enfin vouloir se lancer, mais la seule phrase qu’il marmonne est :

— Je suis désolé.

Il est clair qu'il ne veut pas parler de mon récent achat, qui aura besoin de tuteurs pour pouvoir servir de sapin de Noël.

Je hoche la tête avec raideur et enfonce la clé dans ma serrure. Juste au moment où je veux pousser la porte, Rudy se gratte la gorge.

— Emma..., commence-t-il en hésitant.

Pleine d'espoir, je tourne la tête.

Ça y est, c'est le moment.

Rudy se passe maladroitement la main dans ses cheveux et me regarde droit dans les yeux avant de poursuivre :

— Je... Tu, euh...

Mais il pousse alors un soupir frustré, comme s'il était perdu. Il secoue la tête et baisse les yeux.

— Bonne soirée, dit-il finalement. Si tu as encore besoin de quelque chose, tu sais où me trouver.

Il disparaît dans son appartement et j'entre dans le mien. Je pose le pauvre sapin contre le mur et m'affale sur le canapé en contemplant les branches cassées de mon arbre qui était si parfait.

Je déteste Noël.

CHAPITRE 33

Je mets mes écouteurs dans mes oreilles et balaie la salle du regard.

Je demande dans mon microphone :

— Les sculptures de glace sont-elles déjà arrivées ?

Plus loin, des employés décorent l'énorme sapin de Noël, qui occupe une place d'honneur, avec des guirlandes lumineuses et des boules de Noël. Les boules bleu glacier, blanches et argent scintillent. Les branches ont été saupoudrées de neige artificielle. C'est féérique. L'arbre ne déparerait pas dans un paysage hivernal.

— Euh, oui, répond Marcel dans mes écouteurs. Mais, euh, le père Noël a été placé trop près du chauffage et maintenant, on dirait qu'il a suivi un régime amaigrissant accéléré. Les autres sculptures, en revanche, sont parfaites.

— Sérieusement ?

— Malheureusement oui.

Frustrée, je plisse les paupières. Comme nous avons déjà eu plus de déboires qu'il n'en faut, j'avais espéré que le reste de l'organisation se déroulerait plus sagement.

— Bon, tant pis. Mets les autres sculptures à leur place. Le père Noël ne sera pas de la fête cette année. Nous ne pouvons plus rien y changer.

Le groupe Buzzkilled, que j'avais déniché avec Rudy, est en train d'installer les instruments et de faire la balance audio. Derrière ses platines, casque sur la tête, le DJ tourne des boutons. Il a l'air satisfait. Ce soir, le

groupe et le DJ joueront à tour de rôle pour que nous ayons de la musique sans interruption.

On apporte les sculptures de glace dans la salle sur des diables, sous l'œil vigilant de Marcel qui crie de temps en temps d'un air paniqué en direction des hommes qui les poussent. Il est clair qu'il a peur que les sculptures restantes fassent un vol plané à la dernière minute.

Le traiteur a installé en bordure de la salle différents stands, tous dans le style de chalets suisses. Des branches de sapin décorées à l'image de l'énorme arbre de Noël qui se dresse un peu plus loin ornent leurs auvents. Chaque stand propose des plats différents : sushis, mets de Noël plus traditionnels joliment présentés par des chefs cuisiniers, chocolat chaud avec de la chantilly, brownies et tartes sortant du four. En face, devant un gigantesque *open bar*, vont et viennent des serveurs impeccablement vêtus. Ils versent du champagne dans des coupes qu'ils disposent sur des plateaux et sont prêts à slalomer entre les invités. Au milieu du bar trône une immense fontaine à champagne.

Sur le balcon, qui offre une vue imprenable sur le pont de Brooklyn illuminé, des braseros ont été installés avec, à côté, des tables regorgeant de chamallows, de chocolats et de sablés : les ingrédients phare de toute fête américaine qui se respecte.

Malgré tous les déboires rencontrés, je suis de plus en plus satisfaite du résultat final. L'ensemble est chic, et quand même convivial. Exactement ce que j'avais en tête pour la fête de Noël d'un cabinet d'avocats.

— Ça commence à avoir de l'allure, déclare quelqu'un à côté de moi.

Sebastian est arrivé. Il est très distingué avec son costume sur mesure et ses chaussures parfaitement cirées. Une raie bien droite dans ses cheveux blonds, il regarde autour de lui d'un air rayonnant.

— Mes félicitations. Après tous les problèmes qu'il y a eu, je ne savais plus trop à quoi m'attendre.

— Ça fait plaisir à entendre, merci, dis-je fièrement.

— Et toi aussi, tu es très en beauté ce soir, ajoute-t-il avec un clin d’œil.

Je porte une robe croisée à manches longues, brodée de paillettes argentées qui jouent avec la lumière à chacun de mes mouvements. J’ai relevé mes cheveux en un élégant chignon et adapté mon maquillage à ma robe : un nuage d’ombre à paupières argent et un soupçon de gloss.

Il y a quelques mois, j’aurais rougi sous ce genre de compliments, mais dorénavant je ne me transforme plus en sucre d’orge ambulant quand un homme séduisant se montre gentil avec moi. À la place, je le remercie poliment, avant de donner à Marcel des instructions pour la décoration du hall d’entrée.

— Dommage qu’on n’ait pas réussi à avoir New Dawn.

Sebastian observe Kristen, la chanteuse de Buzzkilled, qui tente de démêler le fil de son micro.

— J’ai vu qu’ils avaient de plus en plus de succès. Ils ont même été interviewés par Jerry.

Je serre un peu plus fort le crayon que j’utilise pour barrer au fur et à mesure les tâches réalisées.

— Oui.

Pourquoi faut-il qu’il parle de ça ?

— Ça n’a finalement rien donné entre vous ? demande-t-il, curieux.

J’appuie si fort mon crayon sur mon bloc-notes que la mine se casse.

Je réponds d’un ton sec :

— Tu as vu l’interview, non ?

Puis, gênée, je ferme les yeux, et passe la main sur mon front avant d’ajouter :

— Oh, désolée, je ne voulais pas être aussi brusque. Je veux dire : non, ça n’a rien donné. Qu’est-ce qui te fait croire le contraire ? Rudy était très clair lors de l’interview, non ?

— Eh bien... je ne sais pas. Je ne suis pas aveugle. J’ai bien vu la façon dont il te regardait lors du concert auquel j’ai assisté... Et puis, plus tard,

dans ce bar... Je pensais que cette interview cachait peut-être quelque chose.

Sebastian me regarde avec curiosité. Ça ne m'étonnerait pas qu'il glisse un tabloïd dans le journal qu'il lit le matin dans le métro.

Je lui réponds en affichant mon plus beau sourire :

— Non, je dois malheureusement te décevoir. Nous sommes tout simplement... voisins.

Mon estomac se noue. Voisins. Nous ne sommes même plus amis.

Je décide que c'est le bon moment pour m'éclipser. Je m'élance vers Marcel, qui se tient, tremblant, près de la piste de danse, parce qu'il est toujours aux prises avec les sculptures de glace.

Peu après, je me penche vers lui.

— Il me semble qu'on est prêts, non ?

J'examine la salle avec satisfaction. Les effluves épicés s'échappant des stands chatouillent mes papilles, et mon estomac gargouille. Je dois me retenir pour ne pas me précipiter sur les brownies et les tartes en demandant si je peux les tester.

Appuyant sur une touche de la télécommande, Marcel tamise la lumière, ce qui fait encore plus ressortir les guirlandes lumineuses.

— Oui, on est prêts, répond-il finalement. Que la fête commence !

La piste de danse fourmille d'avocats qui travaillent en moyenne soixante-dix heures par semaine et ont enfin la possibilité de lâcher du lest.

Ils ne s'en privent pas.

L'open bar a plus de clients qu'un robinet dans le désert. Le DJ enchaîne les disques de Noël – des morceaux qu'il a arrangés à sa façon – et même monsieur Cahill, l'un des partenaires de l'entreprise, se déchaîne. À son arrivée, il avait l'air d'un homme sérieux et correct, suscitant le respect rien que par sa présence. À présent, il a dénoué sa cravate et la brandit au-dessus de sa tête comme un lasso, visiblement dans le but d'attraper une femme vêtue d'une robe rouge. Elle lui lance des sourires séducteurs et se

trémousse au rythme de la musique. Je me dis que je dois garder monsieur Cahill à l'œil. On reconnaît généralement la réussite d'une fête à l'odeur de vomi qui flotte dans les toilettes à la fin de la soirée, mais il y a des gens qui s'échauffent trop tôt et gâchent ainsi le plaisir des autres.

Les serveuses se faufilent entre les invités avec des plateaux remplis de coupes à champagne. Dès que l'une d'entre elles s'approche de monsieur Cahill à moins de trois mètres, il échange son verre vide contre un plein. Ses pas de danse sont de plus en plus impudiques, et quand « Jingle Bell Rock » retentit, il accompagne les clochettes de gestes vraiment très évocateurs.

— Monsieur Cahill est complètement saoul, ricane Marcel à mon oreille. Tu as vu ça !

La femme en robe rouge *twerke* à présent devant monsieur Cahill. Il fait de grands gestes avec la main droite. C'est tout juste s'il ne lui tape pas sur les fesses.

— C'est une de ses employées ?

— Oh, non, heureusement. C'est sa femme, qu'il a emmenée ce soir. Leur mariage a l'air solide !

Je porte la main à ma bouche lorsque l'homme d'âge moyen se met à se frotter contre sa femme comme s'il figurait dans un clip de hip-hop.

Il faudra que je raconte ça à Rudy en rentrant.

Dès que cette idée surgit, je secoue énergiquement la tête dans une tentative de la faire disparaître. Rudy ne sera pas là lorsque je rentrerai à la maison, et je ne le lui raconterai pas. Je le ferai peut-être un jour, quand je serai parvenue à m'extraire de ce grand huit émotionnel et que je pourrai de nouveau m'asseoir à côté de lui sans désirer qu'il me prenne dans ses bras.

— Tu as une guêpe dans les cheveux ? plaisante Marcel à mon oreille.

J'arrête immédiatement de secouer la tête et regarde droit dans ses yeux marron pétillants.

— Euh, non... C'est un morceau entraînant, c'est tout.

— Hum, dans ce cas, je pense que Mariana pourrait t'apprendre quelques pas de danse.

— Eh bien, merci !

— Ouille, Cahill reprend un verre, je ne sais pas si c'est très malin.

Monsieur Cahill titube tandis qu'il vide sa coupe de champagne d'un seul trait pour la énième fois de la soirée.

— Attention... il va faire un tour. Tu t'en occupes, Emma ? On vient de m'avertir que Buzzkilled a besoin de mon aide en coulisses.

— C'est comme si c'était fait !

J'avance aussi élégamment que possible entre les danseurs, dont les mouvements sont de plus en plus exubérants. Je dois de temps en temps m'esquiver pour éviter une main incontrôlée lancée dans ma direction, ou me décaler pour échapper à un pied qui s'apprête à écraser le mien. Chancelant en direction du sapin de Noël, monsieur Cahill se jette au cou de plusieurs personnes. Entre-temps, sa femme danse en solo avec le lasso de son mari. Les spectateurs l'acclament et applaudissent. Il y en a même qui la filment. Mon cœur s'arrête quand je vois l'endroit devant lequel monsieur Cahill s'immobilise.

Oh non, pas le sapin de Noël !

Je ne connais pas bien ses projets, mais quand je le vois triturer sa braguette, je commence à avoir une idée. Par bonheur, il ne parvient pas à l'ouvrir, ce qui l'empêche d'arroser le sapin de Noël.

La musique s'arrête un instant, ce qui annonce que le groupe va prendre le relais du DJ. La salle se remplit de rires et de bavardages.

Tenant de stopper monsieur Cahill, je crie aussi fort que possible :

— Monsieur Cahill !

Il se retourne lentement et hoquette. Il cligne des yeux au ralenti.

— Je vous... – ses paroles sont interrompues par un hoquet sonore –... connais ? demande-t-il avec une langue pâteuse faisant ressortir son fort accent britannique.

Ses yeux sont vitreux et ses doigts boudinés tripotent toujours sa braguette.

Le plus poliment possible, je demande :

— Je suis l’organisatrice de la fête. Que faites-vous, monsieur Cahill ?

Inquiète, je regarde entre-temps le sapin, sachant que, lors de ce genre de soirées, les arbres de Noël sont régulièrement la cible de jets urinaires.

— J’ai besoin... de pisser, déclare-t-il en continuant à hoqueter.

Il a renoncé à ouvrir sa braguette et tire à présent d’un air frustré sur son pantalon, qui résiste aussi parce qu’il porte une ceinture.

— Alors vous devez aller aux toilettes, lui dis-je aimablement, en jetant un nouveau coup d’œil au magnifique arbre de Noël, qui a l’air suffisamment hydraté.

Monsieur Cahill lève la tête, les yeux toujours aussi vitreux, et agite un doigt avec condescendance.

— C’est moi qui décide, ma petite dame.

Il chancelle dangereusement et un instant, j’ai peur qu’il tombe en avant, le visage dans les aiguilles. Mais il réussit à retrouver son équilibre. Derrière moi, j’entends que le groupe commence à jouer « All I Want for Christmas Is You ».

Bon sang, que j’aime cette chanson !

— Monsieur, vous êtes en publ...

— Ça y est ! s’écrie monsieur Cahill triomphalement au moment où il parvient à dégrafer sa ceinture.

Je porte la main à ma bouche lorsqu’un caleçon à l’imprimé canards de bain apparaît. Pendant quelques secondes, je ne sais pas quoi faire, choquée parce que je m’apprête à être témoin des éventuels problèmes de prostate de l’un des avocats les plus éminents de New York. Je veux appuyer sur mon oreillette pour demander à Marcel de venir m’aider, mais je suis stoppée en plein mouvement.

*I don't want a lot for Christmas
There is just one thing I need*

Cette voix... Ce n'est pas celle de Kristen. C'est une voix masculine rauque et...

Je me retourne très lentement et tombe presque à la renverse en regardant droit dans les plus beaux yeux du monde. Le visage de Rudy se détend un peu quand il voit qu'il a capté mon attention. Avec détermination, il chante les paroles de mon morceau préféré. Mais ce n'est pas la plus grande surprise. Non, Rudy porte un costume de renne ! Y compris les bois et un nez rouge clignotant. Ma respiration s'accélère, et même si je le voulais, je ne pourrais pas détourner mon regard.

Je me désintéresse du jet d'urine que j'entends gicler sur les boules de Noël, ainsi que du *aaah* de soulagement qui suit.

Rudy agrippe le micro avec son sabot, et une lueur d'espoir jaillit dans ses yeux quand j'avance prudemment d'un pas vers le podium. Puis un petit sourire hésitant se peint sur son visage. Autour de moi, les gens poussent de petits cris euphoriques.

— C'est ce nouveau groupe ! s'écrie quelqu'un, enthousiaste. Génial ! Je ne savais pas qu'ils étaient au programme !

J'essuie mes mains moites sur ma robe, sans lâcher des yeux Rudy qui, malgré le fait qu'il la déteste, chante cette chanson en y mettant tout son cœur.

*I just want you for my own
More than I could ever know*

Mon cœur bat la chamade. Je fais un nouveau pas. Diverses émotions fusent à travers mon corps, surtout de la joie. Mon sourire est si large que j'en ai des crampes aux joues.

Rudy me fixe toujours. Son sourire s'élargit également.

Make my wish come true

All I want for Christmas is you

Alors Lauren accélère le rythme sur sa batterie, Joey l'accompagnant à la basse. Rudy secoue la tête de plus en plus vite, ses bois se balancent et un petit rire s'échappe de ses lèvres. Rudy dans un costume de renne, qui joue une chanson de Noël endiablée, c'est ce que j'ai vu de plus stupéfiant ce soir. Et ce n'est pas peu dire, puisque monsieur Cahill vient d'uriner sur le sapin de Noël.

I don't want a lot for Christmas

There is just one thing I need

And I don't care about the presents

Underneath the Christmas tree

Rudy prend le micro à la main et glisse avec ses sabots sur le podium en effectuant un *moonwalk* parfait. Puis il se retourne à la vitesse de l'éclair et plante de nouveau ses yeux dans les miens. C'est vraiment une bête de scène, qui use de tous ses talents !

Ensuite, il s'approche du bord du podium et saute dans le public. Chantant et dansant, Rudy se fraie un passage à travers la foule et l'espace d'un instant, je me sens comme Baby dans *Dirty Dancing*, qui admire elle aussi les pas de danse de son grand amour devant de nombreux spectateurs avant d'être soulevée dans les airs par deux bras musclés.

Les gens s'écartent mais continuent à le suivre des yeux, frappant dans leurs mains au rythme de la musique. Les avocats, qui ont jeté aux orties leurs bonnes manières cinq verres auparavant, hurlent et sifflent et donnent des claques sur l'épaule de Rudy quand il passe près d'eux.

Rudy est un peu hors d'haleine en fendant la foule, mais il continue à soutenir mon regard en chantant. Son visage rayonne davantage à chaque pas. Il inspire à fond avant de poursuivre.

*I just wanna see my baby
Standing right outside my door*

Il a une portée incroyable qui témoigne de ses excellentes capacités vocales. Alors qu'il avance vers moi, je sens sa voix dans chaque pore de ma peau.

Plus que trois pas... deux... un... Il est devant moi. D'une main, il tient le micro, de l'autre, il balaie quelques boucles de mon visage.

*Make my wish come true
Oh baby,
All I want for Christmas is you*

Lorsque la dernière note a retenti, un silence de cathédrale envahit la salle.

Il me lance un regard empreint de sincérité, avec peut-être un soupçon d'hésitation.

— C'est toi que je veux, murmure-t-il en éteignant le micro et en retirant son nez rouge clignotant pour que je le prenne davantage au sérieux.

Mon cœur bat à présent à tout rompre. Les yeux écarquillés, je contemple Rudy. C'était la dernière chose à laquelle je me serais attendue ce soir. Un instant, un avocat bourré arrose le sapin de Noël, et l'instant suivant, Rudy me chante une sérénade !

— Je te présente mes excuses, Emma, dit Rudy en secouant légèrement la tête.

Je ne sais pas trop quoi répondre. Un flot de pensées se bouscule dans mon cerveau.

Il y a quelques heures, je n'aurais pu qu'en rêver. Qui aurait pu penser que Rudy se moquerait des conseils de sa productrice ? Que se passera-t-il si elle se met en colère et qu'elle rompt leur contrat ? Cela vaut-il la peine qu'il risque de tout perdre pour... moi ?

Rudy répond à ma question non formulée :

— Je te veux dans ma vie, Emma.

Son air est grave.

— Chaque minute de chaque jour, c'est toi que je veux voir. Je rencontre tous les jours des centaines, peut-être même des milliers de personnes. Dans le métro, au bar, pendant les concerts... Mais aucune d'entre elles ne te vaut. Quand je suis avec toi, je me sens... moi-même. Je me sens beaucoup plus joyeux et heureux depuis que je te connais... À l'exception de ces derniers jours, bien sûr, parce que j'avais continuellement l'impression d'avoir la gueule de bois.

Sa lèvre se retrousse mais ses yeux restent graves.

Dans la salle, les gens poussent un *waouh* collectif. Je me mordille la lèvre sans le lâcher du regard. Après ce genre de déclaration, il a le droit de me cacher pendant dix ans dans sa penderie, mais...

Hésitante, je lui demande :

— Et Sheila ?

Je ne veux pas qu'à cause de moi, il ait des problèmes avec son contrat, et vu le nombre de voyants rouges clignotant sur les portables levés dans le public, nos retrouvailles vont être mises en ligne.

— Que Sheila aille se faire foutre ! répond Rudy du tac au tac. Elle n'a pas le droit de me dire qui je dois aimer ni comment et où je dois l'exprimer.

Une douce chaleur se répand dans ma poitrine. Il a dit : *qui je dois aimer...* Un sourire rayonnant s'étend sur mon visage.

Bouche bée, je lui demande :

— Est-ce que tu m'aimes ?

— Ce n'est pas suffisamment clair ?

D'un air rieur, Rudy tend le bras en direction de tout le cirque derrière lui. Intrigués, Lauren et Marcel nous contemplant avec un immense sourire. La seule chose qui manque, c'est une boîte de pop-corn. Joey, quant à lui, enfonce un doigt dans sa gorge et fait mine de vomir.

Rudy l'ignore et poursuit :

— Pourquoi aurais-je fait tout ça si je ne t'aimais pas... ?

Je presse mes lèvres contre les siennes, l'empêchant de terminer sa phrase. Il se raidit un bref instant, sûrement de surprise, puis il me prend dans ses bras et m'attire contre lui.

Autour de nous, les gens poussent des cris de joie et applaudissent tandis que nous resserrons notre étreinte. La douce fourrure de son costume de renne frotte contre ma robe. Quand je veux passer la main dans ses cheveux, je me heurte à ses bois, que je retire de sa tête d'un mouvement souple avant de les lancer dans la foule.

Quand nos lèvres se détachent, je lui demande :

— Pourquoi t'es-tu déguisé en renne ? Je trouve ça super, ne te méprends pas, mais je pense que chanter une chanson de Noël était déjà assez traumatisant pour toi.

Rudy se met à rire.

— Tu te rappelles notre pari ? Que je me déguiserais en renne si tu parvenais à me convaincre de jouer à ta fête de Noël ?

— Oui, mais...

— Tu es responsable de ma présence ici ce soir, ce qui veut dire que tu m'as convaincu. Et puis, je voulais faire les choses correctement, alors j'ai pensé que ce costume augmenterait mes chances.

— Hum... bien vu, dis-je en me hissant sur la pointe des pieds pour poser un baiser sur son nez.

Les spectateurs commencent à se désintéresser de nous. J'entends la voix de Kristen dans le micro et le cliquetis rythmique des chaussures de marque sur la piste de danse.

Rudy fait un grand geste autour de lui en souriant.

— La fête est réussie, non ? Les décorations sont superbes.

Je balaie la salle du regard – les boules étincelantes, les stands de Noël, les braseros, le sapin de Noël dont quelques branches pendent misérablement – et je souris.

Rudy m'attire contre lui. J'appuie mon visage contre sa fourrure chaude. Il caresse mon dos. Je respire son odeur et ferme les yeux.

— Tout compte fait, peut-être que Noël n'est pas si mal que ça, marmonne-t-il à travers mes boucles.

Épilogue

Un an plus tard

Je suspends la dernière décoration dans le sapin de Noël : c'est une clé dorée, en l'honneur de l'appartement que Rudy et moi avons acheté à New York. Je la place à côté du micro argenté qui symbolise la carrière de chanteur de Rudy. Après la fête, la vidéo de « All I Want for Christmas Is You » a fait le buzz. Outre la prestation inégalée de Rudy, l'image de monsieur Cahill urinant sur le sapin de Noël en arrière-plan a bien aidé à rendre la vidéo célèbre dans le monde entier.

La productrice de Rudy n'a pas apprécié qu'il enfreigne leur accord, mais elle a bien été obligée de reconnaître qu'elle n'aurait pas pu souhaiter meilleure publicité. Grâce à la vidéo, la popularité de New Dawn a grimpé en flèche, plus qu'elle ne l'aurait fait avec le mensonge de Sheila.

Je recule d'un pas et admire l'arbre chargé de souvenirs.

— Qu'est-ce qu'il est beau, hein ? dis-je à Rudy qui lit sur le canapé. Il me tarde que mes parents le voient.

— Ils vont certainement le trouver superbe, déclare Rudy.

Il est ravi de mon enthousiasme.

Cette année, mes parents et mon frère viennent fêter Noël à New York. Depuis leur divorce, ils s'entendent beaucoup mieux, et cela ne les dérange pas de passer Noël ensemble – surtout avec un beau voyage à la clé.

Lorsque j'ai décidé de rester à New York, je me suis fait expédier mes autres affaires, y compris les décorations de Noël. Après avoir pris connaissance de ma collection, Mariana, Marcel et Patricia m'ont offert une boule de Noël avec le logo de notre nouvelle agence. Events to Remember.

Patricia n'avait plus eu envie de travailler pour Karen, qui la traitait chaque jour un peu plus comme un chien. Mariana, Marcel et moi en avons eu nous aussi assez de nous faire conspuer. Un patron qui prend plaisir à rabaisser son personnel n'est pas quelqu'un pour qui on a envie de travailler. Après avoir posé quelques questions autour de nous, nous nous sommes rapidement aperçus que nous n'étions pas les seuls. Il n'a donc pas fallu beaucoup de temps pour que nous décidions de monter notre propre agence événementielle tous les quatre. Et comme c'étaient nous – et pas Karen – qui avions noué des liens étroits avec les clients, ceux-ci nous ont suivis sans difficulté.

Quand Karen a été renvoyée de Make a Mark Events – la direction la tenant responsable du dépeuplement de l'agence, qui manquait déjà de personnel –, nous n'avons pas un seul instant envisagé d'y retourner. Notre nouvelle agence marchait comme sur des roulettes et l'ambiance était du tonnerre.

Je suis heureuse d'avoir rencontré des gens aussi chaleureux, je sais que ce n'est pas le cas de tous les expatriés.

Mon regard glisse le long des branches de notre sapin de Noël parfait. Ma toque de fin d'études, la statue de la Liberté... Surprise, je me rapproche pour mieux voir une des décorations. Celle-là, ce n'est pas moi qui l'ai suspendue... C'est une boule de Noël bleu pâle de chez Tiffany's, sur laquelle est inscrit en grosses lettres étincelantes : *Elle a dit oui !*

Je me retourne et demande :

— Rudy ? Que...

La respiration me manque, et je porte la main à mes lèvres quand Rudy, un genou à terre, me tend une petite boîte carrée bleu pâle. Lorsque je

l'ouvre, je découvre une bague en or blanc ornée d'un diamant étincelant. Il scintille à la lueur des guirlandes de Noël, jetant de petites taches arc-en-ciel sur le beau visage de Rudy.

Il déglutit avec peine et inspire en tremblant.

— Emma, commence-t-il d'un ton ému, il ne se passe pas un jour sans que je bénisse le ciel que tu m'aies chassé de cette place dans l'avion, que tu sois devenue ma voisine et plus tard ma meilleure amie. Tu es celle aux côtés de qui je veux me réveiller tous les jours et m'endormir tous les soirs. Tu es celle avec qui, quand nous serons vieux et ridés, je veux m'asseoir sur la véranda pour évoquer les souvenirs de notre vie passée.

Ses yeux vert marron se remplissent d'amour à ces mots, et je ne peux retenir mes larmes.

— Alors, Emma Maes, veux-tu faire de moi le plus heureux des hommes en acceptant de m'épouser ?

Dès ses premières paroles, je hoche la tête avec tant de véhémence que quelques barrettes glissent de mes cheveux.

La main tendue, je m'écrie :

— Oui ! Oui, oui, oui !

Rudy se relève en riant. Il rayonne de bonheur en me passant la bague au doigt. Je fixe le diamant qui brille de mille feux et me jette à son cou. Ses longs bras m'étreignent avec force quand il m'attire contre lui. Il semble ne plus jamais vouloir me lâcher.

— Cette boule de Noël aurait été déplacée si tu avais dit non, déclare-t-il.

Son souffle balaie mes cheveux.

Je glousse :

— Complètement déplacée, mais une demande aussi audacieuse sied bien au musicien téméraire que j'aime tant.

Puis, je presse mes lèvres contre les siennes.

© 2021 Iris Visser/Kobo Originals

Tous droits réservés

© 2022 Kobo Originals pour la traduction française

Tous droits réservés

Couverture : Splendid Grafisch Ontwerp

EAN : 9781774537862

www.kobo.com

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans une base de données informatique ou rendue publique, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, imprimé, copié ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

OceanofPDF.com